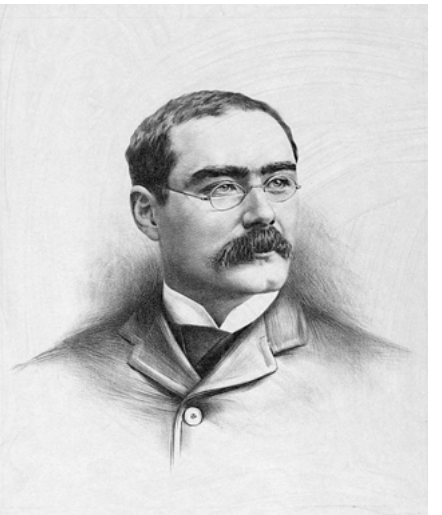
Contes de l'Inde

Rudyard Kipling

Contes de l'Inde

Rudyard Kipling



Un Vivant chez les Morts

« Vivant ou mort… il n'y a pas d'autre issue »
Proverbe indigène.

Pour parler comme les prestidigitateurs, il n'y a pas la moindre supercherie dans le récit que l'on va lire. C'est un hasard qui fit rencontrer à Jukes un village dont l'existence est parfaitement connue, mais où il est néanmoins le seul Anglais à avoir pénétré.

Une agglomération analogue florissait jadis aux abords de Calcutta, et l'on assure d'autre part que, si l'on s'enfonce au cœur du Bikanir, — qui n'est autre que le cœur du grand désert indien, — l'on y peut voir non pas un village, mais une véritable ville où les morts, qui ne sont pas morts encore, mais qui n'ont plus droit à la vie, ont établi leur quartier général.

Or, il y a aussi, dans le susdit désert, une cité merveilleuse où, après fortune faite, tous les riches prêteurs — si riches que, n'osant se fier à la protection puissante du Gouvernement, ils préfèrent se réfugier au sein des sables brûlants, — où tous les riches prêteurs, dis-je, se promènent dans de somptueuses barouches admirablement suspendues, achètent de belles esclaves et décorent leurs palais avec de l'or, de l'ivoire, des tuiles de Minton et de la nacre. Et, puisque personne n'a jamais songé à nier que cette cité s'y trouve réellement, je ne vois vraiment pas pourquoi l'on pourrait mettre davantage en doute l'aventure de Jukes.

Jukes est un ingénieur civil dont le cerveau est organisé pour relever des plans, calculer des distances et faire d'autres travaux similaires, et ce n'est certes pas lui qui se creuserait jamais les méninges pour inventer des histoires « à tiroirs ». La besogne qu'il a l'habitude d'accomplir est infiniment plus lucrative. Du reste, la version qu'il donne de cette aventure ne varie jamais, et il faut voir de quelle façon il s'échauffe et s'indigne en repensant à l'odieuse réception dont il fut l'objet.
La première fois qu'il écrivit cette histoire, il le fit tout d'une traite, au fil de la plume, mais, par la suite, il y apporta quelques retouches et y introduisit diverses réflexions morales, comme vous pourrez en juger par vous-mêmes.

Tout cela débuta d'abord par un léger accès de fièvre. Mon travail m'avait contraint à camper plusieurs mois entre Jakpattan et Moubarak, région sablonneuse et désolée s'il en est, comme le peuvent attester tous ceux qui ont eu la malchance d'y aller. Mes coolies n'étaient pas plus exaspérants que ne le sont d'ordinaire ces gens-là, et mes occupations m'absorbaient à tel point qu'elles n'auraient laissé aucune place pour le « cafard », même si j'avais été enclin à me laisser envahir par lui.
La nuit du 23 décembre, je me sentis un peu fiévreux. La lune était alors dans son plein, et, comme de juste, cela faisait hurler tous les chiens autour de ma tente. Les maudites bêtes s'assemblaient par deux et par trois et c'était à devenir fou. Quelques jours auparavant, j'avais abattu d'un coup de fusil un de ceux qui braillaient le plus fort et j'avais suspendu sa carcasse in terrorem à cinquante pas de l'entrée de ma tente. Mais ses compagnons tombèrent dessus et, après une bataille acharnée, finirent

par dévorer son cadavre ; il me parut même qu'ils redoublaient d'énergie lorsqu'ils entonnèrent ensuite leur cantique d'Action de grâces.

Le délire que provoque la fièvre varie selon les individus qui y sont en proie. Chez moi, l'irritation fit place, au bout de très peu de temps, à l'idée fixe de massacrer un molosse noir et blanc qui, durant toute la soirée, avait constamment été le premier à donner de la voix et le dernier à finir ; mais j'avais de tels vertiges et tremblais si fort que j'avais déjà inutilement déchargé sur lui les deux coups de mon fusil. Tout à coup, l'idée me vint que le plus sûr moyen de m'en débarrasser serait de le forcer en plaine et de l'achever avec une lance à sanglier. Bien entendu, ce n'était là qu'une inspiration fantasque engendrée par la fièvre ; mais je me souviens que, sur le moment, la chose me parut des plus simples et des plus faisables.

Je donnai donc ordre à mon palefrenier de seller Pornic et de l'amener sans bruit derrière ma tente. Quand le poney fut prêt, je le pris par la bride, prêt à l'enfourcher d'un bond et à m'élancer au galop dès que le mâtin recommencerait à se faire entendre. Pornic, soit dit en passant, venait de passer deux jours au piquet ; l'air de la nuit était glacial et mordant, et j'étais armé d'une paire d'éperons particulièrement vifs et pointus dont je m'étais servi l'après-midi pour dégourdir un cob apathique. Aussi je vous laisse à penser à quelle allure il détala quand je lui rendis les rênes. En l'espace d'un instant, la tente était déjà loin en arrière, et nous nous trouvions emportés à une allure vertigineuse à travers l'immense plaine de sable. Encore un autre instant, et le maudit chien était dépassé, et j'avais quasi oublié la raison pour laquelle j'étais ainsi parti à cheval, la lance au poing.

Le délire de la fièvre et la griserie de cette course folle achevèrent sans doute de me faire perdre la tête, car j'ai comme un vague souvenir de m'être dressé sur mes étriers en menaçant de ma lance l'énorme lune blafarde qui contemplait avec tant de sérénité ma galopade éperdue et en jetant des cris de défi aux buissons d'épine à chameau qui sifflaient sur mon passage. À une ou deux reprises, je crois même pouvoir l'affirmer — et les traces restées sur le sol me le confirmèrent le lendemain matin, — il m'arriva de m'abandonner sur l'encolure de Pornic au point de porter littéralement sur mes éperons.

Cet animal de poney dévorait l'espace — un incommensurable espace de sables baignés de lune, — comme s'il avait été possédé par le diable. Je me rappelle qu'ensuite une pente se dressa subitement devant nous, et que, comme nous en atteignions le faîte, je vis à mes pieds les eaux du Soutleij pareilles à une barre d'argent. À ce moment, Pornic s'abattit lourdement sur le nez, et nous roulâmes tous les deux ensemble au bas d'une déclivité invisible.

J'avais, selon toute probabilité, perdu connaissance, car, en rouvrant les yeux, je m'aperçus que j'étais couché à plat ventre sur un monticule de sable fin et blanc et que l'aube commençait à éclairer faiblement le sommet de la déclivité au bas de laquelle j'étais tombé. Lorsqu'il fit plus grand jour, je constatai que j'étais au fond d'une sorte de cratère sablonneux en forme de fer à cheval ouvert d'un côté, directement sur les eaux du Soutleij. La fièvre m'avait complètement quitté, et, à part quelques légers vertiges, je ne souffrais pas de ma chute de la nuit.

Pornic, qui était debout à quelques pas de là, était, cela va de soi, considérablement fourbu, mais, malgré tout, indemne lui aussi. Sa selle, une selle de polo que j'affectionnais beaucoup,

avait été fort endommagée et avait glissé sous son ventre. Aussi me fallut-il un certain temps pour remettre les choses d'aplomb, ce qui me fournit l'occasion d'observer à loisir l'emplacement où j'avais si bêtement culbuté.

Au risque de passer pour fastidieux, il me faut le décrire en détail, attendu que la description exacte de ses particularités sera d'un grand secours au lecteur pour comprendre ce qui va suivre. Imaginez donc, comme je l'expliquais tout à l'heure, un cratère sablonneux en forme de fer à cheval, avec des parois abruptes d'une dizaine de mètres de haut (leur inclinaison devait être, je pense, d'environ 65°). Ce cratère renfermait une portion de terrain plat mesurant à peu près cinquante mètres de long sur trente dans sa partie la plus large, avec un puits irrégulier au centre. Autour du fond du cratère, à un mètre du terrain proprement dit, s'alignait une rangée de quatre-vingt-trois trous semi-circulaires, ovales, carrés ou multilatères, mesurant tous à peu près un mètre d'embouchure. En les examinant plus attentivement, je remarquai que chacun de ces trous était soigneusement étagé à l'intérieur avec du bois flotté ou des bambous et qu'au-dessus de chaque ouverture s'avançait en saillie une sorte d'auvent de bois de cinquante à soixante centimètres, pareil à la visière d'une casquette de jockey. Aucun indice ne décelait la présence d'êtres vivants parmi ces souterrains, mais il se dégageait de tout l'amphithéâtre une puanteur écœurante, puanteur plus infecte que je n'en avais jamais respiré dans aucun des villages hindous où j'avais pénétré jusqu'alors.

Étant remonté sur le dos de Pornic, qui était aussi pressé que moi de rentrer au campement, je fis le tour du fer à cheval à sa base afin de chercher s'il n'y aurait pas quelque part une issue

praticable. Les habitants, quels qu'ils fussent, n'ayant pas jugé à propos de se montrer, je me trouvais abandonné à mes propres ressources. La première tentative que je fis pour élancer Pornic à l'assaut d'une des abruptes parois sablonneuses me montra que j'étais tombé dans un piège construit sur le modèle de ceux dont se sert le fourmi-lion pour capturer sa proie. À chaque pas de la bête, le sable mou se déversait par tonnes du haut du cratère et tombait avec le fracas d'une trombe de grêle sur les auvents destinés à en protéger les ouvertures. Au deuxième assaut, nous roulâmes tous les deux au fond, à demi suffoqués par les avalanches de sable, et force me fut de reporter mon attention vers la rivière.

De ce côté, la sortie semblait assez facile. Sans doute les dunes s'en venaient mourir juste à ras de l'eau, mais il y avait entre elles quantités de bancs, à peu de profondeur, que Pornic pourrait sans peine franchir au galop et qui me permettraient de rejoindre la terre ferme en obliquant brusquement à droite ou à gauche.

Tandis que je conduisais Pornic dans cette direction, le bruit d'une faible détonation sur la rivière me fit sursauter, et, aussitôt après, une balle passa en sifflant aux oreilles mêmes du poney.

Il n'y avait aucun doute à avoir sur la nature du projectile : c'était une balle réglementaire de Martini-Henry. À cinq cents mètres de là une embarcation indigène était ancrée au milieu du courant, et le léger flocon de fumée qui restait suspendu à son avant, dans l'air calme du matin, me montra tout de suite à qui j'étais redevable de la délicate attention dont je venais d'être gratifié. Vit-on jamais respectable gentleman en pareille impasse ? Les dunes perfides me mettaient dans l'impossibilité

de m'évader de ce lieu où j'avais pénétré tout à fait involontairement, et, en m'aventurant du côté de la rivière, je ne pouvais que m'exposer à la fusillade de l'indigène dément qui occupait le bateau. Je dois avouer que cette situation eut le don de me plonger dans la plus violente colère.

Une autre balle vint me rappeler à temps qu'il serait beaucoup plus sage de rassembler au contraire tout mon sang-froid et, battant prestement en retraite, je me réfugiai à l'intérieur du fer à cheval. Mais, une fois là, je m'aperçus que les coups de feu avaient eu pour conséquence de faire sortir de leurs terriers soixante-cinq êtres humains dont je ne soupçonnais même pas l'existence jusqu'à ce moment, et je me trouvai au milieu d'une foule de spectateurs : une quarantaine d'hommes, une vingtaine de femmes et un enfant qui n'avait guère plus de cinq ans. Tous étaient misérablement vêtus de lambeaux de cette étoffe couleur saumon qui est propre aux mendiants hindous, et j'eus tout d'abord l'impression que j'avais affaire à une bande de fakirs abjects. Leur aspect était si sale et si répugnant que je renonce à le décrire, et je me pris à frissonner en songeant à ce que devait être leur existence dans ces souterrains immondes. Même de nos jours, et depuis que l'on a aboli le respect des indigènes pour les sahibs en accordant aux localités la faculté de se gouverner elles-mêmes, j'ai toujours été accoutumé à rencontrer une certaine dose de courtoisie chez mes inférieurs et, en m'avançant vers cette populace, je m'attendais naturellement à ce que ma présence reçut l'attention qu'elle méritait. Ma présence fut effectivement remarquée, mais d'une façon bien différente de celle que j'avais prévue.

Chose stupéfiante et pourtant vraie, cette bande de loqueteux poussa l'audace jusqu'à me narguer et à me narguer avec des ricanements comme je ne souhaite pas en entendre jamais à nouveau de semblables. Dès que je m'avançai au milieu d'eux, ce fut un véritable concert de cris, de caquetages, de hurlements et de coups de sifflet ; certains allèrent même jusqu'à se rouler par terre dans des convulsions de joie ignoble. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je lâchai la bride de Pornic et, poussé à bout par mon aventure de la matinée je me mis à cogner de toutes mes forces sur ceux qui étaient aux premiers rangs. Les pauvres héros s'abattirent sous mes coups comme des quilles, et leurs ricanements ne tardèrent pas à faire place à des gémissements implorants, tandis que ceux qui n'avaient pas encore été touchés m'étreignaient les genoux et me suppliaient en toutes sortes d'idiomes bizarres de les épargner.

Au milieu de ce tumulte et alors même que je commençais à avoir grande honte de m'être si facilement laissé emporter par la colère, une voix flûtée murmura derrière moi en anglais :

— Sahib ! Sahib ! Me reconnaissez-vous ? Sahib, je suis Gunga Dass, l'employé du télégraphe. Je me retournai tout d'une pièce et fis face à celui qui venait de m'interpeller.

J'avais connu Gunga Dass — pourquoi hésiterais-je à citer son véritable nom ? — quatre ans auparavant pour un brahmine du Deccan, prêté par le Gouvernement du Punjab à l'un des États de Khalsie. On lui avait confié là un bureau de télégraphe annexe, et, la dernière fois que je l'avais vu, il offrait l'aspect d'un brave fonctionnaire ventripotent et jovial, doué d'une capacité merveilleuse pour les mauvais calembours anglais — particularité qui l'avait même fait survivre dans mon souve-

nir longtemps après les services qu'il m'avait rendus dans ses capacités officielles, tant il est rare de rencontrer un Hindou qui fasse des calembours anglais.
Mais que cet homme avait donc changé depuis ! Il en était méconnaissable. Marque de caste, ventre et parler onctueux, tout avait disparu. J'avais devant moi un être squelettique et ridé, sans turban et presque nu, avec des cheveux collés en mèches et des yeux caves comme ceux des morues. Sans la cicatrice en forme de croissant qu'il portait sur la joue gauche et qui lui avait été causée par un accident dont j'étais responsable, je ne me serais certes jamais douté que c'était lui. Mais le fait n'en était pas moins indéniable : cet homme était bel et bien Gunga Dass ; et, par conséquent — ce dont j'étais bien aise, — un indigène parlant anglais et capable de me fournir des éclaircissements sur tout ce qui m'était advenu ce jour-là.
La foule se recula un peu en me voyant me retourner vers ce malheureux et le mettre en demeure de m'enseigner un moyen de sortir du cratère. Il tenait à la main un corbeau fraîchement plumé et, sans répondre à ma question, monta lentement sur la plate-forme de sable qui courait devant les trous et commença silencieusement à y allumer un feu. Les mauvaises herbes, le pavot de sable et le bois flotté s'enflamment vite si l'on a eu soin de les faire soigneusement sécher ; et cela me rassura un peu de constater qu'il les allumait avec une allumette soufrée ordinaire. Quand tout cela forma une belle flamme devant laquelle le corbeau fut convenablement mis à rôtir, Gunga Dass, sans autre préambule, prit enfin la parole en ces termes :
— Il n'y a que deux espèces d'hommes, monsieur : les vivants et les morts. Quand on est mort, on est mort, mais, quand on est vivant, on est vivant. (Ici le corbeau réclama son attention

un instant, car, en tournant devant le feu, il courait le risque d'être calciné.) Si l'on meurt chez soi et que l'on n'est pas mort lorsque l'on arrive au ghât pour y être brûlé, on vient ici.
La véritable nature du village empesté m'apparaissait clairement désormais, et tout ce que j'en avais entendu dire et tout ce que j'avais lu de grotesque et d'horrible à son sujet pâlissait devant le fait que venait de me révéler l'ancien brahmine. Seize ans auparavant, lorsque j'étais débarqué pour la première fois à Bombay, un Arménien nomade m'avait raconté qu'il existait, quelque part dans l'Inde, un endroit où les Hindous qui avaient eu le malheur d'échapper à la léthargie ou à la catalepsie étaient déportés et maintenus en captivité, et je me rappelle avoir ri à gorge déployée de ce que je m'étais plu alors à considérer comme une invention de voyageur. Assis au fond de ce traquenard de sable, je vis soudain se dresser dans ma mémoire, aussi nettement qu'une photographie, l'image de l'hôtel Watson, avec le va-et-vient de ses punkahs, avec ses serveurs tout de blanc vêtus et avec cet Arménien à visage olivâtre, et je fus pris d'un inextinguible fou rire. En vérité, le contraste était par trop absurde ! Gunga Dass, tout en se penchant sur l'immonde oiseau, m'épiait avec curiosité. Les Hindous rient rarement, et le milieu où il vivait n'était guère fait pour éveiller chez Gunga Dass une hilarité intempestive. D'un geste solennel, il retira le corbeau de sa broche de bois et, avec la même solennité, se mit à le dévorer. Cela fait, il reprit son récit, que je rapporte ici en ses propres termes :
— Pendant les épidémies de choléra, on vous emporte pour vous brûler presque avant que l'on soit mort. Quand on arrive sur le bord de la rivière, l'air frais, peut-être, vous rappelle à la vie, et alors, si l'on n'a qu'un souffle de vie, on vous met de la

boue sur le nez et sur la bouche, et l'on meurt définitivement. Si l'on a davantage de vie, l'on met davantage de boue ; mais, si l'on a vraiment par trop de vie, on vous laisse tranquille et on vous emmène. Moi, j'avais par trop de vie et j'ai protesté avec colère contre les indignités auxquelles on voulait me soumettre. Dans ce temps-là, j'étais brahmine et j'avais ma fierté. À présent, je suis un mort et je mange — ici il considéra le bréchet bien sucé de la bête, en laissant paraître pour la première fois, depuis notre rencontre, quelque trace d'émotion, — des corbeaux et d'autres choses encore. Lorsque l'on s'aperçut que j'étais par trop vivant, on me retira de mon linceul et, pendant une semaine on m'administra des potions qui réussirent à me remettre. Alors on m'expédia par chemin de fer de l'endroit où j'étais jusqu'à la station d'Okara avec un homme pour prendre soin de moi ; à la station d'Okara, nous rencontrâmes deux autres hommes et, durant la nuit, on nous conduisit tous trois à dos de chameau de la station d'Okara jusqu'ici. Ici, d'une poussée, on m'envoya rouler depuis le haut jusqu'au fond ; les autres suivirent, et, depuis, je suis toujours resté ici, il y a de cela deux ans et demi. Jadis, j'étais brahmine et j'avais ma fierté ; à présent, je me nourris de corbeaux.

— Il n'y a aucun moyen de sortir d'ici ?

— Aucune espèce de moyen. Au début, j'ai souvent tenté l'expérience, et les autres aussi, mais nous avons toujours échoué à cause du sable qui se déversait sur notre tête.

— Pourtant, insinuai-je, le côté qui donne sur la rivière est libre, et l'on peut toujours tenter d'échapper aux balles ; du reste, la nuit…

J'avais déjà ébauché dans ma tête un plan d'évasion qu'un sentiment d'égoïsme instinctif m'empêchait de communiquer

à Gunga Dass. Mais lui avait deviné presque aussitôt qu'elles m'étaient venues à l'esprit, les réflexions muettes auxquelles j'étais en train de me livrer, et, à ma profonde stupéfaction, il laissa échapper un ricanement moqueur et prolongé, un ricanement, comprenez-moi bien, que seul aurait pu se permettre un supérieur ou tout au moins un égal.

— Vous n'arriverez pas — il avait complètement abandonné le « monsieur » depuis sa phrase du début, — vous n'arriverez pas à vous échapper de ce côté-là. Mais vous pouvez toujours essayer. J'ai essayé, moi. Une fois seulement.

L'impression de terreur sans nom et de peur abjecte contre laquelle j'avais en vain essayé de réagir m'envahit complètement. Mon long jeûne — il était maintenant près de dix heures, et je n'avais rien mangé depuis la collation de la veille — joint à l'agitation violente et pas naturelle occasionnée par ma randonnée, m'avait épuisé, et je crois sincèrement que, durant quelques minutes, je me comportai à la manière d'un déséquilibré. Je m'élançai à corps perdu sur les pentes de sable implacables. Je courus en rond à la base du cratère en blasphémant et en priant tour à tour. Je rampai parmi les joncs qui bordaient la rivière, forcé de reculer chaque fois, sous l'empire d'une angoisse nerveuse insurmontable, devant les balles qui labouraient le sable autour de moi, car je n'osais m'exposer à mourir comme un chien enragé au milieu de cette populace répugnante, et finalement, à bout de force et vaincu par le délire, je vins m'abattre sur la margelle du puits.

Personne n'avait prêté la moindre attention à cette démonstration dont je rougis de honte aujourd'hui encore, rien que d'y penser.

Deux ou trois individus piétinèrent mon corps pantelant en s'approchant pour puiser de l'eau, mais il est bien évident qu'ils étaient accoutumés à ce genre de spectacle et qu'ils avaient autre chose à faire que de perdre leur temps à s'occuper de moi. Ma situation devenait humiliante à l'extrême. Gunga Dass, il est vrai, après avoir recouvert de sable les braises de son feu, se donna la peine de me verser une demi-tasse d'eau croupie sur la tête, attention dont je l'aurais volontiers remercié à deux genoux s'il n'avait poussé pendant tout ce temps des ricanements sans gaieté, saccadés et aigus, pareils à ceux qui avaient provoqué ma première tentative pour forcer les bancs de sable.

Je demeurai ainsi étendu dans un état voisin du coma jusqu'à midi. Puis, comme après tout je n'étais qu'un homme, je me sentis affamé et en avisai Gunga Dass, que je commençais déjà à considérer comme mon protecteur attitré. Exécutant le geste qui est coutumier aux Européens lorsqu'ils ont affaire à des indigènes, je fouillai dans ma poche et en retirai quatre annas. Mais, aussitôt, je me rendis compte de ce qu'une gratification de ce genre avait d'absurde en pareil lieu et je fus sur le point de rempocher l'argent.

Gunga Dass, pourtant, ne parut point partager mon opinion.

— Donnez-moi cet argent, dit-il, donnez-moi tout ce que vous avez, sinon je vais chercher du renfort, et nous vous tuerons !

Tout cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde ! Ce à quoi veille avant tout un sujet britannique, c'est à sauvegarder le contenu de ses poches. Néanmoins, il ne me fallut pas beaucoup de réflexion pour me convaincre qu'il serait stupide de ma part de contrecarrer le seul homme qui eut actuellement le pouvoir d'améliorer mon sort, le seul dont

l'appui serait éventuellement susceptible de permettre mon évasion du cratère. Je lui abandonnai donc tout l'argent que je possédais : neuf roupies, cinq annas et cinq pies, car j'ai l'habitude d'avoir toujours de la menue monnaie sur moi pour les backshish quand je vis sous la tente. Gunga Dass, ramassant avidement les pièces, les fit aussitôt disparaître dans son pagne en loques. Son expression, lorsqu'il s'était retourné afin de s'assurer si personne ne nous observait, avait quelque chose de diabolique.

— Maintenant, je vais vous donner à manger, annonça-t-il.

Quelle satisfaction pouvait lui procurer la possession de mon argent ? Je serais incapable de l'expliquer ; mais, étant donné que cela lui faisait si manifestement plaisir, je me félicitai plutôt d'avoir apporté tant de bonne grâce à m'en dessaisir, car je suis bien certain que, en cas de refus, il n'aurait pas hésité à me faire tuer. On ne s'insurge pas contre les caprices auxquels on est en but dans un repaire de bêtes sauvages, et mes nouveaux compagnons étaient à coup sûr plus vils que des bêtes.

Chose bizarre, les habitants du village n'eurent aucun mouvement de curiosité vis-à-vis de moi lorsque je me mis à dévorer le repas que Gunga Dass m'avait apporté ; un vulgaire chapatti arrosé d'une tasse de l'eau fétide du puits. Et Dieu sait pourtant combien grande est d'ordinaire la curiosité dans les villages hindous !

J'étais même tenté de m'imaginer que ces gens me méprisaient. En tout cas, il est un fait certain, c'est qu'ils me traitaient avec la plus glaciale indifférence, et Gunga Dass ne se conduisait guère mieux que les autres à mon égard. Je le pressai de questions au sujet de l'épouvantable village et n'obtins de lui que des réponses fort peu satisfaisantes. Autant que je

pus comprendre, le village existait depuis un temps immémorial — d'où je conclus qu'il devait à tout le moins remonter à un siècle, — et, pendant tout ce temps-là, l'on n'avait jamais entendu dire que quiconque s'en fût évadé. En entendant cela, je fus forcé de me prendre la tête à deux mains dans la crainte d'être repris d'un nouvel accès de terreur folle et de me remettre à tourner comme un fou autour du cratère. Gunga Dass prenait un malin plaisir à insister sur ce point et à observer les contractions de ma physionomie. Rien ne put le décider à me dire qui étaient ceux qu'il désignait mystérieusement par le pronom : « ils ».

— Il en a été ordonné ainsi, me répliquait-il, et je n'ai encore jamais rencontré personne qui ait désobéi aux ordres.

— Attends un peu que mes serviteurs se soient aperçus de ma disparition, rétorquai-je, et je te promets que cet endroit disparaîtra pour toujours de la surface du globe et que, du même coup, je t'apprendrai la politesse, mon garçon.

— Vos serviteurs seraient mis en pièces avant d'avoir pu approcher d'ici, et, d'ailleurs, vous êtes mort, mon cher ami. Ce n'est pas votre faute, naturellement, mais il n'en est pas moins vrai que vous êtes mort et enterré.

J'appris également qu'à intervalles irréguliers on venait jeter, par le côté de la terre, des vivres dans l'amphithéâtre et que les habitants se battaient comme des bêtes sauvages pour s'en emparer. Quand un homme sentait sa fin prochaine, il se retirait au fond de sa tanière et y mourait. Parfois on traînait le cadavre hors du trou et on le jetait sur le sable ; d'autres fois on le laissait tout bonnement pourrir où il était. L'expression « on le jetait sur le sable » me frappa, et je demandai à Gunga Dass si ce procédé n'était pas apte à faire éclater une épidémie.

— Quant à cela, me répondit-il avec un de ses ricanements saccadés, vous pourrez en juger par vous-même plus tard. Vous aurez amplement le temps de vous livrer à des observations.
Sur quoi, pour sa plus grande joie, je grimaçai une fois de plus et me remis aussitôt à l'interroger anxieusement :
— Et quel genre de vie menez-vous ici d'un bout de l'année à l'autre ? Que faites-vous ?
Cette question m'attira exactement la même réplique que la précédente, accouplée à ce renseignement supplémentaire :
— Ce lieu est comme votre paradis européen : on ne s'y marie pas et l'on n'y marie personne.
Gunga Dass avait été élevé dans une école des Missions et, ainsi qu'il en convenait lui-même, aurait pu, « s'il avait fait preuve de sagesse » en changeant de religion, s'éviter d'être enterré vivant comme il l'était maintenant. Mais, du moment que je lui tenais compagnie, je crois qu'il était radieux. N'avait-il pas là, sous les yeux, un Sahib, un représentant de la race dominatrice, devenu aussi impuissant qu'un enfant et entièrement à la merci de ses voisins indigènes ? Posément, nonchalamment, il s'ingénia à me torturer, comme un écolier qui passe une demi-heure en extase devant les douloureuses contorsions d'un hanneton empalé, ou comme un furet, dans un terrier en cul-de-sac, s'accroche avec délices au cou d'un lapin. Le leitmotiv de sa conversation était qu'il n'y avait pas d'évasion « d'aucune sorte » possible, et que je resterais ici jusqu'au jour où je mourrais et où l'on me « jetterait sur le sable ». S'il était possible d'anticiper sur les entretiens des damnés au sujet de l'arrivée d'une nouvelle âme en enfer, je dirais qu'ils devraient parler le même langage que celui dont Gunga Dass fit usage avec moi au cours de ce long après-midi. Pour moi, j'étais dans l'incapacité

de protester ou de répondre, car toutes les ressources de mon énergie s'employaient à lutter contre l'inexplicable terreur qui menaçait à tout moment de m'envahir à nouveau. Je ne puis mieux comparer cette lutte qu'aux efforts d'un passager contre le mal de mer pendant la traversée de Douvres à Calais, avec cette différence que mes angoisses à moi étaient d'ordre mental et, par conséquent, mille fois plus atroces. Lorsque la journée fut un peu plus avancée, les habitants commencèrent à affluer en grand nombre afin de se chauffer aux rayons du soleil qui pénétraient maintenant obliquement dans le cratère par son ouverture. Ils s'assemblèrent par petits groupes et se mirent à causer entre eux sans même jeter un seul regard de mon côté. Vers quatre heures, selon mon estime, Gunga Dass se leva, plongea dans sa tanière et en ressortit un instant après avec un corbeau vivant entre les mains. Le malheureux volatile était aussi déplumé et aussi lamentable qu'il est possible de l'être, mais ne paraissait nullement avoir peur de son maître. S'avançant alors avec précaution jusqu'au bord de la rivière, Gunga Dass se mit à sauter de touffe d'herbe en touffe d'herbe jusqu'à ce qu'il fut parvenu à un carré de sable lisse directement en ligne de tir avec le bateau, dont les occupants, toutefois, ne semblaient faire aucune attention à lui. Une fois là, il s'arrêta et, avec beaucoup d'adresse, en deux tours de poignet, cloua l'oiseau sur le dos, les ailes écartées. Comme il fallait s'y attendre, le corbeau se mit séance tenante à crier et à battre l'air de ses pattes. En l'espace de quelques secondes, ses cris attirèrent l'attention d'une nuée de corbeaux sauvages massés sur un banc de sable à quelques centaines de mètres de là, où ils se démenaient autour de quelque chose qui ressemblait singulièrement à un cadavre. Une demi-douzaine de corbeaux

accoururent immédiatement à tire-d'aile pour voir ce qui se passait et aussi, comme la suite le prouva, pour attaquer leur congénère entravé. Gunga Dass, qui s'était tapi sur une touffe d'herbe, me fit signe de ne pas bouger, précaution, d'ailleurs, très superflue, je crois. En un clin d'œil et avant même qu'il m'eût été possible de voir comment la chose s'était faite, un corbeau sauvage, qui était entré en lutte avec l'oiseau criard et sans défense, se trouva empêtré dans les griffes de ce dernier, puis prestement dégagé par Gunga Dass et, finalement, cloué au sol à son tour à côté de son compagnon d'infortune. Sans doute la curiosité fut-elle plus forte que tout pour le reste de la bande, car, avant même que Gunga Dass et moi eussions pu regagner la touffe d'herbe, deux autres captifs se débattaient déjà entre les pattes dressées des appelants. La chasse — si l'on peut toutefois se servir d'une appellation aussi noble pour désigner pareil sport — se poursuivit de la sorte jusqu'à ce que Gunga Dass eut capturé sept corbeaux. Il tordit le cou à cinq d'entre eux sur l'heure et conserva les deux autres en vue de ses opérations futures.

Cette méthode, pour moi jusqu'alors inconnue, de subvenir aux besoins de l'existence me laissa une impression très vive, et je complimentai Gunga Dass sur son habileté.

— C'est simple comme bonjour, m'expliqua-t-il. Demain, il faudra que vous vous en chargiez à ma place. Vous êtes plus robuste que moi.

Je fus littéralement syncopé de voir les airs de supériorité qu'il prenait avec tant de flegme vis-à-vis de moi.

— Ah bah, vieux scélérat ! lui rétorquai-je d'un ton péremptoire. Ah ! ça, pourquoi t'imagines-tu donc que je t'aie donné de l'argent ?

— C'est bon, me répliqua-t-il sans s'émouvoir. Peut-être ne le ferez-vous pas demain, ni après-demain, ni les jours d'après ; mais, pour finir et pendant des années et des années, vous attraperez des corbeaux et vous mangerez des corbeaux, et vous remercierez même votre dieu européen de vous avoir accordé la grâce de pouvoir en attraper et en manger.

Je l'aurais étranglé de bon cœur pour le punir de m'avoir dit cela, mais, étant donné les circonstances, je jugeai préférable de maîtriser mon ressentiment. Une heure plus tard, j'étais en train de manger un des corbeaux et, comme l'avait prédit Gunga Dass, je remerciais Dieu d'avoir un corbeau à me mettre sous la dent.

Jamais, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai le repas de ce soir-là. Accroupis sur la dure plate-forme de sable, devant leurs antres, les habitants du village, au grand complet, se serraient les uns contre les autres autour de maigres feux de brindilles et de joncs secs. La Mort, après avoir posé une fois la main sur ces hommes sans les frapper, semblait vouloir les laisser en paix désormais, car la plupart de nos compagnons étaient des vieillards courbés, usés et déformés par les ans, et des femmes dont l'âge devait, selon toute apparence, égaler celui des Parques elles-mêmes. Rassemblés par groupes, ils causaient entre eux, — Dieu sait ce qu'ils pouvaient bien trouver à se dire, — sur un ton bas et monotone qui contrastait singulièrement avec les caquetages bruyants et insupportables auxquels les indigènes se livrent d'ordinaire. De temps à autre, un homme ou une femme était subitement saisi d'un accès de fureur pareil à celui auquel j'avais été en proie le matin et, proférant des cris et des imprécations, la victime se ruait sur la pente abrupte pour retomber ensuite sur la plate-forme,

vaincu, saignant et incapable de faire un mouvement. Lorsque cela se produisait, les autres ne levaient même pas les yeux, en hommes trop avertis de la futilité de ces tentatives et las de leur inutile répétition. Au cours de la soirée, je n'assistai pas à moins de quatre de ces débordements.

Gunga Dass envisageait ma situation sous un jour essentiellement positif et, tout en dînant avec moi, — je puis bien rire à présent, mais, sur le moment, cela me fut plutôt pénible, — m'exposa les conditions auxquelles il consentirait à s'occuper de moi. Mes neuf roupies, huit annas, calculait-il, à raison de trois annas par jour, me fourniraient de quoi manger pendant cinquante et un jours, soit à peu près sept semaines ; ce qui revenait à dire qu'il acceptait de pourvoir à mes besoins pendant ce laps de temps. Après, il me faudrait me débrouiller tout seul. Moyennant une nouvelle compensation — videlicet mes bottes — il m'autorisait à occuper le terrier voisin du sien et me fournirait, pour me coucher, toute l'herbe sèche dont il pourrait disposer.

— Fort bien, Gunga Dass, répliquai-je ; pour ce qui est des premières conditions, j'y souscris volontiers, mais, étant donné qu'absolument rien ne s'oppose à ce que je te tue à l'instant même pour te prendre ce que tu possèdes (c'est aux deux inestimables corbeaux que je songeais à ce moment), je refuse formellement de te donner mes bottes et choisirai moi-même le logis qui me plaira.

J'avais porté un coup hardi et je fus ravi de voir qu'il avait porté juste. Immédiatement Gunga Dass changea de ton et se défendit d'avoir jamais eu l'intention d'exiger mes bottes. Sur le moment, il ne me parut nullement étrange que moi, ingénieur civil, avec mes treize années de service et, somme toute, aus-

si bon Anglais qu'un autre, je l'espère, j'eusse ainsi menacé de violence et de meurtre un homme qui, quoique par intérêt, m'avait pris sous sa protection. Il me semblait avoir quitté le monde depuis des siècles. J'avais alors la certitude absolue, aussi absolue que je l'ai actuellement d'être en vie, qu'il n'y avait pas d'autre loi, dans ce maudit séjour, que la loi du plus fort ; que ces morts-vivants avaient à jamais répudié tous les canons établis par cette société qui les avait chassés ; et que, pour défendre ma peau, je n'avais à compter que sur mes muscles et sur ma vigilance. Les hommes qui composaient l'équipage de la malchanceuse Mignonnette auraient été les seuls à pouvoir comprendre mon état d'esprit. « À présent, raisonnais-je, je suis vigoureux et de taille à me mesurer avec six de ces infortunés. Il est donc impérieusement nécessaire, pour mon propre salut, que je me conserve la vigueur et la santé jusqu'à l'heure de la délivrance… si elle doit jamais sonner pour moi. » Fortifié par ces résolutions, je mangeai et bus autant que je pus et fis comprendre à Gunga Dass que j'entendais être son maître et que la moindre velléité d'insubordination de sa part lui vaudrait le seul châtiment qu'il était en mon pouvoir d'infliger : la mort immédiate et violente. Peu de temps après, je m'en fus me coucher. C'est-à-dire que Gunga Dass me donna une double brassée d'herbes sèches que j'étalai à l'entrée de la tanière à droite de la sienne, m'y introduisant moi-même ensuite, les pieds en avant. Ce trou s'enfonçait jusqu'à environ trois mètres dans le sol ; il était légèrement incliné vers le bas et solidement étayé par des poutres. Une fois dans mon terrier, qui faisait face à la rivière, je pus me livrer à la contemplation des eaux du Soutleij éclairées par la lune à son premier quartier et me préparer ainsi de mon mieux à dormir.

Jamais je n'oublierai les horreurs de cette nuit-là. Le boyau que j'occupais était presque aussi étroit qu'un cercueil, et les parois en étaient devenues lisses et graisseuses au contact d'innombrables corps nus ; il s'en dégageait en outre une odeur abominable. Le sommeil était hors de question dans mon état de surexcitation actuel. Lorsque la nuit commença à s'avancer davantage, il me sembla que l'amphithéâtre tout entier s'emplissait de démons abjects, montés en troupe des bancs de sable d'en bas pour narguer les malheureux dans leurs antres.

Je ne suis pourtant pas d'un tempérament imaginatif — il est bien rare de rencontrer des ingénieurs qui le soient, — mais, en cette circonstance, j'avoue que l'épouvante me rendait aussi nerveux qu'une femmelette. Néanmoins, au bout d'une demi-heure environ, j'étais redevenu en état de passer en revue avec calme mes chances d'évasion. Toute sortie par les pentes de sable abruptes était, bien entendu, impossible. J'avais été amplement à même de m'en convaincre peu de temps auparavant. Peut-être, mais c'était bien problématique, pourrais-je, en raison de la clarté incertaine de la lune, avoir une toute petite chance d'échapper aux coups de fusil. Après tout, ce funeste séjour était si plein d'épouvante pour moi que j'étais prêt à affronter n'importe quel danger pour y échapper. Je vous laisse donc à penser quelle fut ma joie lorsque, après avoir rampé avec mille précautions jusqu'au bord de l'eau, je m'aperçus que l'infernal bateau n'était plus là. Encore quelques pas, et ce serait pour moi la liberté enfin reconquise !

En avançant jusqu'à la première mare peu profonde située au pied de la pointe gauche du fer à cheval, je pourrais passer à gué, contourner le flanc du cratère et gagner ensuite la terre ferme. Sans hésiter un seul instant, je me hâtai vers les touffes

d'herbe sur lesquelles Gunga Dass avait capturé ses corbeaux, puis dans la direction de la portion de sable blanc et uni qui s'étendait au-delà. Le premier pas que je fis en quittant les touffes d'herbe desséchées me montra à quel point il serait vain de ma part d'entretenir le moindre espoir d'évasion, car, dès que je posai le pied sur le sable, je ressentis une indescriptible impression de succion. L'instant d'après ma jambe s'engloutissait presque jusqu'au genou. Sous la clarté de la lune, toute la surface du sable semblait frémir d'une joie diabolique devant ma déception. Après m'être débattu désespérément, je parvins non sans peine à rebrousser chemin jusqu'aux touffes d'herbe, mais les efforts que j'avais dû fournir et les angoisses par lesquelles j'étais passé m'avaient épuisé à tel point que je m'affaissai aussitôt, ruisselant de sueur.

Le seul passage praticable pour sortir de l'hémicycle était protégé par des sables mouvants !

Combien de temps demeurai-je ainsi, la face contre terre, je n'en ai pas la plus vague idée. Tout ce que je sais, c'est que, finalement, je fus rappelé à la réalité par les ricanements mauvais de Gunga Dass.

— Je vous conseille plutôt, protecteur des pauvres (le scélérat parlait anglais), de rentrer chez vous. Il est malsain de coucher ici. Et puis, quand le bateau reviendra, on vous tirera sûrement dessus.

Dans la diffuse clarté de l'aube, je le vis penché sur moi et ricanant entre ses dents. Résistant à l'envie folle qui m'était venue tout d'abord de l'empoigner par le cou et de le jeter au milieu des sables mouvants, je me relevai sans mot dire et le suivis jusqu'à la plate-forme qui courait sur les terriers.

À un moment donné et très stupidement ainsi que je m'en fis la réflexion tout en parlant, je lui posai cette question :

— Gunga Dass, à quoi sert le bateau, puisqu'il est impossible de sortir d'aucune façon ?
Je me souviens que, même sous l'empire de mes plus folles inquiétudes, je m'étais toujours vaguement étonné que l'on fit cette inutile dépense de munitions pour garder un rivage déjà si bien défendu par sa propre situation.
— Le bateau n'est là que pendant la journée, me répondit Gunga Dass, avec un nouveau ricanement. Et, s'il est là, c'est parce qu'il existe un moyen. J'espère que nous jouirons longtemps encore de votre compagnie. Du reste, vous verrez, on finit par trouver le séjour ici très agréable quand on y a passé un certain nombre d'années et que l'on a mangé suffisamment de corbeaux rôtis.
Anéanti, sans forces, je me traînai jusqu'au terrier infect qui m'était dévolu et m'endormis. Une heure ou deux plus tard, je fus éveillé en sursaut par un cri perçant, le cri aigu et déchirant d'un cheval qui souffre. Ceux qui l'ont entendu une fois ne l'oublient jamais plus. J'éprouvai une certaine difficulté à sortir de mon terrier. Une fois dehors, je vis Pornic, mon pauvre vieux Pornic, étendu sans vie sur le sol sablonneux. Comment l'avaient-ils tué ? Je n'en ai pas la moindre idée. Gunga Dass m'expliqua que la viande de cheval est meilleure à manger que la chair de corbeau et que « agir pour le plus grand bien du plus grand nombre » est une maxime politique.
— Nous sommes maintenant en république, monsieur Jukes, ajouta-t-il, et vous avez droit à une part équitable de la bête. Si vous voulez, nous vous voterons des remerciements. Faut-il que je dépose une proposition dans ce sens ?
Oui, assurément, nous étions en république ! Une république de fauves enchaînés au fond d'un gouffre pour y manger, s'y

battre et y dormir jusqu'au jour où viendrait la mort. Incapable de formuler la moindre protestation, je demeurai effondré à ma place, les yeux fixes, à regarder la scène horrifiante qui se déroulait devant moi. En moins de temps, pour ainsi dire, qu'il ne m'en faut pour l'écrire, le corps de Pornic se trouva dépecé je ne sais trop de quelle abominable façon, et hommes et femmes, traînant les quartiers de viande jusque sur la plateforme, s'affairèrent à préparer le repas du matin. Gunga Dass s'était mis lui-même à cuire le mien.

Un désir effréné, presque insurmontable, de me ruer tête baissée contre les murailles de sable qui m'emprisonnaient s'empara de moi derechef, et il me fallut faire appel à toutes les ressources de ma volonté pour n'y point céder. Gunga Dass me narguait avec une telle insolence que, pour lui imposer silence, je fus forcé de lui signifier que je l'étranglerais s'il m'adressait à nouveau la parole. Grâce à cette menace, je pus enfin avoir la paix… jusqu'au moment où la paix me devint, elle aussi, insupportable et où je lui ordonnai de dire quelque chose.

— Vous vivrez ici jusqu'à ce que vous y mourriez comme l'autre, Feringhi, me dit-il froidement, en m'épiant par dessus le morceau de cartilage qu'il rongeait.

— Quel autre Sahib, pourceau que tu es ? Parle et ne perds pas ton temps à mentir.

— Il est là-bas, répondit Gunga Dass, en m'indiquant du doigt un terrier qui se trouvait à quatre ouvertures du mien, sur la gauche. Vous pouvez aller vérifier par vous-même. Il est mort dans son trou, comme vous mourrez : dans le vôtre, et moi dans le mien, et tous ces hommes et toutes ces femmes dans les leurs, et comme y mourra aussi le seul enfant qui soit ici.

— Par pitié, raconte-moi tout ce que tu sais sur lui. Qui était-il ? Quand est-il venu et quand est-il mort ?
J'avais fait preuve de faiblesse en lui demandant cela avec tant d'instance. Gunga Dass se moqua de moi et me répliqua :
— Je ne vous dirai rien… si vous ne me donnez pas d'abord quelque chose.
Alors, je me rappelai où j'étais et envoyai à l'homme, entre les deux yeux, un coup de poing qui l'assomma à moitié. Séance tenante, il quitta la plate-forme et, larmoyant, craintif et servile au point de chercher plusieurs fois à me baiser les pieds, me conduisit jusqu'au terrier qu'il m'avait désigné.
— Je ne sais absolument rien sur ce Sahib. Votre Dieu m'est témoin que je ne sais rien sur lui. Il était animé du même désir que vous de s'enfuir, et il a été tué par une balle tirée du bateau, malgré que nous ayons tout fait pour le détourner de son projet de fuite. Tenez, c'est là qu'il a été touché.
Gunga Dass me montra d'une main son maigre estomac et s'inclina jusqu'à terre.
— Bien. Et après ? Continue.
— Après… après, Votre Honneur, nous l'avons transporté dans sa demeure, nous lui avons donné à boire et nous avons mis des linges humides sur sa blessure, et lui, il est resté couché dans sa demeure et il y a rendu l'esprit.
— Au bout de combien de temps ?
— À peu près une demi-heure après qu'il avait reçu la balle. Vishnou m'est témoin, hurla le misérable, que j'ai tout fait pour lui… tout ce qu'il était possible de faire… Quant à cela, oui, je l'affirme !
Il se jeta à mes pieds et me noua ses deux bras autour des chevilles. Mais j'avais mes doutes sur les charitables instincts de

Gunga Dass et coupai court à ses protestations en le repoussant d'un coup de pied.
— Je crois plutôt que tu l'auras consciencieusement dévalisé. Mais il me suffira d'une ou deux minutes pour tirer cela au clair. Combien de temps ce Sahib est-il resté ici ?
— Presque un an et demi. Je pense qu'il avait fini par perdre la raison. Mais écoutez mon serment, ô protecteur des pauvres ! Que Votre Honneur daigne m'entendre : je jure que je n'ai jamais touché à la plus petite parcelle de ce qui lui appartenait ! Que va faire Votre Honneur ?
J'empoignai Gunga Dass par la ceinture et le traînai sur la plate-forme en face du terrier abandonné. Au même moment se dressa devant mes yeux le tableau de toutes les misères qu'avait dû endurer mon malheureux compagnon de captivité pendant ces dix-huit mois d'enfer, et je me représentai l'agonie atroce qu'il avait eue pour finir lorsqu'il lui avait fallu mourir comme un rat dans son trou avec cette balle dans le ventre. Gunga Dass s'imaginait que j'allais le tuer et poussait des hurlements désespérés. Ses congénères, plongés dans cet état de réplétion qui succède à un repas très copieux, nous regardaient sans bouger.
— Entre là-dedans, Gunga Dass, ordonnai-je, et sors-le.
J'étais maintenant parvenu à un tel degré d'horreur que je me sentais pris de nausées et de vertiges. Gunga Dass, hurlant toujours de plus en plus fort, avait presque roulé au bas de la plate-forme.
— Mais je suis brahmine, Sahib… gémit-il, brahmine de haute caste. Par votre âme, par l'âme de votre père, ne m'obligez pas à faire cela !
— Brahmine ou non, par mon âme et par l'âme de mon père, j'ai dit que tu entrerais, et tu entreras ! m'écriai-je.

Et, le saisissant par les épaules, je lui enfonçai de force la tête à l'intérieur du terrier, achevai de l'y faire entrer à coups de botte, puis me laissai tomber sur le sable et me pris la figure entre les mains.

Au bout de quelques minutes j'entendis des frôlements, des craquements, puis Gunga Dass qui, d'une voix étranglée, chevrotante, marmonnait des paroles inintelligibles, et, finalement, quelque chose de mou qui tombait à côté de moi…

Alors, j'écartai mes mains de mes yeux.

Le sable sec avait transformé en une momie d'un jaune brunâtre le cadavre confié à sa garde. J'ordonnai à Gunga Dass de s'écarter afin de me permettre de l'examiner. Le corps — vêtu d'un costume de chasse vert olive, très usagé et très sale, avec des pièces de cuir aux épaules, — était celui d'un homme de trente à quarante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne avec des cheveux blond filasse, une longue moustache et une barbe hirsute et mal taillée. La canine gauche de la mâchoire supérieure manquait, et une partie du lobe de l'oreille droite avait disparu. L'index de la main gauche était encerclé d'une bague : une sanguine taillée en forme d'écusson et montée sur or avec un chiffre enlacé qui pouvait représenter les initiales « B.K. » ou « B.L. ». Au médium de la main droite, il y avait un anneau d'argent, fort usé et fort terni, représentant un cobra enroulé sur lui-même. Gunga Dass déposa en outre à mes pieds une poignée de menus bibelots qu'il avait recueillis dans le terrier, et, après avoir recouvert la face du mort avec un mouchoir, je me mis en devoir de les examiner. J'en publie ici la nomenclature complète dans l'espoir qu'elle pourra servir à identifier ce malheureux :

1. Un fourneau de pipe de bruyère dentelé au bord ; très usagé et très noirci ; pas de vis, entortillé de ficelle.
2. Deux clefs de sûreté ; gardes brisées à chacune.
3. Canif à manche d'écaille, plaque argent ou nickel avec le chiffre « B. K. ».
4. Enveloppe de lettre, timbre anglais, oblitération indéchiffrable, adressée à « Mademoiselle Mon… » (le reste illisible) « ham »… « nt ».
5. Carnet de notes imitation crocodile, avec crayon. Quarante-cinq premières pages blanches ; quatre et demie illisibles, quinze autres remplies mémoranda intimes se rapportant surtout à trois personnes : « Mme L. Single-ton » plusieurs fois dénommées par abréviation « Lot Single », « Mme S. May », et « Garnison », auquel il est fait allusion en divers endroits sous les appellations de « Jerry » ou de « Jack ».
6. Manche d'un couteau de chasse de petite dimension. Lame cassée au niveau du manche. Corne de daim ouvragée en losanges, avec anneau monté sur pivot à l'extrémité ; morceau de cordonnet attaché à l'anneau.
Que l'on n'aille pas supposer que je fis sur place un inventaire aussi détaillé de toutes ces choses que je viens de décrire. Ce qui attira tout d'abord mon attention, ce fut le calepin, et je le mis dans ma poche avec l'intention de l'étudier plus tard. Quant aux autres objets, je les emportai dans mon terrier pour les mettre en sûreté, et, une fois là, étant un homme méthodique, j'en dressai la liste. Retournant ensuite auprès du cadavre, j'ordonnai à Gunga Dass de m'aider à le transporter au bord de la rivière. Au cours de ce transfert, la douille brûlée d'une vieille cartouche brune tomba de l'une des poches du mort et roula à mes pieds. Gunga Dass ne s'en était pas aper-

çu, et je me pris à songer que l'on n'a pas pour habitude de conserver sur soi, quand on s'en va à la chasse, des cartouches hors de service et, à plus forte raison, des « brunes » qui ne peuvent pas se recharger. En d'autres termes, cette douille de cartouche avait été utilisée à l'intérieur du cratère. Par conséquent, il devait subsister un fusil quelque part. J'avais déjà ouvert la bouche afin d'interroger Gunga Dass, mais je m'arrêtai aussitôt, sachant qu'il mentirait. Nous déposâmes le corps à la limite des sables mouvants auprès des touffes d'herbe. Mon intention était de l'y pousser pour l'engloutir, seul mode de sépulture possible qui me soit venu à l'esprit.

Je commandai donc à Gunga Dass de s'en aller, puis me mis à éloigner tout doucement le corps dans la direction des sables mouvants. En faisant cela et tandis qu'il avait la figure tournée vers le sol, il se trouva que je déchirai tout en long la mince veste de chasse à moitié pourrie, et je vis alors apparaître une horrible cavité dans le dos du cadavre. Or, ainsi que je l'ai déjà expliqué, le sable sec avait opéré comme une sorte de momification. En un clin d'œil, je me rendis compte que ce trou béant avait été produit par un coup de feu ; et il fallait que la décharge eut été tirée presque à bout portant. La veste de chasse avait donc été enfilée après la mort qui avait sans doute été instantanée. Le secret de la mort du pauvre diable me fut révélé dans un éclair. L'un des habitants du cratère, Gunga Dass très probablement, avait dû le tuer avec son propre fusil, le fusil auquel s'adaptaient les cartouches brunes. Jamais il n'avait tenté de fuir en bravant le feu du bateau.

Rapidement, je poussai le corps et je le vis s'enfoncer et disparaître en l'espace de quelques secondes à peine. C'était à faire frémir… Finalement, tout hébété et n'ayant encore qu'à

demi-conscience de ce que je faisais, je reportai mon attention sur le carnet. Une bande de papier taché et décoloré, qui avait été insérée entre la reliure et le dos des feuillets, s'en échappa lorsque j'en tournai les pages. Voici ce que j'y lus : « Quatre en avant des touffes aux corbeaux, trois à gauche, neuf en avant, deux à droite, trois en arrière, deux à gauche, quatorze en avant, deux à gauche, sept en avant, un à gauche, neuf en arrière, deux à droite, six en arrière, quatre à droite, sept en arrière ». Le papier avait été roussi et brûlé sur les bords. Ce qu'il signifiait, je n'arrivais pas à le comprendre. Je m'assis sur les herbes sèches et le tournai et le retournai dans tous les sens entre mes doigts jusqu'au moment où je m'avisai soudain que Gunga Dass était debout juste derrière moi, les yeux étincelants, les mains tendues,

— Vous l'avez ? bredouilla-t-il d'une voix suffoquée. Vous ne voudriez pas me laisser le regarder aussi. Je vous jure que je vous le rendrai.

— Mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que tu me rendras ? demandai-je.

— Ce que vous avez dans vos mains. Cela nous servira à tous les deux, insista-t-il en tendant toujours vers moi ses doigts crochus pareils à des serres d'oiseau, et je vis qu'ils tremblaient de convoitise.

— Je n'ai jamais pu le trouver, poursuivit-il. Il le tenait caché sur lui, et c'est pour cela que je l'ai tué, mais, malgré cela, je n'ai jamais pu m'en emparer.

Gunga Dass avait complètement oublié la petite fable qu'il m'avait contée à propos de la balle de fusil. Je l'écoutai avec le plus grand calme faire l'aveu de son crime. La moralité s'émousse au contact des morts qui sont vivants.

— Ah ! ça, qu'est-ce que tu radotes ? Que veux-tu donc que je te donne ?
— Le morceau de papier qui était dans le carnet. Cela nous servira à tous les deux. Oh ! imbécile. Pauvre imbécile que vous êtes ! Vous ne comprenez donc pas ce que cela signifie pour nous ? Avec cela, nous nous évaderons d'ici !
Il ne parlait plus, il hurlait littéralement et, dans sa joie délirante, il se mit à danser devant moi. Comment s'en étonner ? Moi-même ne me sentais-je pas remué jusqu'aux entrailles par la pensée qu'un hasard providentiel allait peut-être me permettre de fuir malgré tout ?
— Ne saute pas ainsi. Explique-toi. Prétends-tu dire que ce bout de papier peut nous venir en aide ? Que signifie ce qui est écrit dessus ?
— Lisez-le tout haut ! Lisez-le tout haut ! Je vous en supplie, je vous en conjure, lisez-le tout haut !
Je fis ce qu'il me demandait. Gunga Dass écoutait avec ravissement et il se mit à tracer une ligne irrégulière sur le sable avec son doigt.
— Tenez, regardez ! C'était la longueur des canons de son fusil sans la crosse. Ces canons, je les ai. Quatre canons de fusil en avant de l'endroit où j'attrape les corbeaux. Tout droit en avant, vous me suivez bien ? Ensuite trois à gauche… Ah ! comme je me rappelle bien comment il s'acharnait toutes les nuits à faire ces calculs ! Ensuite, neuf en avant, et ainsi de suite. En avant, cela veut toujours dire droit devant soi à travers les sables mouvants. Il me l'a expliqué avant que je le tue.
— Mais, si tu savais tout cela, pourquoi ne t'es-tu pas sauvé déjà ?

— Je ne le savais pas. Il me disait qu'il travaillait depuis un an et demi, qu'il y travaillait sans relâche toutes les nuits quand le bateau était parti et que cela lui permettrait d'approcher sans danger des sables mouvants. Il me disait aussi que nous pourrions nous évader ensemble. Seulement, moi, je craignais que, pour finir, une nuit, lorsqu'il aurait tout trouvé, il me laissât en arrière, et voilà pourquoi je l'ai tué. En outre, il est contraire aux lois établies que, après avoir été enfermé ici, l'on recouvre la liberté. Moi seul pouvais le faire, parce que moi, je suis un brahmine.

La perspective de l'évasion avait réveillé chez Gunga Dass l'esprit de caste. Il se leva et se mit à marcher de long en large en gesticulant violemment. Au bout d'un certain temps, je parvins quand même à le faire parler d'une façon plus posée, et il m'expliqua comme quoi cet Anglais avait passé six mois à explorer pouce par pouce le passage à travers les sables mouvants et comme quoi il lui avait déclaré que ce passage était extrêmement facile à suivre jusqu'à vingt mètres de la rivière, après que l'on avait contourné la branche gauche du fer à cheval. Quant à cette dernière partie de l'itinéraire, il était évident qu'il n'avait pas encore trouvé le moyen de la relever quand Gunga Dass l'avait tué avec son propre fusil.

Dans la joie exubérante où me plongeait la possibilité de fuir, je me souviens d'avoir pressé avec effusion les mains de Gunga Dass après que nous eûmes décidé de faire, la nuit même, une tentative pour nous libérer. Que cet après-midi d'attente fut donc interminable et pénible !

Vers dix heures — du moins, autant que j'en pus juger, — alors que la lune venait tout juste d'émerger au-dessus du cratère, Gunga Dass se dirigea vers son terrier pour y prendre les canons

de fusil qui devaient nous servir à mesurer notre route. Tous les autres malheureux habitants s'étaient retirés dans leurs tanières depuis longtemps. Le bateau de garde s'était éloigné au fil de l'eau quelques heures auparavant, et nous étions absolument seuls près des touffes aux corbeaux. Gunga Dass, tout en portant les canons de fusil, laissa échapper le morceau de papier d'après lequel nous devions nous guider. Vivement, je me baissai pour le ramasser et, tandis que j'étais ainsi courbé, j'eus conscience que le diabolique brahmine se disposait à m'asséner un coup mortel à la base du crâne avec les canons de fusil. Faire volte-face, je ne pouvais plus : il était déjà trop tard, je dus être frappé quelque part sur la nuque. Cent mille étoiles incandescentes dansèrent devant mes yeux, et je m'abattis en avant, sans connaissance, à la lisière des sables mouvants.

Quand je revins à moi, la lune déclinait déjà, et je ressentis aussitôt une intolérable douleur à la partie postérieure de la tête. Gunga Dass avait disparu, et j'avais la bouche pleine de sang. Je me laissai retomber, épuisé, en faisant des vœux pour mourir le plus promptement possible. Puis, je fus subitement repris d'un de ces déchaînements de fureur irraisonnés dont j'ai déjà parlé, et je revins en titubant vers les pentes intérieures du cratère.

À un moment donné, il me sembla que quelqu'un m'appelait tout bas : « Sahib ! Sahib ! Sahib ! », exactement à la façon dont mon serviteur avait coutume de m'appeler chaque matin. Je me figurai tout d'abord que j'avais le délire, mais, presque au même instant, une poignée de sable tomba à mes pieds, et, en relevant la tête, je vis une tête qui s'avançait au-dessus de l'amphithéâtre pour regarder, la tête de Dunnoo, mon valet de chiens, celui qui dirigeait mes coolies. Aussitôt qu'il fut par-

venu à attirer mon attention, il leva la main pour me montrer qu'il tenait une corde. Oscillant de droite et de gauche, je lui fis signe tant bien que mal de me la lancer. Cette corde était composée de deux solides lanières de punkah, en cuir, nouées ensemble, avec une boucle à un bout. Je me fis passer la corde par dessus la tête et me la glissai sous les bras, entendis pousser quelque chose en avant, eus conscience qu'on me hissait, la tête en bas, au long de la pente de sable abrupte et, un instant après, me trouvai suffoqué et à demi évanoui sur les dunes qui couronnaient le cratère. Dunnoo, la figure livide sous la lune, me suppliait de ne pas perdre un temps précieux et de regagner ma tente au plus vite.

Il paraît qu'il avait suivi à la piste les traces de Pornic pendant tout le trajet de quatorze milles jusqu'au cratère, puis était rentré au campement avertir mes serviteurs, lesquels avaient catégoriquement déclaré qu'ils n'accepteraient sous aucun prétexte de s'occuper ni d'un blanc, ni d'un noir, dès lors qu'il était tombé dans le village des Morts. En voyant cela, Dunnoo avait pris un de mes poneys et deux cordes de punkah, était revenu au cratère et m'en avait retiré ainsi que je l'ai raconté.

Pour conclure en quelques mots cette trop longue histoire, je me bornerai à dire que Dunnoo est devenu mon serviteur attitré aux gages d'un mohur d'or par mois, somme que je considère encore bien infime par rapport à l'inestimable service dont je lui suis redevable. Pour rien au monde, je ne consentirais à remettre jamais les pieds dans les parages de ce lieu maudit ni à en révéler l'emplacement avec plus de précision que je ne l'ai fait. Quant à Gunga Dass, je n'ai jamais retrouvé aucune trace de lui et ne souhaite jamais le revoir d'ailleurs. Si j'ai publié le récit que l'on vient de lire, c'est uniquement dans

l'espoir que quelqu'un pourra peut-être identifier, grâce aux détails et à l'inventaire que j'ai fourni plus haut, le cadavre de l'homme en costume de chasse vert olive.

La Rentrée en Scène de Imray

Imray avait accompli l'impossible. Sans avertissement aucun, sans motif apparent, en pleine jeunesse et au début de sa carrière, il avait disparu de la surface du globe… ou plus exactement du petit poste hindou dans lequel il était cantonné. La veille on l'avait vu exubérant, plein de vie et de santé, allant et venant autour des billards du cercle. Le lendemain, il n'était plus là, et toutes les recherches tentées pour le retrouver étaient demeurées sans résultat. Il avait quitté son domicile ; il ne s'était pas présenté à son bureau à l'heure habituelle, et personne n'avait rencontré son dog-cart sur les routes alentour.
Pour ces diverses raisons et parce que son absence dérangeait dans une microscopique proportion les rouages administratifs de l'Empire des Indes, l'Empire des Indes daigna consacrer un microscopique instant à enquêter sur la disparition d'Imray. On dragua les étangs, on sonda les puits, on télégraphia dans toutes les gares de la région et dans le port le plus proche, qui était à douze cents milles de là ; mais l'on ne découvrit Imray ni au fond des étangs ni au bout des fils télégraphiques. Imray demeurait introuvable et, pour tout le monde, il avait déjà cessé d'exister. Le grand Empire des Indes, qui ne pouvait s'attarder pour une cause d'aussi minime importance, reprit donc sa marche en avant, et Imray, d'un homme qu'il était, devint un mystère, un mystère qui défraya les conversations au cercle pendant un mois et que l'on oublia totalement par la suite. Ses armes, ses chevaux, ses voitures furent vendus à l'encan,

et son chef écrivit une lettre pompeuse à la mère pour l'aviser de la disparition inexplicable de son fils et de l'abandon de son bungalow.
Au bout de trois ou quatre mois d'une température torride, il prit fantaisie à mon ami Strickland, qui était affilié à la police indienne, de louer le bungalow au propriétaire indigène auquel il appartenait. Ceci se passait à l'époque où il se consacrait à l'étude des mœurs et des croyances du pays. L'existence qu'il menait alors était fort singulière, et son caractère et ses habitudes faisaient l'objet de la réprobation générale. On trouvait toujours chez lui table ouverte, mais on y servait les repas à toutes les heures. Lui-même, sans souci du préjudice que cela causait à son estomac, mangeait debout en se promenant à travers la pièce et en prenant, au petit bonheur, ce qui se trouvait dans le buffet. Son équipement personnel était des plus réduits : six carabines, trois fusils de chasse, cinq selles et une collection de cannes à pêche plus grosses et plus fortes que celles que l'on emploie pour le saumon. Cet arsenal occupait une moitié de son bungalow ; l'autre moitié était réservée à son usage personnel et à celui de sa chienne Tietjens, une énorme bête de Rampour qui grognait quand on l'appelait et qui engloutissait journellement la ration de deux hommes. Elle parlait à Strickland dans un langage à elle et, chaque fois qu'elle rencontrait, au cours de ses promenades, quelque chose qui était susceptible de troubler la paix de l'Empire, elle rentrait bien vite en avertir son maître, lequel vérifiait aussitôt le fait et infligeait au délinquant l'amende ou la peine d'emprisonnement qu'il jugeait appropriée. Les indigènes tenaient Tietjens pour un véritable esprit familier et la traitaient avec un grand respect né de la haine et de la crainte qu'elle leur inspirait. On

avait consacré à son usage exclusif une des pièces du bungalow. Elle y avait son lit, sa couverture et sa terrine pour boire, et malheur à qui tentait de s'introduire la nuit dans la chambre de son maître : en un clin d'œil, elle sautait à la gorge de l'intrus, le terrassait et se mettait à aboyer jusqu'à ce que l'on eût apporté de la lumière.

Strickland lui doit d'ailleurs la vie. Un jour, sur la frontière, alors qu'il était à la recherche de l'assassin venu dans l'aube grise avec l'intention de l'envoyer faire un voyage infiniment plus lointain que celui des îles Andaman, Tietjens avait surpris le criminel à l'instant même où, un poignard entre les dents, il pénétrait en rampant sous la tente de son maître, et l'homme, dûment jugé par la suite, avait subi la pendaison. À dater de ce jour, Tietjens porta un collier d'argent, et sa couverture — une couverture en cachemire épais, car Tietjens était une bête délicate — fut brodée à son chiffre.

En aucune circonstance elle ne consentait à se séparer de son maître et, quand la fièvre le retenait au lit, elle donnait beaucoup d'ennuis aux médecins, parce que, bien qu'incapable elle-même de lui porter secours, elle s'opposait à ce qu'on l'approchât. Il ne fallut rien moins que le coup de crosse dont la gratifia Macarnaght (du Service Sanitaire) pour lui faire comprendre qu'elle devait céder la place à ceux qui venaient apporter l'indispensable quinine.

Peu de temps après que Strickland s'était installé dans le bungalow d'Imray, je fus amené pour diverses raisons à passer par ce poste et, ayant trouvé toutes les chambres du cercle occupées, j'allai naturellement demander l'hospitalité à mon ami.

Le bungalow était une agréable construction comprenant huit pièces et protégée contre toute infiltration des pluies par une

toiture en chaume très serré. Cette toiture était masquée en dessous au moyen d'une large toile qui donnait assez bien l'illusion d'un plafond blanchi à la chaux. Le propriétaire l'avait repeinte à neuf avant l'emménagement de Strikcland, et, à moins de connaître à fond les coutumes du pays, nul n'aurait jamais soupçonné que derrière cette toile se dressait la triangulaire caverne du toit avec son enchevêtrement de poutres et de chevrons parmi lesquels nichaient tout un peuple de rats, de chauves-souris, de fourmis et d'autres bestioles indésirables.
À mon arrivée dans la véranda, Tietjens m'accueillit par des jappements assourdissants et me posa ses pattes sur les épaules pour me témoigner son contentement de me revoir. Strickland avait réussi à glaner de droite et de gauche cette espèce de repas qu'il appelait son déjeuner et, aussitôt après, s'en était allé à ses affaires. Je demeurai donc seul avec Tietjens. Les ardeurs de l'été s'étaient apaisées et avaient fait place à la tiédeur humide de la saison des pluies. L'atmosphère était parfaitement calme ; mais la pluie s'abattait comme une volée de flèches sur le sol, où elle rejaillissait en formant une nappe de brume bleue. Les bambous, les cinnamomes, les sésames et les manguiers du jardin se dressaient immobiles sous l'averse chaude qui les cinglait ; et les grenouilles commençaient à coasser dans les haies d'aloès détrempées. Un peu avant la tombée de la nuit et alors que les trombes d'eau se déversaient avec le plus de force, j'allai m'asseoir dans la véranda postérieure, écoutant le ruissellement monotone qui s'écoulait de la toiture. Tietjens, qui était sortie avec moi, s'en vint appuyer son museau sur mes genoux, et, comme elle paraissait triste, je lui donnai quelques biscuits tout en dégustant mon thé que j'étais venu prendre là en raison de la relative fraîcheur répandue à cet endroit. Les

pièces qui se trouvaient derrière moi étaient plongées dans l'obscurité ; l'odeur de la sellerie de Strickland et de la graisse de ses armes ne m'incitait nullement à m'attarder dans cette ambiance de caserne.
Mon serviteur s'avança dans la pénombre, la mousseline de ses vêtements plaquée contre son corps ruisselant, et m'annonça qu'un visiteur demandait à voir quelqu'un de la maison. De très mauvais cœur et en raison de l'obscurité de plus en plus grandissante, je passai dans le salon sommairement aménagé et donnai l'ordre au domestique d'apporter de la lumière.
Quelqu'un attendait-il ou non au salon ? Je ne saurais préciser. Il me sembla bien effectivement entrevoir, en entrant, une ombre auprès de l'une des fenêtres, mais quand le serviteur revint avec les lampes, je me rendis compte qu'il n'y avait personne et ne vis autre chose que les zébrures de la pluie au dehors, ne sentis autre chose que la senteur forte de la terre qui s'imprégnait.
Je fis constater à mon domestique qu'il devait avoir rêvé et retournai sous la véranda pour tenir à nouveau compagnie à Tietjens ; mais Tietjens, pendant mon absence, était partie sous la pluie, et j'eus bien du mal à la décider à revenir, même en lui présentant les biscuits.
Strickland rentra juste avant l'heure du dîner, trempé jusqu'aux os, et son premier mot fut :
— Il est venu quelqu'un ?
Je lui expliquai comme quoi mon domestique m'avait appelé au salon, comme quoi je n'y avais trouvé personne et comme quoi, s'il était réellement venu quelqu'un, il fallait en conclure qu'il avait décampé aussitôt après s'être fait annoncer.
Strickland, sans formuler aucune réflexion, donna l'ordre qu'on servît le dîner, et, comme il s'agissait cette fois d'un repas

en règle, servi comme il se doit, sur une nappe blanche, nous prîmes tous deux place à table.
À neuf heures, Strickland manifesta le désir d'aller se coucher. J'étais fatigué moi aussi. Tietjens, allongée sous la table, se leva dès que son maître eut regagné sa chambre et se dirigea vers le coin de la véranda le moins exposée à la pluie. Je regardai Strickland, m'attendant à le voir prendre un fouet pour la forcer à rentrer ; mais il se contenta de sourire bizarrement, un peu comme sourirait un homme en achevant le récit d'un vilain drame de famille.
— Elle fait toujours cela depuis qu'elle est ici, me dit-il.
Strickland était libre d'agir comme il l'entendait ; cet animal était à lui et non à moi ; aussi m'abstins-je de toute réflexion ; mais j'avais tout de suite compris qu'il souffrait de se voir abandonné de la sorte.
Tietjens s'installa dans la partie de la véranda qui faisait face à la fenêtre de ma chambre. Les coups de tonnerre se succédaient presque sans interruption, s'acharnant furieusement contre notre chaume et s'en allant mourir ensuite au loin dans le ciel noir sillonné d'éclairs bleus. En regardant à travers les stores de bambou, j'apercevais par instants la grande chienne, non pas endormie, mais dressée sur ses pattes arc-boutées au plancher comme une charpente de fer, et le poil hérissé sur l'échine.
Durant les brèves accalmies de l'ouragan, je m'efforçais de mon mieux à m'assoupir ; mais j'étais sans cesse poursuivi par l'hallucinante obsession qu'il y avait là, près de moi, quelqu'un qui attendait je ne sais quel secours mystérieux. Cet être invisible cherchait à m'appeler par mon nom ; mais sa voix ne parvenait à s'élever au-dessus d'un murmure confus et étouffé.

Finalement, le tonnerre s'apaisa, et Tietjens descendit dans le jardin hurler à la lune qui apparaissait à l'horizon. Il me sembla que l'on secouait ma porte, que quelqu'un traversait la maison en tous sens, puis s'arrêtait, haletant, sur la véranda, et, comme j'allais succomber au sommeil, je crus entendre des cris accompagnés de coups sourds frappés au-dessus de ma tête ou derrière ma porte.

Je courus chez Strickland et lui demandai s'il était malade et s'il m'avait appelé. Il était étendu sur son lit, à demi vêtu et la pipe aux dents.

— Je me doutais que vous alliez venir, me dit-il. Est-ce que par hasard je me serais promené à travers la maison ?

Je lui expliquai que je l'avais entendu dans la salle à manger, dans le fumoir et à deux ou trois autres endroits encore. Il se prit à rire et me conseilla de retourner me coucher. Je me remis donc au lit et dormis jusqu'au matin ; mais, dans tous les rêves que je fis, j'eus continuellement l'impression que je manquais de charité envers quelqu'un en ne répondant pas aux supplications qu'il m'adressait. Quelles supplications m'adressait-il ? Je ne savais au juste ; mais sans cesse il passait et repassait, essayant de forcer les serrures, tournant autour de moi et me poursuivant de ses murmures qui me reprochaient mon indifférence ; et, à travers tous ces rêves, j'entendais continuellement, comme un leitmotiv, les abois de Tietjens dans le jardin et le crépitement des averses.

Je restai dans la maison de Strickland pendant deux jours. Dès le matin, il partait à son bureau, me laissant seul toute la journée en tête à tête avec Tietjens. Tant qu'il faisait grand jour, j'étais bien tranquille, et Tietjens aussi ; mais, quand venait le crépuscule, une vague inquiétude nous envahissait, et nous al-

lions nous réfugier dans la véranda postérieure où nous nous serrions l'un contre l'autre pour nous rassurer mutuellement ; car nous avions beau être les seuls occupants du bungalow, l'on y avait trop l'impression de la présence surnaturelle et inexplicable d'un hôte que je ne souhaitais nullement rencontrer. Jamais je ne le voyais, mais, à tout moment, les portières des diverses pièces remuaient comme si quelqu'un les avait soulevées en passant, les sièges de bambou craquaient comme si quelqu'un les avait délivrés de son poids en se levant, et, allais-je dans la salle à manger pour prendre un livre, je sentais dans l'ombre de la véranda de la façade quelqu'un guetter l'instant où je m'en irais.

Le trouble qui m'envahissait invariablement au crépuscule s'aggravait encore du fait que Tietjens, à cette heure-là, se plantait en arrêt devant les portes obscures et là, le poil dressé et l'œil fixe, semblait suivre les mouvements de quelque chose que je ne pouvais voir. Jamais elle n'en franchissait le seuil, mais je voyais ses regards se porter tantôt vers un point, tantôt vers un autre, et son inquiétude ajoutait encore à celle que j'éprouvais moi-même. Elle ne consentait à rentrer avec moi que quand mon domestique avait rendu leur aspect accueillant aux pièces en y allumant les lampes ; et, même alors, assise à mes côtés, elle paraissait continuer à observer les allées et venues d'un être invisible qui se déplaçait derrière mon dos.

Les chiens sont décidément de braves compagnons.

Avec tous les ménagements possibles, je fis part à Strickland de mon intention de le quitter pour aller prendre pension au cercle. J'appréciais beaucoup son hospitalité, je trouvais ses fusils et ses cannes à pêche excellents, seulement son bungalow et l'atmosphère qui s'en dégageait ne répondaient guère à mon

amour du calme et de la tranquillité. Il m'écouta patiemment jusqu'au bout ; puis, avec un sourire las mais non méprisant, car c'est un homme qui sait comprendre les choses :
— Restez, me dit-il, restez afin d'éclaircir si possible ce mystère. Tout ce dont vous me parlez, je m'en suis aperçu dès mon entrée ici. Restez et attendez la suite. Tietjens m'a abandonné. Allez-vous m'abandonner, vous aussi ?
J'avais déjà eu l'occasion de le seconder dans une affaire ayant pour objet une idole, et cette affaire avait failli de bien près m'envoyer terminer mes jours dans un asile d'aliénés ; aussi n'éprouvais-je nulle envie de m'embarquer dans une nouvelle aventure avec lui. Strickland était un de ces guignards sur qui pleuvent les « sales histoires » comme pleuvent sur d'autres les invitations à dîner.
Je m'efforçai donc de lui expliquer que j'avais pour lui la plus vive sympathie et que je serais on ne peut plus heureux de lui rendre visite pendant la journée, mais qu'il ne me convenait pas de dormir sous son toit.
Ceci se passait le soir après le dîner, et Tietjens était allée se coucher sur la véranda.
— Ça ne me surprend pas, mon vieux, me dit Strickland en levant les yeux vers la toile qui faisait office de plafond. Regardez-moi cela !
Entre l'étoffe et la corniche qui supportaient le chaume, pendaient les queues de deux serpents dont les ombres démesurées se profilaient sur le mur.
— Naturellement, si vous avez peur des reptiles, reprit-il. Moi, j'en ai peur et je les déteste, parce que, quand on les regarde dans les yeux, on s'aperçoit qu'ils en savent beaucoup plus long que nous sur la Chute de l'Homme et qu'ils éprouvent pour

nous tout le mépris qu'éprouva le démon pour Adam quand il fut chassé du Paradis terrestre. De plus, leur morsure est généralement mortelle, et ils vous piquent toujours au moment où l'on s'y attend le moins.
— Vous devriez bien faire visiter votre toiture, lui dis-je. Passez-moi une canne à pêche que je les fasse tomber.
— Inutile, mon vieux, ils se cacheront entre les poutres, dit Strickland. Je ne peux pas souffrir les serpents sur ma tête. Munissez-vous d'une baguette à fusil et postez-vous ici ; moi, je vais monter sur le toit, et, quand je les ferai descendre, vous n'aurez qu'à les assommer.
La besogne à laquelle il me conviait ne me souriait pas outre mesure. Néanmoins, je fis comme il me demandait et attendis dans la salle à manger pendant que Strickland allait chercher une échelle, qu'il appuya ensuite contre le mur.
Immédiatement, les queues des serpents remontèrent et disparurent. Nous perçûmes le frôlement de leurs longs corps sinueux rampant au creux de la toile.
Strickland s'arma d'une lampe, tandis que je m'efforçais de lui représenter tout le danger qu'offrait une pareille chasse, sans parler du risque de crever ou de déchirer la toile.
— Mais non ! Mais non ! protesta-t-il. Vous verrez qu'ils se nicheront le plus près possible de la toile. Les briques sont trop froides pour eux ; ce qu'ils recherchent, c'est la chaleur qui monte de la pièce.
Il empoigna le bord de l'étoffe, l'arracha de la corniche d'un coup sec, puis, passant sa tête par l'ouverture ainsi pratiquée, se mit à scruter l'obscure cavité formée par le toit.
Les dents serrées, le cœur battant, je levai ma baguette, prêt à frapper.

— Ma parole ! s'exclama Strickland dont la voix résonnait étrangement dans cet espace confiné, il y a là de quoi installer tout un premier étage et, par Jupiter, il est occupé !
— Par qui ? Par des serpents ? demandai-je d'en bas.
— Non… Par un buffle ! Passez-moi un morceau de votre canne, je vais essayer de le toucher. Il est étendu sur la plus grosse poutre de la charpente.
Je lui tendis la canne.
— En voilà un nid à hiboux et à serpents ! Ah ! ça ne m'étonne pas qu'ils se plaisent là-dedans, grommela-t-il, en grimpant encore plus haut sous la toiture.
— Allons, vas-tu te déloger de là, sale bête ? cria-t-il un moment après en donnant de furieuses poussées avec la canne. Attention, gare là-dessous ! Le voilà qui tombe !
Je vis soudain la toile se gonfler comme une outre et s'allonger sous le poids de quelque chose de lourd et qui la faisait pendre de plus en plus vers la lampe posée sur la table au centre de la pièce.
Je me précipitai pour enlever la lampe et me rejetai brusquement en arrière. Alors, arrachée brutalement aux murs auxquels elle était fixée, la toile se déchira de bout en bout, et il s'en échappa quelque chose sur quoi je n'osai porter les yeux tant que Strickland ne fut pas redescendu de l'échelle et accouru à mes côtés.
Assez taciturne de nature, il ne fit aucune réflexion, se bornant à soulever un des pans de la nappe et à le rejeter sur ce qui était tombé sur la table.
À ce moment, Tietjens entra, s'assit en écartant les pattes et en montrant les dents et regarda son maître.
— Vilaine affaire, ma vieille ! s'écria ce dernier. Les gens n'ont pas pour habitude de grimper sous le toit de leur maison

quand ils se sentent sur le point de mourir, et ils ne ramènent pas non plus la toile derrière eux, pour qu'on ne les retrouve pas. Réfléchissons un peu.
— Oui, mais, si cela ne vous fait rien, allons réfléchir autre part qu'ici, lui suggérai-je.
— Excellente idée, mon vieux. Éteignez les lampes, et passons dans ma chambre.
Je me dirigeai aussitôt vers la pièce qu'il m'indiquait, mais en lui laissant toutefois le soin de s'occuper lui-même des lampes.
Un instant après, il me rejoignit, et, ayant allumé nos pipes, nous nous mîmes à réfléchir, ou, pour mieux dire, Strickland se mit à réfléchir et moi à fumer furieusement parce que j'avais peur.
— Imray est de retour, dit enfin Strickland. Maintenant, la question qui se pose est celle-ci : qui a tué Imray ? Taisez-vous… J'ai une idée à moi. Lorsque j'ai loué ce bungalow, j'ai pris à mon service la plupart des domestiques d'Imray. Or, vous conviendrez, je pense, qu'Imray était un jeune homme paisible et sans méchanceté aucune ?
Encore que la forme étendue sous la nappe ne me permit de former aucune conjecture à cet égard, je n'eus garde de le contredire.
— Si je convoque les serviteurs, poursuivit-il, ils se précipiteront tous ici immédiatement et mentiront à qui mieux mieux. Alors que me conseillez-vous ?
— Et si vous les interrogiez séparément ? insinuai-je.
— En ce cas, le premier que j'appellerai courra tout de suite prévenir les autres. Il va falloir que nous les isolions. Croyez-vous que le vôtre soit au courant de quelque chose ?
— Peut-être, mais je ne pourrais l'affirmer, et cela me semble même peu probable puisqu'il n'est ici que depuis deux ou trois jours, répondis-je. Quelle est votre idée ?

— Je serais incapable de la définir d'une façon précise. Mais comment diantre aura-t-il été se loger de l'autre côté de cette toile ?
Je n'avais pas eu le temps de lui répondre que nous entendîmes quelqu'un tousser dans le couloir. C'était Bahadour Khan, le serviteur attitré de Strickland qui, au sortir de sa sieste, venait offrir ses services à son maître pour l'aider à se coucher.
— Entre, lui dit Strickland. Il fait chaud ce soir, tu ne trouves pas ?
Bahadour Khan, géant musulman de six pieds de haut, à la tête enveloppée d'un énorme turban vert, répondit que la soirée était effectivement très chaude, mais qu'il fallait s'attendre à revoir tomber des pluies qui, sauf le respect dû à Son Excellence, auraient un effet des plus salutaire sur le pays.
— Il en sera ainsi s'il plaît à Dieu, répliqua Strickland en retirant ses bottes. Je crois bien, Bahadour Khan, que je t'ai vraiment surchargé de travail depuis quelque temps…, c'est-à-dire depuis que tu es entré à mon service. Au fait, à quand cela remonte-t-il donc ?
— Le Fils du Ciel a-t-il donc oublié ? C'est lorsqu'Imray Sahib partit secrètement pour l'Europe sans prévenir personne que j'eus moi-même l'honneur d'entrer au service du protecteur des pauvres.
— Alors, Imray Sahib est vraiment parti pour l'Europe ?
— C'est du moins ce qu'affirment les autres serviteurs.
— Et toi, tu rentreras à son service quand il reviendra ?
— Assurément, Sahib, car c'était un excellent maître qui n'avait que des bontés pour ceux qui travaillaient sous ses ordres.
— C'est vrai… Je suis très fatigué, mais demain j'irai à la chasse aux antilopes. Passe-moi la petite carabine dont je me sers pour l'antilope noire ; elle est dans la malle qui est là-bas.

L'homme se pencha sur la malle et tendit le canon, le fût et la crosse à Strickland, qui les assembla, puis, avec un bâillement d'ennui, mon ami allongea le bras vers la caisse, en retira une cartouche à balle et l'introduisit dans le chargeur.
— Et comment se fait-il qu'Imray Sahib soit parti secrètement pour l'Europe ? Tu ne trouves pas cela bien étrange, Bahadour Khan ?
— Que veux-tu que je connaisse aux étranges façons des blancs, Fils du Ciel ?
— Pas grand' chose, j'en conviens ; mais, avant peu, tu les connaîtras davantage. Imray Sahib est rentré de ses longs voyages, et il est, en ce moment même, dans la pièce à côté, où il attend son serviteur.
— Sahib !
La lumière de la lampe glissa sur le canon de la carabine qui se relevait vers la large poitrine de Bahadour Khan.
— Va voir ! commanda Strickland. Prends une lampe. Ton maître t'attend. Va !
L'homme prit une lampe et se dirigea vers la salle à manger, suivi de Strickland qui le poussait presque avec l'extrémité de sa carabine.
Bahadour Khan regarda tour à tour la ténébreuse cavité de la toiture que la chute de la toile révélait, le corps mutilé du serpent qui se contorsionnait par terre et enfin la forme rigide recouverte par la nappe.
Son visage était devenu d'une pâleur livide.
— Tu as vu ? lui demanda Strickland, au bout d'un moment.
— J'ai vu. Je suis une pincée de poussière entre les doigts du blanc. Que fera Son Excellence ?
— Je te ferai pendre avant la fin du mois ! Tu n'es pas sans t'y attendre, j'imagine ?

— Parce que je l'ai tué ? Eh bien, écoute, Sahib : un jour qu'il se promenait au milieu de nous, ses serviteurs, ses yeux se portèrent sur mon enfant, qui avait quatre ans ; il lui jeta un sort, et, dix jours après, l'enfant était emporté par la fièvre. Mon pauvre petit !
— Que lui avait donc fait Imray Sahib ?
— Imray Sahib avait dit que c'était un bel enfant et il lui avait caressé la tête : c'est pourquoi mon enfant mourut, et c'est pourquoi je tuai Imray Sahib au crépuscule, alors qu'il s'était endormi en revenant de son bureau. Le Fils du Ciel sait toutes choses. Je suis le serviteur du Fils du Ciel.
Strickland me regarda par-dessus sa carabine et me dit en dialecte indigène :
— Tu es témoin de ce qu'il vient de dire : il avoue qu'il a tué.
Bahadour Khan, la figure terreuse sous la lumière de la lampe qui l'éclairait en plein, attendait, immobile et muet ; mais la peur du châtiment ne tarda cependant pas à lui délier la langue et à lui faire comprendre combien il était urgent pour lui de plaider sa cause.
— Je suis découvert, dit-il. Mais l'offense est venue de cet homme. Il avait jeté un sort sur mon enfant : aussi l'ai-je tué et ai-je fait disparaître son corps. Ceux-là seuls qui sont servis par des démons — et le musulman jeta un regard furibond à Tietjens couchée en face de lui — ceux-là seuls peuvent savoir ce que j'ai fait.
— Tu as été adroit. Mais tu aurais dû le lier sur la poutre avec une corde. Maintenant c'est pour toi, au contraire, qu'on se servira d'une corde. Planton !
Un policeman somnolent répondit à son appel, et un autre accourut aussitôt après.

Tietjens était restée couchée à la même place, sans bouger d'une ligne.
— Conduisez-le au poste, ordonna Strickland, il s'agit d'une affaire grave et urgente.
— Alors, on va me pendre ? demanda Bahadour Khan, sans faire la moindre tentative pour s'enfuir et sans détacher ses yeux du sol.
— Si le soleil brille et si l'eau coule*, tu seras pendu, répondit Strickland.
L'Hindou recula d'un pas, frissonna, puis retomba dans l'immobilité complète.
Les deux policemen attendaient de nouveaux ordres.
— Va ! commanda Strickland.
— Mais… je m'en vais… je m'en vais même très vite, répliqua Bahadour Khan. Regarde-moi. Je suis déjà un homme mort.
Et il souleva son pied, au petit doigt duquel était encore agrippé le serpent à demi tué qui, dans un dernier sursaut d'agonie, lui avait planté ses crocs dans la chair.
— Je descends d'une famille de propriétaires, poursuivit l'Hindou en chancelant, et comme ce serait pour moi déchoir que d'être exécuté publiquement, j'ai préféré mourir ainsi. Souviens-toi, Sahib, que tes chemises sont soigneusement comptées et que tu trouveras un morceau de savon fin sur ta toilette. Mon enfant était ensorcelé, et j'ai fait périr celui qui l'avait ensorcelé. Pourquoi chercherais-tu à me tuer ? Mon honneur est sauf, et… je meurs…
Au bout d'une heure, il succomba comme succombent ceux qui sont mordus par un petit kariat, et les policemen emportèrent son corps en même temps que celui de sa victime. On en avait besoin pour l'enquête qui expliquerait la disparition d'Imray.

— Et voilà ce qu'on appelle le vingtième siècle ! conclut Strickland avec calme en se mettant au lit. Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme ?
— J'ai entendu, répondis-je.
— Imray a commis une erreur. Et cela simplement, uniquement parce qu'il connaissait mal le caractère des Orientaux et parce qu'est intervenue la fâcheuse coïncidence d'une petite épidémie périodique. Bahadour Khan était à son service depuis quatre ans.
Je frissonnai. Il y avait exactement quatre ans aussi que mon propre serviteur était attaché à ma personne.
Lorsque je gagnai ma chambre je le trouvai, aussi impassible que l'effigie de bronze d'un penny, qui m'attendait pour me retirer mes bottes.
— Qu'est-il donc arrivé à Bahadour Khan ? questionnai-je.
— Il a été mordu par un serpent et il en est mort. Le Sahib sait le reste, répondit-il.
— Et toi, que sais-tu à propos de cette affaire ?
— Autant qu'en peut savoir celui qui vient au crépuscule demander satisfaction. Attends, Sahib, attends que je t'enlève tes bottes.
Fatigué par les émotions de la journée, j'étais déjà sur le point de m'endormir lorsque j'entendis Strickland me crier du fond de sa chambre.
— Tietjens est retournée à son ancienne place !
C'était exact. La grande chienne avait repris possession de son lit et de sa couverture, tandis que, dans la pièce à côté, les lambeaux de la toile déchirée se balançaient au vent en balayant le dessus de la table.

Вімі

Le premier à entamer la chicane fut l'orang-outang de la grande cage de fer attachée au parc à moutons. Il faisait, ce soir-là, une chaleur étouffante, et, tandis que nous passions près de lui, Hans Breitman et moi, traînant nos paillasses à l'avant du steamer, il se mit à s'agiter et à jacasser avec volubilité. Il avait été capturé quelque part dans l'archipel malais, et on le transportait en Angleterre pour l'y exhiber à raison d'un shilling par personne. Depuis quatre jours, poussant des cris affreux, secouant furieusement les lourds barreaux de sa prison, il se démenait ainsi sans arrêt ; et il avait déjà failli tuer un Lascar assez imprudent pour s'approcher jusqu'à portée de sa patte velue.

— C'est bien dommage que tu n'aies pas le mal de mer, mon ami, ça te ferait du bien, dit Hans Breitman en s'arrêtant auprès de la cage. Il n'y en a que pour toi ici !

Le bras de l'orang-outang glissa négligemment entre les barreaux. Nul n'aurait pu supposer que, se détendant brusquement comme le corps d'un reptile, il allait s'abattre contre la poitrine de l'Allemand. La soie mince du vêtement de nuit se déchira ; mais Hans se contenta de reculer d'un pas avec indifférence et, cueillant une banane à un régime pendu auprès d'une des chaloupes :

— ... Que pour toi ! répéta-t-il après avoir pelé et offert le fruit au captif enragé, qui déchiquetait l'étoffe par lambeaux.

Nous étendîmes nos paillasses sur le gaillard au milieu des Lascars endormis afin de bénéficier du peu de brise que pourrait

nous apporter le déplacement du bateau. La mer ressemblait à une nappe d'huile fumeuse sauf autour de notre étrave où elle prenait l'aspect d'un brasier et retombait de chaque côté dans la nuit avec des reflets éteints. Il y avait de l'orage à quelques milles de là et nous en voyions les éclairs sillonner le ciel. La vache du bord, incommodée par la chaleur ainsi que par l'odeur du singe, poussait de temps à autre des gémissements lamentables, exactement sur le même ton qu'employait la vigie postée à la proue pour répondre à chaque heure à l'appel qu'on lui lançait de la passerelle. Le bourdonnement des machines était très distinct, et le heurt du cendrier, quand on le basculait sur la mer, était la seule note discordante parmi la monotonie de ces divers bruits.

Hans s'allongea à côté de moi et alluma un dernier cigare avant de s'endormir. Ce fut, cela va de soi, le prélude d'une conversation. Sa voix était aussi apaisante que le clapotis des vagues contre la coque des navires et il possédait un bagage de souvenirs aussi considérable que la mer elle-même ; car le plus clair de son existence se passait à courir le monde en quête d'orchidées rares, d'animaux sauvages et de spécimens ethnologiques qu'ils revendaient aux trafiquants d'Allemagne et d'Amérique. Au fur et à mesure qu'il parlait, le feu de son cigare allait diminuant de plus en plus et le sommeil me gagnait à chaque instant davantage.

L'orang-outang, troublé sans doute par quelques réminiscences de sa libre existence dans les forêts, s'était remis à pousser des cris et à secouer avec rage ses barreaux.

— Si jamais il pouvait prendre la poudre d'escampette, nous passerions tous un vilain quart d'heure, dit Hans paresseusement. Il a un bon coup de gosier. Regardez bien : vous allez voir comment je vais le dresser quand il s'arrêtera.

Dès que le vacarme cessa, j'entendis sortir de la bouche de Hans un sifflement qui imitait d'une façon si parfaite celui d'un serpent que je faillis céder à l'impulsion instinctive de bondir sur mes pieds. Le sinistre sifflement se poursuivit sans interruption, et l'orang-outang s'immobilisa, paralysé par une terreur folle.

— Ça lui a coupé le sifflet, dit Hans. C'est un truc que j'ai appris à Mogoung Tanjoung quand je préparais un assortiment de petits singes pour un marchand de Berlin. Tout le monde sur terre a peur des singes… sauf le serpent. Alors, moi je fais le serpent pour faire peur aux singes, et ça les fait tenir tranquilles. Il n'y en a que pour lui ! C'est toujours comme ça, les singes. Est-ce que vous dormez, ou bien voulez-vous que je vous raconte une histoire que vous ne croirez pas ?

— Une histoire que je ne croirai pas ? me récriai-je. Allons donc, j'ai appris à croire toutes celles que j'entends.

— Si vous avez appris ça, à la bonne heure ! Au moins vous avez appris quelque chose. Eh bien, nous allons voir un peu jusqu'où ça va. Allons-y !

Dans le temps que je préparais cet assortiment de petits singes dont je vous parlais tout à l'heure, j'étais dans les îles de l'Archipel… Tenez par là-bas où c'est si noir — il étendit le bras dans la direction de la Nouvelle-Guinée. — Mein Gott ! J'aimerais mieux récolter des diables rouges que des petits singes. Quand ils ne vous mordent pas les doigts, ils se laissent toujours emporter par le cafard ; ils ont le mal du pays parce que leur cerveau est imparfait, n'étant qu'à demi développé… et puis parce qu'il n'y en que pour eux. Je suis resté là-bas près d'un an et j'y ai rencontré un homme qu'on appelait Bertrand. C'était un Français, et un savant… un naturaliste jusqu'à la moelle des

os. On prétendait que c'était un bagnard évadé, mais, en tout cas, c'était un naturaliste et, pour moi, cela me suffisait. Il n'avait qu'à appeler, et immédiatement toutes les bêtes de la forêt accouraient vers lui. Je lui disais qu'il devait être Saint François d'Assise revenu sur terre à la suite d'une nouvelle transmigration, mais lui, il riait et il me répondait qu'il n'avait pas encore fait le sermon aux poissons. Il les vendait contre du tripang, autrement dit : de la pêche de mer.

« Et cet homme-là, qui n'avait pas son pareil pour apprivoiser les bêtes, avait justement chez lui un autre spécimen de diable comme celui qui est là dans cette cage… un orang-outang qui se croyait un homme. Il l'avait trouvé quand il était tout petit cet orang-outang, et cet orang-outang était devenu pour Bertrand à la fois son enfant, son frère et son opéra-comique. Il avait une chambre dans sa maison, une vraie chambre — pas une cage,— avec un lit et des draps, et il couchait dans son lit et, le matin, il se levait et fumait un cigare et déjeunait avec Bertrand et se promenait bras dessus bras dessous avec lui, ce qui était horrible. Gott ! J'ai vu cet animal se renverser sur sa chaise et rire quand Bertrand se moquait de moi. Un animal ? Non, ce n'était pas un animal, c'était un homme, et il parlait à Bertrand, et Bertrand comprenait tout ce qu'il lui disait : je les ai vus faire devant moi. Et il était toujours poli avec moi, excepté quand je parlais trop longtemps avec Bertrand sans m'occuper de lui. Alors il me repoussait, ce grand diable noir, il me repoussait avec ses énormes pattes, comme si j'avais été un enfant. Tout ça, je m'en étais rendu compte même pas trois mois après que j'avais fait sa connaissance, et Bertrand s'en était rendu compte lui aussi. Et Bimi, l'orang-outang, il nous comprenait tous les deux à moitié, avec son cigare entre ses dents de chien et ses gencives bleues.

« Je restai là un an, là et dans les autres îles… tantôt après des singes, tantôt après des papillons et des orchidées.
« Un jour, Bertrand me dit qu'il allait se marier, parce qu'il avait rencontré une jeune fille qui était bien, et il me demanda s'il avait raison de vouloir se marier. Je ne lui donnai pas mon avis, parce que ce n'était pas moi qui allais me marier. Alors, il partit faire la cour à la jeune fille… une sang-mêlé française, très jolie.
« Vous n'auriez pas un peu de feu pour rallumer mon cigare ?… Merci…
« Très jolie. Seulement, je lui dis : est-ce que vous avez pensé à Bimi ? S'il me repousse, moi, quand je cause avec vous, qu'est-ce que ce sera quand il vous verra avec votre femme ! Il la mettra sûrement en morceaux. À votre place, Bertrand, moi je ferais empailler Bimi et je l'offrirais comme cadeau de noces à ma femme. Vous comprenez, à cette époque-là, je commençais à avoir déjà pas mal d'expérience des singes.
— Moi, tuer Bimi ? se récria Bertrand.
— Il est à vous, lui répondis-je. S'il était à moi, il y a longtemps qu'il serait mort ! Au même moment, je sentis les doigts de Bimi qui me serraient le cou par-derrière. Mein Gott ! je vous affirme qu'il parlait avec ces doigts-là : c'était l'alphabet des sourds-muets au complet. Il glissa son bras velu autour de mon cou, et il me releva le menton pour me regarder dans les yeux afin de voir si je le comprenais aussi bien qu'il me comprenait.
— Vous voyez cela ! me dit Bertrand. Et vous voudriez le tuer alors qu'il vous cajole ainsi, ingrat teuton que vous êtes ?
Mais moi, je savais bien que je m'étais fait un ennemi de Bimi pour la vie, car il m'avait clairement fait comprendre avec ses doigts qu'il aurait voulu m'étrangler. À ma prochaine ren-

contre avec Bimi, j'avais un pistolet à ma ceinture ; il y toucha une fois, et j'en ouvris la culasse pour lui montrer qu'il était chargé. Il avait vu tuer des petits singes dans la forêt et il comprit tout de suite.
« Bertrand se maria donc, et il en oublia tout à fait Bimi qui se trémoussait tout seul sur la plage avec la moitié d'un cerveau d'homme dans sa carcasse. J'allai le regarder se trémousser, et il prit une grande branche et se mit à farfouiller le sable avec jusqu'à ce qu'il ait fait un grand trou pareil à une tombe. Alors, je dis à Bertrand :
— Pour l'amour du ciel, tuez Bimi. Il est fou de jalousie.
Bertrand me répondit :
— Il n'est pas fou du tout. Il aime ma femme, il lui obéit, et elle n'a qu'un mot à dire pour qu'il lui apporte ses pantoufles.
Et il regarda sa femme qui était à l'autre bout de la pièce. C'était une bien jolie fille. Alors, moi, je lui dis :
— Vous vous figurez que vous connaissez les singes et que vous savez ce qui se passe dans la tête de cet animal qui devient fou parce que vous ne lui parlez plus ? Croyez-moi, tuez-le quand il reviendra à la maison, car c'est moi qui vous le dis : il y a dans ses yeux une lueur qui est clairement criminelle.
« Bimi revint à la maison, mais il n'y avait pas de lueur dans ses yeux. Il cachait son jeu, le finaud, il cachait son jeu, et il alla chercher les pantoufles de la jeune femme, et Bertrand se retourna vers moi et me dit :
— As-tu la prétention de le connaître mieux en neuf mois que moi qui ai vécu douze ans avec lui ? Est-ce qu'un enfant donne un coup de couteau à son père ? Or, c'est tout comme s'il était mon enfant, puisque c'est moi qui l'ai élevé. À l'avenir, ne nous racontez plus de balivernes comme ça ni à ma femme ni à moi.

« Le lendemain, Bertrand s'en vint chez moi pour m'aider à fabriquer des caisses qui devaient servir à emballer des spécimens et il m'expliqua qu'il avait laissé pour un petit moment sa femme avec Bimi dans le jardin. Alors je me dépêchai de finir les caisses, et je dis :

— Maintenant, allons à ta maison, tu nous offriras quelque chose à boire.

— Amène-toi, gosier sec, me répliqua-t-il en riant.

« Sa femme n'était pas dans le jardin, et Bimi ne vint pas comme d'habitude quand Bertrand l'appela. Sa femme non plus ne vint pas quand il l'appela ; et, quand il frappa à la porte de sa chambre à coucher et voulut la pousser, elle refusa de s'ouvrir : elle était fermée à clef. Alors il se retourna vers moi, et, voyant qu'il était tout pâle, j'enfonçai la porte d'un coup d'épaule. Le toit de chaume était crevé, et, par le trou, le soleil tombait sur le plancher. Vous avez vu des boulettes de papier dans une corbeille à papiers, ou bien des cartes éparpillées sur une table de whist ? Eh bien de femme on n'en voyait pas trace : il n'y avait rien de rien dans cette chambre qui ressemblait à une femme : il y avait seulement des choses qui traînaient dans tous les coins. Je regardai ces choses de plus près, et ça me donna la nausée. Bertrand, lui, regarda encore un peu plus attentivement que moi ce qu'il y avait dans le toit, puis il se mit à rire, à rire tout doucement et tout bas, et je compris que, par un bienfait du ciel, il était tombé fou. Pas un cri, pas une plainte ne s'échappèrent de sa bouche. Il restait tout bonnement figé sur le seuil, en continuant à rire bêtement. Enfin, je l'entendis qui disait :

— Elle s'est enfermée dans sa chambre, et il a défoncé le chaume. Fi donc ! Eh bien, nous réparerons le chaume et nous attendrons Bimi. Il reviendra certainement.

« Pendant dix jours, nous attendîmes dans cette maison, après qu'on eut rendu à la chambre l'aspect d'une chambre. Une ou deux fois, nous aperçûmes Bimi qui sortait du bois et qui s'avançait un peu vers nous ; mais il n'osait pas approcher davantage parce qu'il se savait en faute. Le dixième jour, il revint encore, et Bertrand l'appela. Alors Bimi suivit le bord de la plage en se trémoussant et en poussant des petits grognements : dans ses mains, il tenait une longue tresse de cheveux noirs.

Bertrand éclata de rire et dit : « Fi donc ! » tout comme s'il s'était agi d'un verre qu'on aurait cassé sur la table.

Et Bimi s'approcha encore plus, et Bertrand continua à rire en lui parlant d'une voix douce comme du miel.

Trois jours durant, il parla ainsi à Bimi d'une voix caressante parce que Bimi ne voulait pas se laisser toucher. Finalement Bimi s'apprivoisa et vint s'asseoir à table avec nous ; et les cheveux qui étaient enroulés sur ses mains étaient tout noirs et tout collés ensemble… tous collés par ce qui avait séché sur les mains du singe.

Alors, Bertrand donna à Bimi du sangari jusqu'à ce qu'il soit devenu tout à fait ivre et tout à fait imbécile, et puis…

Ici, Hans s'interrompit pour tirer plusieurs longues bouffées de son cigare.

— Et puis ? demandai-je.

— Et puis Bertrand le tua de ses propres mains, et moi, je m'en allai me promener sur la plage. C'était l'affaire de Bertrand : ce n'était pas la mienne. Quand je revins, le singe était mort et Bertrand mourait à son tour, en travers de son corps ; mais ça ne l'empêchait pas de continuer à rire tout doucement et tout bas et d'être très content.

« Maintenant vous connaissez la définition de la force de l'orang-outang : sa force est sept fois supérieure à celle de l'homme. Mais Bertrand, lui, il avait tué Bimi rien qu'avec les mains que Gott lui avait données. Et c'est cela qui était prodigieux ! »
L'orang-outang avait recommencé son vacarme infernal dans sa cage.
— Ah ! Ah ! s'écria Hans. Décidément, il n'y en a que pour lui ! Vas-tu te taire, animal ?
Il lança à nouveau son sifflement prolongé et sinistre, et, à nouveau, je vis l'énorme bête reculer en tremblant au fond de sa cage.
— Mais enfin, demandai-je, pourquoi, diantre ! n'avez-vous pas porté secours à Bertrand au lieu de le laisser massacrer ainsi ?
— Mon ami, me répondit imperturbablement Hans en s'installant pour dormir, ce n'était pas bien, même pour moi, de vivre après avoir vu ce que j'avais vu dans cette chambre avec son toit défoncé. Et Bertrand lui, c'était son mari. Bonne nuit, dormez bien.

Ce qui Fut un Homme

Comprenez-moi bien : le Russe est un homme délicieux tant qu'il ne rentre pas sa chemise dans son pantalon. Comme Oriental, il est charmant. C'est seulement lorsqu'il veut à toute force être traité comme le plus oriental des Occidentaux et non comme le plus occidental des Orientaux qu'il devient une anomalie ethnologique extrêmement difficile à manier. Quand on le convie à sa table, on ne peut jamais prévoir lequel des deux côtés de sa nature l'emportera sur l'autre.
Dirkovitch était un Russe — un Russe des Russes, comme il disait, — qui avait apparemment comme moyens d'existence, d'une part, son grade d'officier dans un régiment de Cosaques et, d'autre part, son emploi de correspondant d'un journal russe auquel il collaborait sous des pseudonymes sans cesse renouvelés.
C'était un jeune et bel Oriental qui avait une prédilection marquée pour les expéditions à travers les régions inexplorées du globe. À son arrivée dans l'Inde, personne n'aurait pu dire au juste d'où il venait ; du moins, personne n'aurait pu préciser avec certitude s'il avait passé par Balkh, Budaksham ou Chitral, par le Béloutehistan, par le Népal ou par un autre chemin.
Le gouvernement des Indes, étant alors, contrairement à son habitude, en veine d'affabilité, donna des instructions pour qu'on le reçût courtoisement et qu'on lui fit visiter tout ce qu'il y avait à voir.
Dirkovitch, qui écorchait l'anglais de façon pitoyable et le français plus encore, déambula donc ainsi de ville en ville jusqu'au

jour où il se rencontra avec les hussards blancs de Sa Majesté, dans leur garnison de Peshawur, à l'entrée de cet étroit défilé que l'on nomme la passe de Khyber.
Officier, il l'était incontestablement, et il portait même de nombreuses décorations, représentées, selon la mode russe, par de petites croix en émail ; en outre, il était brillant causeur, et les noirs Tyrones, après avoir vainement cherché, par esprit d'hospitalité et à grand renfort de whisky chaud et de miel, d'eau-de-vie aux épices et de cocktails variés, de le faire rouler sous la table, avaient fini par renoncer à cette tâche impossible. Et, quand les noirs Tyrones, qui sont exclusivement irlandais, s'avouent incapables de faire perdre la tête à un étranger, c'est que cet étranger est vraiment un homme supérieur. Mais c'était un régiment où l'on avait une très haute opinion de soi, un esprit d'insubordination très marqué et où l'on tolérait que les jeunes gradés en service depuis quatre ans de service, au plus, eussent le choix de leurs vins. Les achats de liqueurs étaient toujours effectués par le colonel et par un comité de majors. Et un régiment qui se comporte de pareille façon mérite peut-être le respect, mais ne s'attire, certes pas, la sympathie de personne. Les hussards blancs mettaient autant d'application à organiser leur cave qu'à charger l'ennemi. Elle renfermait entre autres un certain cognac qui avait été acheté par un colonel érudit quelques années après la bataille de Waterloo, et ce cognac, qui était déjà merveilleux lors de son achat, avait beaucoup gagné en vieillissant. Rien qu'en évoquant le souvenir de ce cognac les hommes pleuraient encore d'attendrissement, lorsqu'ils mouraient dans les forêts de teck de la Birmanie Supérieure ou dans la vase de l'Iraouaddi. Il y avait également un porto

qui n'avait pas son pareil au monde et un Champagne d'un cru mystérieux que l'on apportait toujours au mess sans étiquette parce que les hussards blancs ne voulaient fournir à personne l'occasion d'apprendre où l'on pouvait se le procurer. Défense était faite à l'officier à qui était dévolu le soin de goûter le Champagne de fumer d'aucune façon, durant les six semaines qui précédaient la date où il le devait goûter.
Il était nécessaire de rapporter ces menus détails afin de bien souligner l'importance de ce fait que le susdit Champagne, le susdit porto, et, par-dessus tout, le susdit cognac — les liqueurs jaunes et vertes étant considérées comme quantités négligeables — avaient été mis à l'entière disposition de Dirkovitch, auquel cela procura un énorme plaisir… un plaisir bien plus considérable même que ne lui en procurait la compagnie des noirs Tyrones.
Dirkovitch, au cours de cette épreuve, n'en fit cependant pas moins preuve d'un européanisme désespérant. Il appelait les hussards blancs : « mes très chers amis », « mes glorieux compagnons d'armes » et « mes frères inséparables » et discourait des heures entières sur le magnifique avenir réservé aux armes anglaises et russes lorsque le cœur des deux nations alliées battraient à l'unisson, lorsque leurs territoires ne feraient plus qu'un et lorsque la grande tâche de la civilisation de l'Asie serait enfin entreprise. À vrai dire, ce thème ne provoquait aucun enthousiasme sur son auditoire, car chacun sait fort bien que jamais l'Asie ne sera civilisée d'après les méthodes d'Occident. L'Asie est bien trop grande pour cela et aussi bien trop vieille. On ne peut pas ramener à la vertu une dame qui a eu de nombreux amants, et l'Asie a été de tout temps une flirteuse enragée. Il ne faut pas compter lui

faire suivre les cours du catéchisme, ni adopter le suffrage universel, à moins qu'on ne lui distribue des sabres en guise de bulletins de vote.
Dirkovitch savait cela tout comme un autre seulement il avait ses raisons pour tenir des propos de correspondant spécial et se montrer aussi plein d'entrain que possible. De temps en temps, il laissait tomber quelques mots, juste quelques mots, à propos de sa sotnia de cosaques qui, d'après lui, devait être restée au diable vauvert et s'y débrouillait comme elle pouvait. Il avait fait de dures campagnes dans l'Asie centrale, et bien peu d'hommes de son âge s'étaient certes trouvés en d'aussi périlleuses situations que lui. Malgré cela, il prenait grand soin de ne jamais faire étalage de sa supériorité et plus grand soin encore de s'extasier en toute occasion sur la prestance, la discipline, l'uniforme et l'organisation des hussards blancs de Sa Majesté. Et il est de fait que c'était un régiment admirable. Lorsque Mme Durgan, la veuve de Sir John Durgan, avait rendu visite à leur camp et que, peu après son arrivée, elle y avait été demandée en mariage individuellement par tous les officiers du cercle, elle avait très nettement exprimé le sentiment de tout le monde en expliquant que, chacun était si charmant, y compris le colonel et plusieurs majors déjà mariés, elle ne pourrait se contenter d'un seul. Sur quoi — parce qu'elle avait l'esprit de contradiction, — elle se remaria avec un petit bout d'homme d'un régiment d'infanterie. Les hussards blancs en furent si désolés qu'ils furent tentés de se mettre un crêpe au bras, mais décidèrent ensuite, en manière de compromis, d'assister en masse à la cérémonie nuptiale, tapissant ainsi les bas-côtés avec d'inexprimables reproches. Elle les avait tous repoussés, tous depuis Basset-Holmer, le plus âgé des capitaines,

jusqu'au petit Mildred, le plus jeune des sous-lieutenants, qui avait pourtant à lui offrir quatre mille livres de rentes et un titre de noblesse. Mildred était, en effet, vicomte, et, la première fois qu'il s'était présenté au mess, on lui avait dit qu'il ferait mieux d'entrer dans les gardes, attendu que, dans les hussards, il n'y avait que des fils de gros épiciers et de petits drapiers. Mais Mildred avait supplié qu'on lui permît de rester et s'était conduit si merveilleusement qu'il avait obtenu son pardon et qu'il était devenu un homme, ce qui est beaucoup mieux que de rester simple noblaillon.

Les seuls à ne point partager l'admiration générale dont faisaient l'objet les hussards blancs étaient les quelques milliers de gentlemen de souche juive qui vivaient par delà la frontière et répondaient au nom de Pathans. Ils ne s'étaient rencontrés avec le régiment que d'une façon officielle et pendant vingt minutes à peine, mais cette entrevue, qui s'était accompagnée de lourdes pertes, leur avait inspiré de vifs préjugés. Ils en vinrent même jusqu'à appeler les hussards blancs « enfants du diable » et fils de personnes qu'il serait parfaitement impossible de rencontrer en bonne société.

Malgré cela, ils ne dédaignaient pas d'avoir recours à leur ressentiment pour remplir leurs escarcelles. Le régiment possédait des carabines, de fort belles carabines Martini-Henri, capables d'envoyer une balle dans un camp ennemi situé à mille mètres et plus légères que les fusils à long canon. Aussi ces carabines éveillaient-elles des convoitises tout le long de la frontière et, étant donné que l'on doit toujours, coûte que coûte, se procurer les marchandises pour lesquelles il y a une forte demande, on se les procura, moyennant force vies et membres sacrifiés, pour juste leur poids en argent monétisé, c'est-à-dire

pour sept livres et demie de roupies, ou seize livres sterling et quelques shillings chaque, en calculant la roupie au pair. Elles furent dérobées la nuit, au nez et à la barbe des sentinelles, par des voleurs qui rampaient sur le ventre comme des serpents ; elles disparurent mystérieusement des râteliers d'armes ; et, par les chaleurs, quand portes et fenêtres étaient grandes ouvertes, elles s'évaporèrent comme des flocons de leur propre fumée. Le peuple de la frontière les convoitait en premier lieu pour ses vendettas particulières et, en second lieu, pour être paré en cas d'éventualités imprévues.

Mais c'est pendant les longues nuits glaciales qui sévissent, l'hiver, dans les régions septentrionales de l'Inde qu'elles furent subtilisées en plus grand nombre. À cette saison, les meurtres se multipliaient parmi les collines, et le prix des carabines atteignit un chiffre exorbitant. On commença par doubler les sentinelles, puis on les tripla. Le troupier ne s'afflige pas outre mesure de la perte de ses armes — le Gouvernement n'est-il pas là pour les remplacer ? — mais il est furieux qu'on l'empêche de dormir, si bien que tout le régiment entra dans une colère rouge dont un des voleurs, qui avait, clopin-clopant, à s'esquiver, porte encore sur lui, à l'heure qu'il est, les marques apparentes. Cet incident fit cesser pendant un certain temps ces cambriolages, et l'on en profita pour réduire le nombre des sentinelles. Le régiment put alors se consacrer tout entier aux joies du polo, et cela avec des résultats absolument inattendus puisqu'il battit, par deux buts contre un, la redoutable équipe de la cavalerie légère de Lushkar, qui était réputée invincible et qui disposait pourtant de quatre poneys de rechange par homme pour un court match d'une heure, sans parler d'un officier indigène d'une souplesse et d'une agilité égales à celles d'un furet.

Un grand dîner fut alors donné pour célébrer ce mémorable événement. L'équipe de Lushkar y vint, et Dirkovitch y vint aussi, en grand uniforme d'officier cosaque, c'est-à-dire avec une tunique aussi longue qu'une robe de chambre. On le présenta aux Lushkars, et il se mit aussitôt à les étudier attentivement. Ils étaient plus élancés et plus fins que les hussards et se balançaient en marchant comme c'est le privilège des unités de la frontière du Punjab, ainsi que de tous les corps de cavalerie irrégulière. Comme il faut tout apprendre dans le service, c'est une pratique qui ne s'acquiert qu'avec le temps ; mais, contrairement à tant d'autres choses, on n'en perd plus l'habitude par la suite et l'on pourrait même dire qu'on la conserve jusqu'à la fin de ses jours.
La vaste salle du mess des hussards blancs, avec son plafond traversé de grosses poutres, offrait un spectacle inoubliable. Toute la vaisselle du mess était disposée sur la table — cette même table qui avait servi à porter les corps de cinq officiers morts autrefois dans un combat, dont nul ne se souvenait plus, — les étendards déchirés et ternis faisaient face à la porte d'entrée, des jonchées de roses d'hiver couraient sur la nappe entre les candélabres d'argent, et, tout autour, contemplant leurs successeurs du haut de leurs cadres, étaient alignés les portraits d'illustres chefs défunts flanqués de têtes de sambhurs, de nilghais, de maikhors et, gloire de tout le mess, de deux grimaçants léopards des neiges qui avaient coûté à Basset-Holmer quatre mois de congé qu'il aurait pu passer en Angleterre au lieu de chasser sur la route du Tibet au risque de perdre vingt fois la vie chaque jour dans les précipices, sous les avalanches ou sur les pentes couvertes de verglas.
Les ordonnances, en mousseline d'un blanc immaculé et portant sur leurs turbans l'écusson du régiment auquel ils apparte-

naient, étaient debout derrière leurs maîtres vêtus du dolman rouge et or des hussards blancs et de la tunique crème et argent des chevau-légers de Lushkar. Seul, l'uniforme vert foncé de Dirkovitch faisait tache au milieu de ces vives couleurs, mais ses grands yeux d'onyx suffisaient à l'éclairer. Il fraternisait chaleureusement avec le capitaine de l'équipe des Lushkars, qui était en train de se demander à combien des cosaques de Dirkovitch ses grands gaillards efflanqués des dunes du Sud pourraient tenir tête dans une belle charge. Mais ce sont là des choses dont on ne parle pas ouvertement.

Les conversations allaient toujours s'animant de plus en plus, et la musique du régiment continuait de jouer, selon la coutume traditionnelle, entre les services. Le silence ne se fit qu'au moment où l'on vint enlever les rallonges et où le colonel se leva pour porter en ces termes le premier toast de rigueur : « Messieurs, la Reine ». Du bout de la table, le petit Mildred répondit : « La Reine, Dieu la protège ! » et les lourds éperons sonnèrent, tandis que les grands cavaliers se dressaient pour lever leurs coupes en l'honneur de leur souveraine, grâce au traitement de laquelle on leur faisait, à tort, la réputation d'acquitter leurs notes de mess.

Cet antique cérémonial reste toujours de mode et apporte toujours la même émotion, tant sur terre que sur mer, à ceux qui y prennent part ; Dirkovitch s'était levé en même temps que ses « glorieux frères », mais il était incapable de comprendre ce que cet instant avait de poignant. Les officiers seuls en saisissent toute la portée ; la masse le devine plutôt qu'elle ne le sent. « En fin de compte, tout cela revient au même », comme disait l'ennemi en se contorsionnant à la pointe d'une lance.

Aussitôt après la courte minute de recueillement qui succède à la cérémonie, l'officier indigène qui avait joué pour l'équipe des Lushkars fit son entrée. Il ne lui était naturellement pas permis de souper avec les blancs, mais il se présentait au dessert, avec ses six pieds de taille, son turban bleu et argent en tête et ses hautes bottes noires aux pieds.
Tous les convives se levèrent joyeusement, tandis qu'il présentait, en signe de soumission, la garde de son sabre à toucher au colonel des hussards blancs et se laissait tomber ensuite sur un siège vacant aux cris de « Rung-ho ! Hira Singh ! », qui, traduits, signifient : « En avant, et gagnez la partie ! »
— Vous ai-je cogné le genou, mon vieux ?
— Ressaidar Sahib, comment diable vous y prenez-vous depuis dix minutes pour jouer avec ce cochon de poney qui rue tout le temps ?
— Shabash, Ressaidar Sahib !
Puis, la voix du colonel :
— À la santé du Ressaidar Hira Singh !
Quand les clameurs se turent, Hira Singh se leva pour répondre, car c'était un cadet de maison royale, le fils d'un fils de roi, et il connaissait le protocole de ces occasions-là. Se servant du dialecte indigène, il s'exprima en ces termes :
— Colonel Sahib et officiers de ce régiment, vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Je n'aurai garde de l'oublier. Nous sommes venus de très loin pour jouer contre vous ; mais nous avons été battus.
— Ce n'est pas de votre faute, Ressaidar Sahib. La partie avait lieu sur notre propre terrain, vous savez. Vos poneys s'étaient ankylosés dans le train. Ne vous excusez pas. Aussi reviendrons-nous peut-être, s'il en est décrété ainsi.

— À la bonne heure ! C'est cela ! Bravo !… Chut !…
— Alors, nous nous mesurerons à nouveau avec vous…
— Mais certainement… avec plaisir !
— … Jusqu'à ce que nos poneys n'aient plus de jambes. Voilà pour le sport.
Il laissa tomber sa main sur la garde de son sabre, et ses yeux s'attardèrent sur Dirkovitch affalé sur sa chaise.
— Mais, si, par la volonté de Dieu, s'engage un jour une autre partie qui ne soit pas une partie de polo, soyez assurés, colonel Sahib et officiers de ce régiment, que nous la jouerons côte à côte, dussent-ils, — derechef ses yeux se portèrent sur Dirkovitch, — dussent-ils, dis-je, avoir cinquante poneys à opposer à chacune de nos bêtes !
Et avec un « Rung-ho ! » bien senti qui se détacha aussi nettement que le bruit d'une crosse de fusil sur les dalles, il s'assit au milieu du vacarme des ovations.
Dirkovitch, qui s'était assidûment consacré au cognac — au terrible cognac, dont il a été parlé plus haut, — n'avait pas compris un traître mot de cette allocution, et les traductions expurgées qu'on lui en fit ne lui apportèrent aucun éclaircissement.
Ce speech de l'officier indigène remportait décidément un succès étonnant, et les applaudissements qui en avaient salué la terminaison auraient pu se poursuivre jusqu'à l'aube s'ils n'avaient été interrompus par un coup de feu au-dehors qui fit se porter instinctivement toutes les mains à la recherche des sabres absents.
Il est à remarquer que Dirkovitch, au contraire, chercha sa « poche-revolver », comme l'eût fait un Américain, geste qui incita le capitaine de l'équipe des Luskhard à se demander pour quelle raison les officiers russes venaient armés au mess.

Un bruit de lutte s'ensuivit, auquel succéda bientôt un cri de douleur.
— Encore ces voleurs de carabines ! dit l'adjudant-major en se rasseyant avec calme. Voilà ce que c'est que de réduire la garde. Espérons au moins que les sentinelles l'auront tué.
Des pas lourds résonnèrent sur le dallage de la véranda, accompagnés, semblait-il, d'un bruissement pareil à celui d'un corps que l'on traîne.
— Pourquoi ne le met-on pas en cellule jusqu'à demain matin ? s'écria le colonel avec humeur. Sergent, allez donc voir un peu en quel état ils l'ont mis.
Le sergent du mess s'enfonça dans les ténèbres comme une flèche et revint un moment après avec deux troupiers et un caporal, tous trois très embarrassés.
— Mon colonel, on a pris un homme qui volait des carabines, expliqua le caporal. Ou du moins, mon colonel, il se faufilait dans la direction de la caserne, même qu'il avait dépassé les sentinelles qui sont sur la grand' route ; et alors, mon colonel, il y eut une sentinelle qui dit comme ça…
Du tas informe et mou de loques que tenaient les trois hommes, un gémissement s'échappa. Jamais l'on ne vit Afghan aussi misérable ni aussi démoralisé. Couvert de boue, sans turban et sans chaussures, il semblait aux trois quarts mort tant on l'avait malmené.
Hira Singh avait légèrement tressailli en entendant la plainte que l'homme avait poussée. Dirkovitch, lui, se contenta de se verser un autre verre de cognac.
— Que dit la sentinelle ? interrogea le colonel.
— Elle dit comme ça qu'il parle anglais, mon colonel.
— Et c'est pour cela que vous l'avez amené au mess au lieu de

le remettre au sergent ? Quand bien même il parlerait toutes les langues de la Pentecôte, ce n'est pas une raison pour…
De nouveaux gémissements accompagnés de murmures s'échappèrent du tas de loques.
Le petit Mildred, qui s'en était approché pour l'examiner, fit un bon en arrière comme s'il avait été frappé d'une balle.
— Il serait peut-être préférable de renvoyer les hommes, colonel, dit-il avec la liberté de langage à laquelle lui donnait droit sa situation privilégiée.
Et, passant son bras autour du hideux entassement de guenilles, il le déposa sur une chaise. Sans doute serait-il temps d'expliquer ici que le « petit » Mildred mesurait en réalité six pieds de haut et qu'il possédait une carrure en rapport avec sa taille. Le caporal, voyant qu'un officier semblait disposé à se charger du prisonnier et que le regard du colonel se courrouçait de plus en plus, s'empressa de s'esquiver avec ses hommes, de sorte que les convives restèrent seuls avec le voleur de carabines qui appuya sa tête sur la table et se mit à pleurer éperdument, à gros sanglots, comme un petit enfant.
Hira Singh se leva d'un bond en proférant un juron indigène.
— Colonel Sahib, dit-il, cet homme n'est pas un Afghan, car, quand ils pleurent, ils font : « Aï ! Aï ! ». Il n'est pas non plus de l'Hindoustan, car ils font : « Oh ! oh ! ». Il pleure comme les blancs qui font : « Ao ! Ao ! ».
— Ah ça, où diantre avez-vous appris tout cela, Hira Singh ? demanda le capitaine de l'équipe des Lushkars.
— Écoutez-le plutôt ! répondit simplement Hira Singh, en désignant l'homme effondré, qui pleurait comme s'il ne devait plus jamais s'arrêter.
— Il a dit : « Mon Dieu ! » affirma le petit Mildred. Je l'ai parfaitement entendu.

Le colonel et tous les autres officiers considéraient l'homme en silence. C'est une chose horrible que d'entendre ainsi pleurer un homme. Les sanglots d'une femme sortent de sa bouche ou du bout de ses lèvres, tandis que ceux d'un homme montent du tréfonds de son diaphragme et l'ébranlent tout entier. Et c'est un spectacle auquel on ne peut assister sans en avoir soi-même la gorge serrée.

— Pauvre diable ! murmura le colonel en toussant très fort pour dissimuler son émotion. On devrait l'envoyer à l'hôpital. Il a été un peu trop rudoyé.

Mais l'adjudant-major avait une véritable adoration pour ses carabines. Après ses hommes, c'était ce qu'il aimait le plus au monde, et il les chérissait comme un grand-père chérit ses petits-enfants.

— Je comprends qu'un Afghan soit voleur, grommela-t-il, avec une sorte de révolte dans la voix, c'est dans la nature de ces gens-là. Mais ce que je n'admets pas et ce qui aggrave singulièrement les choses, c'est qu'il pleurniche.

Dirkovitch commençait sans doute à ressentir les effets du cognac, car il était renversé sur sa chaise et fixait obstinément le plafond. Or, il n'y avait absolument rien de remarquable au plafond, sauf une ombre dont la forme donnait l'impression d'un énorme cercueil noir. Cette ombre, due à une certaine anomalie dans la construction de la salle du mess, se trouvait toujours projetée quand les bougies étaient allumées, mais elle ne troublait jamais la digestion des hussards blancs, qui en tiraient même au contraire quelque orgueil.

— Va-t-il pleurer toute la nuit ? maugréa le colonel, ou bien serons-nous condamnés à veiller auprès du protégé du petit Mildred en attendant qu'un mieux se produise ?

L'homme assis releva la tête et se mit à regarder les convives. Au-dehors, le gravier criait sous les roues des voitures qui amenaient les premiers invités.
— Oh, mon Dieu ! gémit l'homme.
Alors, tout le monde, comme mû par un ressort, se leva en même temps, et le capitaine des Lushkars accomplit une prouesse qui aurait dû lui mériter la croix de Victoria, accompagnée d'une citation de cet ordre : « A fait preuve d'une incomparable bravoure dans une lutte inégale contre la curiosité ». D'un coup d'œil, d'un de ces coups d'œil comme en lance au moment opportun une maîtresse de maison qui désire entraîner les dames au salon, il fit signe aux hommes de son équipe de le suivre et, s'arrêtant tout juste le temps de murmurer en passant à son chef : « Vous savez, mon colonel, ces affaires-là, nous, cela ne nous regarde pas », les emmena avec lui à travers la véranda pour gagner les jardins.
Hira Singh fermait la marche et, au moment de sortir, il se retourna pour guetter une dernière fois Dirkovitch. Mais le Russe semblait définitivement plongé dans le rêve paradisiaque que lui avait procuré le cognac. Ses lèvres remuaient sans proférer aucun son, et il avait toujours les yeux aussi obstinément fixés sur le cercueil du plafond.
— C'est un blanc… Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, murmura Basset-Holmer, l'adjudant-major. Quel exécrable traître ce doit être ! Je serais curieux de savoir d'où il vient.
Le colonel secoua doucement l'homme par le bras :
— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.
Pour toute réponse, l'homme promena un regard circulaire sur la salle et sourit d'un air hébété au colonel.

Le petit Mildred, qui avait toujours des façons beaucoup plus féminines que viriles, tant que l'on n'avait pas sonné le « boute-selle », répéta la question sur un ton qui aurait arraché des confidences à un geyser. Mais l'homme se borna encore à sourire.

À l'autre bout de la table, Dirkovitch venait de glisser mollement de sa chaise sur le plancher. Il n'est pas un seul fils d'Adam, en ce monde imparfait où nous sommes, qui puisse absorber consécutivement le Champagne des hussards et le cognac des hussards dans la proportion de cinq coupes de l'un contre huit petits verres de l'autre sans être amené, par la suite, à se souvenir qu'il est sorti du limon de la terre et à renouer connaissance avec lui.

La musique attaqua l'air qui se joue, chez les hussards blancs, depuis la formation du régiment, à l'issue de toutes leurs réunions. Ils aimeraient mieux être licenciés que de faire abandon de cet air-là. C'est pour eux une tradition sacrée.

L'homme se redressa sur la chaise et se prit à tambouriner sur la table avec ses doigts.

— Nous ne sommes pas ici pour soigner les fous, j'imagine, s'écria le colonel. Qu'on appelle le garde et qu'on le conduise en cellule. Demain matin, nous aviserons. Attendez… Qu'on lui donne tout de même un verre de vin avant.

Le petit Mildred remplit de cognac un verre à sherry et le poussa vers l'homme.

La musique jouait de plus en plus fort.

L'inconnu vida son verre, se redressa encore davantage, puis, attirant avec ses longues mains, pareilles à des serres d'oiseau de proie, une pièce d'argenterie qui se trouvait en face de lui, se mit à la soupeser et à la retourner en tous sens avec admiration.

Cette pièce d'argenterie, qui était un chandelier à sept branches, une au centre et trois de chaque côté, était munie d'un dispositif secret qui permettait, en actionnant un ressort, de la convertir en une sorte de candélabre en forme de roue.
L'homme trouva le ressort, appuya dessus et laissa échapper un petit rire nerveux. Un instant après, il se levait, allait examiner un des tableaux pendus aux murs, puis s'en éloignait pour se diriger vers un autre, suivi des yeux par tous les convives qui ne soufflaient mot. Arrivé auprès de la cheminée, il secoua la tête d'un air consterné. Une statuette d'argent représentant un hussard à cheval en grande tenue avait capté son attention. Il la montra du doigt en même temps que la cheminée, avec des yeux qui questionnaient avidement.
— Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il donc ? demanda le petit Mildred.
Puis, comme une mère parlerait à son enfant :
— C'est un cheval… oui, un cheval.
Une voix lente, pâteuse et gutturale, lui répondit :
— Oui, j'ai vu, j'ai vu. Mais… où est le cheval ?
On aurait pu entendre battre tous les cœurs, tandis que les convives s'écartaient pour laisser le champ libre à l'inconnu qui avait repris ses pérégrinations à travers la salle.
Personne ne parlait plus d'appeler le garde à présent.
Alors, l'homme questionna à nouveau, avec la même lenteur :
— Où est notre cheval ?
Ce qui se passa après cela, il serait difficile de le préciser. Quand on dit « le cheval » chez les hussards blancs, on sait tout de suite de quel cheval il est question, car il n'y en a qu'un seul que l'on désigne ainsi ; son portrait est placé à l'extérieur de la porte du mess. C'est un cheval timbalier, à robe pie, le roi des fanfares régimentaires, un cheval qui est resté trente-sept ans

au service du régiment et que l'on a fini par abattre pour cause de vieillesse. La moitié des officiers du mess arrachèrent le tableau de son clou pour le mettre dans les mains de l'homme.
L'homme le prit, le porta jusqu'à la cheminée, sur le manteau de laquelle ses mains décharnées et tremblantes le laissèrent tomber avec fracas, puis retourna en chancelant à l'extrême bout de la table et se laissa tomber sur la chaise de Mildred.
La musique commençait à jouer la valse qui a pour titre « Le Fleuve des années », et des rires venant des jardins pénétrèrent dans la salle embrumée de fumée. Mais personne ne songeait à valser en ce moment, pas même les plus jeunes, et l'on n'entendait de toutes parts que des bouts de phrases comme ceux-ci : « Il y a plus de vingt ans que l'on a retiré le cheval timbalier de la cheminée », « Comment cet homme pourrait-il savoir qu'il y était autrefois ? », « Mildred, essayez donc encore une fois de le faire parler », « Quelle décision allez-vous prendre, mon colonel ? », « Oh, taisez-vous, que diantre ! Comment voulez-vous que le pauvre diable parvienne à rassembler ses idées ? » « En tout cas, c'est impossible. Il faut que ce soit un fou. »
Le petit Mildred, penché vers le colonel, lui parlait tout bas à l'oreille.
— Voudriez-vous avoir la bonté de reprendre vos places, messieurs ? dit alors le vieil officier.
En un clin d'œil, tout le monde fut rassis autour de la table.
Seul, le siège de Dirkovitch, à côté de celui du petit Mildred, demeura vacant. Quant au petit Mildred, il avait pris la place d'Hira Singh.
Le sergent du mess, d'un air ahuri, remplissait les verres au milieu d'un silence de mort.

Le colonel se leva, dans la même attitude qu'à l'issue du dîner, mais, cette fois, sa main tremblait si fort pendant qu'il regardait l'inconnu assis à la place de Mildred qu'un peu de porto contenu dans son verre se renversa sur la nappe.
— Messieurs, la Reine ! dit-il d'une voix étranglée.
Il y eut une courte pause, puis l'inconnu bondit sur pieds et répondit sans hésitation :
— La Reine, que Dieu la protège !
Et, tandis qu'il portait le verre de fin cristal à ses lèvres, il en cassa net le pied entre ses doigts.
Jadis, lorsque l'Impératrice des Indes était une jeune femme et que rien n'était venu ternir encore les idéaux de ce pays, il était d'usage, dans quelques mess, — à la vive satisfaction des fournisseurs de mess, — de briser son verre après avoir porté le toast de la Reine. De nos jours, cette coutume a été abandonnée parce qu'il n'existe plus ce pour quoi l'on puisse briser quelque chose, si ce n'est, de temps à autre, la parole d'un gouvernement, et celle-là, elle a déjà été plusieurs fois brisée.
— Voilà qui résout la question, dit le colonel en poussant un soupir. Cet homme n'est pas un sergent. Mais alors, que peut-il bien être ?
La même question passa de bouche en bouche, suivie de tant d'autres que n'importe qui aurait été ahuri. Comment s'étonner, dès lors, si le minable intrus ne put que hocher la tête ?
À ce moment, très calme et souriant avec la plus parfaite urbanité, émergea de dessous la table Dirkovitch que divers pieds, en l'écrasant, avaient tiré du sommeil salutaire où il était plongé. On le vit se dresser aux côtés de l'inconnu et l'on vit l'inconnu se jeter aussitôt à ses pieds en poussant des cris effarés. Ce

fut une scène horrible, d'autant plus horrible qu'elle succédait immédiatement à l'impression d'indicible orgueil laissée par le toast qui avait réussi à redonner un éclair de raison au malheureux égaré.
Dirkovitch n'esquissa aucun mouvement pour le relever, mais le petit Mildred s'était déjà élancé et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'avait remis debout devant lui. Il est malséant qu'un gentleman qui est capable de répondre au toast de la Reine se traîne ainsi aux pieds d'un lieutenant de cosaques.
La précipitation avec laquelle il avait agi avait été si grande qu'elle acheva de déchirer les lambeaux de vêtements dont le pauvre diable était couvert, et son torse, mis presque entièrement à nu, apparut tout zébré de balafres noires de sang desséché. Il n'y a qu'un instrument au monde qui laisse sur la chair des sillons parallèles de ce genre, et ce n'est ni le bâton, ni le chat à neuf queues.
À peine Dirkovitch eut-il aperçu ces affreuses blessures que ses pupilles se dilatèrent et que sa figure se bouleversa.
Il dit quelque chose comme :
— Chto ve takete.
À quoi l'homme répondit humblement :
— Chetyre.
— Qu'est-ce que c'est ? demanda tout le monde en chœur.
— Son numéro matricule, répondit Dirkovicth d'une voix pâteuse ; il a le numéro quatre, vous comprenez ?
— Son numéro matricule ? Est-ce qu'un officier de l'armée anglaise a un numéro matricule ? s'exclama le colonel.
Et des grognements de mauvaise humeur s'élevèrent de toutes parts autour de la table.
— Comment vous expliquez cela ? répartit l'Oriental avec la même amabilité et le même sourire déférent. C'est un…

comment dites-vous cela ?... Un évadé... un fugitif... de là-bas.
D'un mouvement de tête il montrait les ténèbres de la nuit.
— Parlez-lui, s'il veut vous répondre, mais parlez-lui avec douceur, dit le petit Mildred en installant l'homme sur une chaise.
Tout le monde trouva très inconvenant de la part de Dirkovitch qu'il continuât à siroter son cognac tout en parlant, en sa langue slave ronronnante et sifflante, au malheureux qui lui répondait d'une voix si faible et avec une si manifeste terreur. Mais, comme Dirkovitch semblait le comprendre, personne ne s'avisa de protester. Immobiles et haletants, ils observaient les deux interlocuteurs en silence ne reprenant haleine que pendant les intervalles du dialogue.
— Il ne se rappelle pas combien de temps il y a de cela, expliqua Dirkovitch, en se retournant vers les assistants ; mais il dit que cela remonte à très loin et que c'était pendant une guerre. Je pense qu'il y aura eu sans doute un accident. En tout cas, il affirme que, pendant cette guerre, il faisait partie de votre très noble et très glorieux régiment.
— Les rôles ! Les rôles ! Holmer, courez chercher les rôles ! s'écria le petit Mildred.
D'un bond, tête nue, l'adjudant-major s'élança au-dehors, se dirigeant à toutes jambes vers la salle des rapports où étaient déposés les rôles du régiment.
Il revint juste à temps pour entendre Dirkovitch conclure :
— J'ai donc le regret de vous dire qu'il y eut un accident, mais un accident qui aurait pu être réparable s'il avait présenté des excuses à notre colonel qu'il avait insulté.
De nouveaux grognements que le colonel essaya vainement de réprimer se firent entendre. Le mess n'était guère d'humeur, pour le moment, à prendre en considération les outrages faits aux colonels russes.

— Il ne se rappelle pas, mais je présume qu'il a dû se produire un accident et que c'est la raison pour laquelle il n'aura pas été échangé avec les autres prisonniers. Au lieu de cela, on l'a dirigé vers un autre endroit… Comment dites-vous cela ?… À la campagne. Et voilà comment, dit-il, il est venu ici, mais il ne sait pas de quelle façon il y est venu. Eh ?… Il a été à Chepany — ce nom fit impression sur l'homme qui secoua la tête et frissonna, — à Zhigansk et à Irkoutsk. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est par quel miracle il s'est évadé. Il affirme également qu'il a vécu dans les forêts pendant des années… Combien au juste ? Il l'a oublié… ainsi qu'une foule d'autres détails. Ce fut un accident, et tout cela est venu de ce qu'il n'a pas présenté d'excuses à notre colonel. Ah !…

Bien que ce soit très pénible à constater, nous devons à la vérité de dire que les hussards blancs, au lieu de faire écho au soupir de regret de Dirkovitch, se livrèrent au contraire à des manifestations de joie que ne leur inspirait certes pas la charité chrétienne et se laissèrent emporter par d'autres émotions que leur respect pour les lois de l'hospitalité eurent bien du mal à atténuer.

Holmer jeta sur la table les rôles jaunis et cassés du régiment, et tous les officiers s'en emparèrent et se mirent à les parcourir fiévreusement.

— Attendez ! Cinquante-six… cinquante-cinq… cinquante-quatre, - dit Holmer. Nous y voici. Lieutenant Austin Limmason… disparu. Ça, c'était devant Sébastopol. Quelle infamie ! Sous prétexte qu'il avait insulté un de leurs colonels, on l'a froidement expédié tout droit en Sibérie ! Le malheureux ! C'est trente ans de sa vie qu'on lui a volés sans pitié…

— Oui, mais il a tenu bon, il s'est refusé à faire des excuses. Il a dit qu'il pouvait s'en aller à tous les diables, leur colonel ! s'écria en chœur tout le mess.
— Pauvre diable ! Il y a tout lieu de croire qu'il n'en a plus jamais eu l'occasion par la suite. Comment est-il venu ici ? demanda le colonel des hussards.
La pauvre loque humaine effondrée sur la chaise ne put répondre.
— Savez-vous qui vous êtes ?
Un faible ricanement s'échappa de la bouche de l'homme.
— Savez-vous que vous êtes Limmason… le lieutenant Limmason, des hussards blancs ?
Cette fois, la réplique se fit avec la promptitude de l'éclair et sur un ton légèrement étonné.
— Oui, je suis Limmason, naturellement.
Mais la lueur de compréhension qui s'était une seconde allumée dans ses yeux s'éteignit tout de suite, et, s'affaissant à nouveau sur sa chaise, il se remit à épier tous les mouvements de Dirkovitch avec la même terreur qu'auparavant. Lorsque l'on s'évade de Sibérie, on peut conserver la mémoire de certains faits quelconques, mais cela ne vous aide assurément pas à avoir beaucoup de suite dans les idées. L'homme ne parvenait pas à expliquer comment, tel un pigeon qui revient à son colombier, il avait réussi à retrouver le chemin de son vieux mess. C'est l'instinct qui le faisait ramper ainsi devant Dirkovitch, de même que c'est l'instinct qui l'avait fait presser le ressort du chandelier, chercher le portrait du cheval-timbalier et répondre au toast de la Reine. Tout le reste ne représentait plus pour lui qu'un immense océan d'oubli où, seule, la langue russe, en raison de l'effroi qu'elle lui inspirait, était capable de faire surnager quelques vagues réminiscences.

Le menton appuyé sur la poitrine, il était sans cesse secoué de rires et de tremblements nerveux.
Le démon qui résidait au fond de la bouteille de cognac poussa Dirkovitch, en ce moment tout à fait inopportun, à faire étalage de ses talents oratoires. Se levant tout droit et se cramponnant à la table parce qu'il titubait un peu, il commença, les yeux brillants comme des opales :
— Glorieux frères d'armes… amis sincères et hospitaliers… ce fut un accident… un accident déplorable… Déplorable à l'extrême…
Ici, il s'interrompit pour sourire aimablement à la ronde, puis il poursuivit.
— Néanmoins vous n'attacherez pas à cette petite… à cette toute petite chose plus d'importance qu'elle n'en a. C'est si insignifiant, n'est-ce pas ? Le Czar ! Peuh, je m'en moque… j'en fais autant de cas que d'une chiquenaude. En lui, je n'ai aucune confiance pour l'avenir… Aucune ! Celui en qui j'ai confiance, c'est le Slave qui, jusqu'à ce jour, n'a encore rien fait. Soixante-dix millions d'êtres, vous entendez ? Soixante-dix millions qui n'ont encore rien fait.
Car, pour nous, Napoléon n'a été qu'un épisode.
Il abattit brutalement son poing sur la table
— Vous entendez, vieux peuples, nous n'avons rien fait en ce monde… en ce monde de par ici. Toute notre œuvre reste à accomplir, et elle s'accomplira, vieux peuples ! Arrière !
Il secoua impérieusement la main en indiquant l'homme.
— Vous voyez ce qu'il est devenu… Il n'est guère beau à voir. En somme, il a été tout au plus un accident… un accident insignifiant dont personne ne se souvient seulement plus. Il est devenu… ce que vous voyez. Eh bien ! il en sera de même pour

vous… mes si vaillants frères d'armes, il en sera de même pour vous. Seulement, vous autres, vous ne reviendrez jamais. Vous vous en irez tous où il est allé… à moins que vous n'alliez…
Et, ayant achevé sa phrase par un geste qui désignait l'ombre en forme de cercueil qui barrait le plafond, il murmura encore :
— Soixante-dix millions… Arrière, vieux peuples.
Puis il retomba sur sa chaise et se rendormit.
— Charmant et tout à fait de circonstance, n'est-ce pas ? constata le petit Mildred. Mais à quoi bon se mettre en colère ? Efforçons-nous plutôt de donner des soins à ce malheureux.
Mais cette tâche miséricordieuse fut subitement et définitivement épargnée aux hussards blancs. Le lieutenant Limmason n'était revenu au milieu d'eux que pour les quitter à nouveau trois jours après, lorsque les accords plaintifs de la Marche Funèbre et le piétinement des escadrons annoncèrent à la garnison, étonnée de ne voir aucun vide à table, qu'un officier du régiment avait démissionné aussitôt après être rentré en possession de son grade.
Et Dirkovitch toujours mielleux, toujours souple, toujours souriant, repartit, lui aussi, par un train de nuit. Le petit Mildred et un de ses camarades allèrent le conduire à la gare, car c'était l'invité du mess, et, quand bien même il aurait giflé le colonel, on n'aurait pas été autorisé pour cela à transgresser les lois de l'hospitalité.
— Adieu, Dirkovitch, et bon voyage, lui dit le petit Mildred.
— Au revoir, mes très chers amis, répliqua le Russe.
— Comment cela ? Vous ne rentrez donc pas dans votre pays ?
— Si fait, seulement cela ne m'empêchera pas de revenir. Ah ! ça, mes amis, vous imaginez-vous donc par hasard que cette route soit fermée ?

Il étendait le bras dans la direction de l'Étoile du Nord qui brillait au-dessus du défilé de Khyber.
— Par Jupiter ! j'oubliais. Évidemment. Enchanté de vous revoir, mon vieux, et le jour qui vous conviendra. Vous avez bien tout ce dont vous pouvez avoir besoin en route : cigares, glaces, couvertures ?… Parfait, alors, au revoir, Dirkovitch.
— Hum ! fit l'autre officier anglais, tandis que les lumières de queue du train s'enfonçaient dans la nuit. Pour un parfait goujat…
Le petit Mildred ne répondit rien, mais il gardait les yeux obstinément fixés sur l'Étoile du Nord et fredonnait un couplet d'une nouvelle chansonnette comique qui avait fait la joie des hussards blancs :
« J'en suis fâché pour monsieur Barbebleue car, pour lui, ce sera bien ennuyeux, mais, sûr et certain que ça bardera, et ferme, le jour où il reviendra. »

42° à l'Ombre

Quatre hommes ayant théoriquement droit « à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur » étaient assis autour d'une table, en train de jouer au whist. Le thermomètre marquait — pour eux — quarante degrés à l'ombre. La salle était plongée dans une pénombre telle que c'est tout juste si l'on parvenait à distinguer les points des cartes et les figures très pâles des joueurs. Un punkah démanché, déchiré, en calicot blanchi au badigeon, balayait l'atmosphère surchauffée en grinçant plaintivement à chaque va-et-vient.

Au-dehors, le temps était aussi couvert que par une journée de novembre à Londres. On ne voyait ni ciel, ni soleil, ni horizon, rien qu'une vapeur suffocante d'un brun pourpre.

C'était comme si la terre succombait à une attaque d'apoplexie. De temps en temps, sans qu'aucune brise n'en fût cause ni que rien ne le laissât prévoir, un nuage de poussière fauve se levait du sol, s'épandait en nappe au sommet des arbres altérés, puis retombait. À d'autres moments, une trombe infernale se formait, parcourait la plaine sur une longueur de deux milles et s'arrêtait ensuite en s'éparpillant, bien qu'il n'y eut, pour entraver son élan, d'autres obstacles qu'une longue et basse pile de traverses de chemin de fer poudreuses, qu'un petit groupe de huttes fabriquées avec du torchis, de vieux rails hors d'usage et de la toile à tente, et que le bungalow solitaire appartenant à l'ingénieur adjoint au secteur de la ligne de l'État de Gandhari alors en construction.

Les quatre hommes, n'ayant pour tout costume que des pyjamas extrêmement minces, jouaient rageusement en se chamaillant à tout propos, tantôt pour des levées, tantôt pour maldonne. À vrai dire, ce n'était pas des joueurs émérites, mais ils s'étaient tous donné beaucoup de mal pour faire cette partie. Depuis la veille au soir, Mottram, inspecteur des Travaux publics, avait parcouru trente milles à cheval et cent autres milles en chemin de fer, pour venir de son poste isolé dans le désert ; Lowndes, ingénieur civil en mission diplomatique, avait accompli une étape équivalente pour se soustraire un instant aux mesquines intrigues d'un état indigène appauvri dont le roi faisait tour à tour le sycophante et le fanfaron en vue de grossir les revenus que lui apportaient les maigres impôts versés par les paysans harassés et les éleveurs de chameaux aux abois ; Spurstow, le médecin de la ligne, avait laissé un camp de coolies ravagé par le choléra se débrouiller comme il pourrait pendant les quarante-huit heures qu'il s'était accordées afin de renouer connaissance avec des blancs. C'était Hummil, l'ingénieur adjoint, qui leur servait d'amphitryon. Toujours ferme au poste, il recevait ainsi ses amis chaque dimanche quand ils pouvaient venir. Si l'un d'eux ne se présentait pas, il expédiait séance tenante un télégramme à sa dernière adresse, afin de savoir si l'absent était encore de ce monde ou non. En Orient, il ne manque pas d'endroits où il n'est ni sage ni charitable de ne pas se préoccuper d'un ami que l'on a perdu de vue, même depuis une huitaine de jours seulement.

Si ces hommes se réunissaient ainsi « ce n'était pas, comme on pourrait le croire, par estime réciproque. Bien au contraire ; lorsqu'ils se voyaient, c'était toujours pour se chercher querelle ; mais ils n'en éprouvaient pas moins un ardent désir de

se voir, tout comme on est tourmenté par la soif quand on est privé d'eau. Ces hommes étaient en effet des solitaires qui connaissaient, par expérience, toutes les âpretés de la solitude. Or, tous étaient des « témoins de trente ans », et c'est être bien jeune encore pour posséder déjà semblable expérience.

— De la Pilsen ! réclama Spurstow en s'épongeant le front après le deuxième robre.

— Désolé, répondit Hummil, mais il n'y a plus de bière, et il reste à peine assez de soda pour cette nuit.

— Quelle détestable organisation ! maugréa Spurstow.

— Je n'y peux rien. J'ai écrit, j'ai télégraphié ; seulement, l'horaire des trains n'est pas encore bien établi. La semaine dernière, Lowndes le sait comme moi, c'est la glace qui manquait.

— J'ai bien fait de ne pas venir alors. C'est égal, si j'avais su cela, j'aurais pu vous en envoyer.

— Ouf ! quelle chaleur ! On ne se sent même plus le courage de jouer.

Il avait dit cela en jetant un coup d'œil furibond à Lowndes. Mais Lowndes se contenta de rire, car il n'y avait pas de joueur plus intrépide que lui. Mottram quitta la table et s'en alla regarder au-dehors par une fente des volets.

— Charmante journée ! déclara-t-il. Tout le monde se mit à bâiller à l'unisson, puis, histoire de tuer le temps, l'on s'en fut passé en revue les affaires de Hummil : fusils, romans déchirés, selles, éperons, etc. À la vérité, on les connaissait par cœur, les ayant déjà maniés vingt fois, mais que faire à part cela ?

— Vous avez des nouvelles fraîches ? s'informa Lowndes.

— La « Gazette of India » de la semaine dernière et une coupure d'un journal anglais que mon père m'a envoyée. C'est assez amusant.

— Encore un de ces pontifes qui s'intitulent membres du Parlement, n'est-ce pas ? fit Spurstow qui lisait ses journaux quand il pouvait les recevoir.
— Oui. Écoutez ceci. C'est à vous que cela s'adresse, Lowndes. Le type faisait un discours à ses électeurs et il n'y a pas été de main morte, comme vous allez voir : « Et je proclame à haute voix que, dans l'Inde, les Travaux Publics sont la réserve, la réserve de prédilection de l'aristocratie anglaise. Qu'est-ce que la démocratie, qu'est-ce que la masse retire de ce pays que nous avons, petit à petit, frauduleusement annexé ? Rien, absolument rien. Il est devenu le royaume des « fils à papa » qui, l'exploitant uniquement en vue de leurs intérêts personnels, veillant sans cesse à la sauvegarde de leurs revenus de grands seigneurs, évitant ou étouffant toutes les enquêtes entreprises en vue de vérifier la nature et la conduite de leur administration, tout en contraignant eux-mêmes les malheureux paysans à suer sang et eau pour payer tout le luxe dont ils s'entourent. » Hummil agita la coupure au-dessus de sa tête.
— Bravo ! Bravo ! s'écrièrent ses auditeurs.
Alors, Lowndes, songeur :
— Je donnerais… je donnerais trois mois de mon traitement pour que ce monsieur vienne passer quelques semaines avec moi : il pourrait juger par lui-même de quelle façon le prince indigène, libre et indépendant, dirige les opérations. Le vieux « Côtes-en-bois » (c'était le titre qu'il donnait par dérision à un certain prince très honoré et très décoré), le vieux « Côtes-en-bois » m'a harcelé encore toute la semaine dernière pour me réclamer de l'argent. Par Jupiter ! Comme suprême trouvaille, n'a-t-il pas imaginé de m'expédier une de ses femmes en guise de pot-de-vin ?

— Quelle aubaine, mon cher ! s'exclama Mottram. Et vous avez accepté, je pense ?
— Non. Mais, à présent, j'en ai du regret. C'était une petite personne fort accorte et qui m'a fait un tableau très noir du dénuement où se trouvent les épouses du roi. Il y a près d'un mois que les favorites n'ont pas reçu de robes neuves, et le vieux prince a l'intention d'acheter un nouveau draz à Calcutta avec ferrures et lanternes en argent massif, et autres babioles du même genre. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il avait par trop abusé des impôts depuis vingt ans et qu'il devrait se modérer un peu. Il ne veut rien entendre.
— Mais il lui reste la ressource de puiser dans les caves où sont entassés les trésors de ses ancêtres, dit Hummil. Il doit bien y avoir au moins pour trois millions de bijoux et d'argent dans les caves de son palais.
— Ah ! bien oui. Allez donc chercher un roi indigène qui consente à toucher à ses joyaux de famille ! Les prêtres le défendent sauf en tout dernier ressort, et, loin d'en rien distraire, le vieux « Côtes-en-bois » y a au contraire ajouté quelque chose comme un quart de million depuis qu'il est sur le trône.
— Mais où diantre, puise-t-il tout cela ? demanda Mottram.
— Dans la campagne. Quand on voit où en sont réduits les paysans, il y a de quoi en être malade. Je connais des gens du fisc qui attendent auprès d'une chamelle pleine jusqu'à ce qu'elle ait mis bas et qui l'emmènent ensuite pour se payer de leurs arrérages. Et moi, qu'est-ce que je peux faire ? Je n'arrive même pas à obtenir des scribes de la Cour qu'ils me rendent des comptes ; je ne peux même pas tirer autre chose du commandant en chef qu'un sourire béat lorsque je m'aperçois que les troupes n'ont pas touché leur solde depuis trois mois ; et, si j'es-

saye de parler raison au vieux « Côtes-en-bois », il se met aussitôt à pleurnicher. Il boit comme un trou… du liqueur-brandy en guise de whisky et du heid-sieck en guise d'eau de Seltz.
— C'est ce que le Rao de Jubela avait l'habitude de s'ingurgiter, dit Spurstow. Mais les indigènes eux-mêmes n'y résistent pas longtemps. Vous verrez qu'il finira par passer l'arme à gauche.
— Ce serait bien la meilleure chose qui puisse arriver. Alors nous aurons sans doute un conseil de régence, en même temps qu'un tuteur pour le prince-héritier, et nous lui restituerons son royaume avec le fruit de dix ans d'épargne.
… Après quoi, ce jeune prince, auquel on aura inculqué tous les vices des Anglais, se livrera à un gaspillage formidable et détruira en l'espace de dix-huit mois ce fruit de dix années de labeur, dit Spurstow. J'ai déjà eu l'occasion de voir cela.
— À votre place, Lowndes, je ne me montrerais pas trop exigeant avec le roi. On ne vous détestera que trop déjà, quoi qu'il arrive.
— Tout cela est bel et bien. C'est facile à dire : « Ne vous montrez pas exigeant », quand on voit cela de loin ; seulement on ne nettoie pas une étable à porcs avec une plume trempée dans de l'eau de rose. Je sais à quels risques je m'expose ; mais, jusqu'à présent, il ne m'est rien arrivé. Mon serviteur est un vieux Pathan, et c'est lui qui me prépare ma cuisine. Il est peu probable qu'on parvienne à le soudoyer, et je n'accepte aucune nourriture de mes vrais amis, ou soi-disant tels. Oh ! j'ai du fil à retordre, vous savez ! Pour mon goût, je vous certifie que j'aimerais mieux être avec vous, Spurstow. Il y a de bonnes parties de chasse à faire autour de votre camp.
— Vous croyez ? Ce n'est pas mon avis. Quinze décès par jour, je vous réponds que cela ne vous donne guère envie de prendre

un fusil en main, à moins que ce ne soit pour se faire sauter soi-même. Et le pire, c'est que ces pauvres diables vous regardent comme s'il ne tenait qu'à vous de les sauver. Dieu sait pourtant que j'ai essayé de tout. Ma dernière tentative fut empirique, mais elle eut du moins le mérite de tirer d'affaire un vieillard. On me l'avait présenté comme un cas désespéré, et je lui ai fait avaler du gin et de la sauce piquante au cayenne. C'est à cela qu'il a dû sa guérison ; mais je ne vous conseille quand même pas la méthode.

— En somme, que se passe-t-il d'habitude ? demanda Hummil.

— Oh ! c'est très simple : chlorhydrate de quinine, pilule d'opium, chlorhydrate de quinine, coma, nitrite d'amyle, briques aux pieds, et puis… incinération au ghat. Ce dernier stage paraît être le seul qui enraye vraiment le mal. Car il s'agit du choléra morbus, vous savez. Pauvres diables ! Mais je dois dire que Bunsee Lai, mon pharmacien, travaille comme un nègre. Aussi je l'ai proposé pour l'avancement au cas où il en réchapperait.

— Et quelle chance avez-vous de vous en tirer, mon vieux ? interrogea Mottram.

— Sais pas… M'en moque un peu. Seulement j'ai envoyé ma lettre. Et vous, qu'est-ce que vous faites, en général ?

— Moi, répondit le topographe, je passe mon temps, assis sous une table dans ma tente, à cracher sur le sextant pour qu'il ne s'échauffe pas, à me baigner les yeux pour éviter l'ophtalmie qui me guette très certainement et à essayer de faire comprendre à un arpenteur qu'une erreur de cinq degrés dans la mesure d'un angle n'est pas aussi minime qu'elle en a l'air. Je suis complètement seul, voyez-vous, et le resterai jusqu'à la fin des chaleurs,

— Le plus heureux de nous tous, c'est Hummil, déclara Lowndes en se jetant sur une chaise longue. Lui, au moins, il a un vrai toit au-dessus de sa tête. La toile qui sert de plafond est un brin déchirée peut-être, mais c'est quand même un toit. En outre, il voit tous les jours passer un train. Il peut boire de la bière frappée et de la glace chaque fois que le Bon Dieu lui en fait la grâce. Il vit entouré de livres et de tableaux (les tableaux consistaient en lithographies découpées dans les pages du Graphie). Enfin, il a le plaisir de partager la compagnie de l'entrepreneur Jevins, et celui de nous recevoir nous-mêmes une fois par semaine.
Hummil eut un sourire sinistre.
— Oui, c'est sans doute moi le plus heureux. Mais Jevins l'est encore davantage.
— Comment cela ? Est-ce que ?…
— Oui. Il est parti. Lundi dernier.
— Ap se ? questionna vivement Spurstow en se faisant l'interprète des soupçons qui étaient venus à l'esprit de chacun.
Le choléra ne sévissait pas aux alentours de la section occupée par Hummil. Quant aux fièvres, elles accordent une semaine de grâce à celui qu'elles doivent emporter. Par conséquent, la mort subite ne peut généralement être imputable qu'à un suicide.
— Avec le temps que nous subissons actuellement, je ne condamne personne, reprit Hummil. Il avait dû attraper une insolation, je crois, car, la semaine dernière, après votre départ à tous, il vint me trouver dans la véranda et m'annonça qu'il allait voir, ce soir-là, sa femme qui habitait Market Street, à Liverpool. J'ai fait venir le pharmacien afin de le lui montrer, et nous deux, nous nous sommes efforcés de le coucher. Au bout

d'une heure ou deux, il s'est frotté les yeux en déclarant qu'il avait certainement dû avoir un accès et en manifestant l'espoir de n'avoir dit aucune grossièreté, car je dois vous dire que Jevins était animé d'un vif désir de perfectionner son éducation.
— Et alors ?
— Alors, il est allé à son bungalow et s'est mis à nettoyer un fusil en expliquant à son serviteur qu'il irait chasser le daim dans la matinée. Naturellement, en frottant, il a heurté la gâchette, et c'est comme cela qu'il se sera fait partir toute la charge dans la tête. Le pharmacien a envoyé un rapport à mon chef, et Jevins est enterré par là, quelque part. Il n'y avait plus rien à tenter pour lui, sans quoi je vous aurais passé une dépêche, Spurstow.
— Vous êtes un drôle de type, dit Mottram. Si c'était vous qui ayez tué cet homme, vous n'auriez sûrement pas mieux fait le silence sur cette affaire.
— Bonté divine ! quelle importance cela peut-il avoir ? dit Hummil avec calme. En réalité, le seul qui ait à en souffrir, c'est moi, car maintenant il faut que j'accomplisse sa part de travail en plus de la mienne. Jevins en est tiré, lui… par un simple effet du hasard, c'est vrai, mais enfin il en est tiré. Le pharmacien se propose d'écrire un grand discours sur le suicide. Il n'y a rien de tel qu'un babou pour sauter sur la première occasion de radoter qui se présente.
— Pourquoi n'avez-vous pas déclaré qu'il s'agissait d'un suicide ? demanda Lowndes.
— Parce qu'il n'y avait pas de preuves directes. On n'a déjà pas tant de privilèges dans ce pays ; on peut tout au moins vous concéder celui d'être maladroit en maniant son fusil. En plus de cela, je ne serai peut-être pas fâché un jour que quelqu'un

étouffe l'affaire s'il m'arrive un accident à moi-même. Il faut vivre et laisser vivre, mourir et laisser mourir.
— Prenez une pilule, dit Spurstow qui, depuis un moment, observait avec attention la figure pâle de Hummil. Prenez une pilule et ne faites pas l'imbécile. Ces conversations-là, ça ne vaut rien. En tout cas, le suicide, c'est bon pour les mollasses. Moi, quand je serais dix fois plus malheureux que Job, je m'intéresserais tellement à ce qui va se passer ensuite que je m'entêterais à rester pour voir.
— Ah ! il y a beau temps que je n'ai plus cette curiosité-là, répliqua Hummil.
— Vous avez le foie malade ? demanda Lowndes avec compassion.
— Non, mais je souffre d'insomnie. C'est pire.
— Je pense bien ! opina Mottram. Cela m'arrive de temps en temps, et il faut que j'attende que cela veuille bien se passer. Qu'est-ce que vous prenez pour cela ?
— Rien. À quoi bon ? Je n'ai pas dormi plus de dix minutes en tout depuis vendredi matin.
— Pauvre vieux ! Dites donc, Spurstow, vous devriez bien faire quelque chose pour lui, dit Mottram. Au fait, c'est vrai, vous avez les yeux rouges et les paupières gonflées.
Spurstow, qui continuait à observer Hummil, eut un petit ricanement.
— Je m'occuperai de lui plus tard. Croyez-vous qu'il fasse trop chaud pour sortir à cheval ?
— Où voulez-vous aller ? demanda Lowndes avec lassitude. Nous serons obligés de repartir à huit heures et, à ce moment-là, nous aurons bien assez de cheval à faire. Pour ma part, je déteste le cheval quand j'en fais par nécessité. Ah ! misère, à quoi pourrait-on bien passer son temps ?

— Si on se remettait à jouer au whist à un « chick » par point (on est convenu d'appeler un « chick » un enjeu de huit shillings) et à un mohur d'or le robre, proposa vivement Spurstow.
— Non, jouons plutôt au poker. Un mois de traitement tout rond pour la poule… Pas de limites… et cinquante roupies la levée, proposa Lowndes. Avant que nous ayons fini, il y aura sûrement quelqu'un de décavé.
— Ma foi, quant à moi, cela ne me procurerait aucun plaisir de voir l'un d'entre nous décavé, dit Mottram. Cela n'a rien de passionnant et c'est complètement idiot.
Il traversa la pièce, s'approcha du petit piano de camp tout usé et tout délabré, épave abandonnée par un ménage qui avait autrefois habité le bungalow et en découvrit le clavier.
— Il y a longtemps qu'il n'est plus bon à rien, dit Hummil. Les serviteurs l'ont mis en pièces.
Le malheureux instrument était, de fait, en bien piteux état. Pourtant, Mottram parvint à établir un semblant d'accord entre les notes rebelles et fit bientôt sortir de la caisse quelque chose qui aurait pu passer à la rigueur pour une réminiscence d'une chansonnette de music-hall naguère fort en vogue.
Les hommes, étendus sur leurs chaises longues, se retournèrent avec un intérêt manifeste pour écouter le musicien, dont le jeu s'animait de plus en plus.
— À la bonne heure ! dit Lowndes. Diable ! cela nous reporte à douze ans en arrière : c'était à peu près à l'époque où je me suis embarqué pour venir ici.
— Ah ! dit Spurstow avec orgueil, moi, il y a onze ans, j'étais en Angleterre.
Et il cita un autre refrain populaire que l'on chantait dans les rues cette année-là.

Mottram l'exécuta assez médiocrement. Lowndes critiqua sa façon de le jouer et lui suggéra quelques rectifications. Mottram attaqua alors un autre air qui n'était pas, celui-là, un air de music-hall et fit un mouvement comme pour se lever.
— Restez assis, s'interposa Hummil. Je ne savais pas que la musique faisait partie de vos talents. Jouez-nous tout ce qui vous passera par la tête, pourvu que ce soit quelque chose de gai. Il va falloir que je fasse accorder ce piano pour quand vous reviendrez.
Les capacités du pianiste et l'état de l'instrument ne permettaient pas d'effets bien compliqués, mais les trois hommes n'en écoutaient pas moins avec plaisir et, durant les pauses, causaient tous ensemble de tout ce qu'ils avaient vu ou entendu la dernière fois qu'ils s'étaient trouvés en Angleterre.
À un moment donné un épais tourbillon de poussière s'éleva au dehors et passa en trombe sur la maison qui se trouva plongée dans une obscurité aussi complète qu'en pleine nuit, mais Mottram n'en continua pas moins à jouer comme si de rien n'était, et le son grêle des notes fêlées domina, dans les oreilles des auditeurs, les claquements de la toile déchirée du plafond.
L'ouragan passé et le silence rétabli, Mottram abandonna peu à peu les chants écossais qu'il venait de fredonner en s'accompagnant sur le clavier et se mit à jouer l'Hymne du soir.
— C'est dimanche, fit-il en hochant la tête.
— Continuez, lui dit Spurstow. Inutile de vous excuser.
Hummil eut un long et bruyant éclat de rire.
— Mais oui, certainement, jouez-nous donc cela. Vous ne nous faites que des surprises aujourd'hui. Jamais je n'aurais supposé que vous puissiez mettre autant de raffinement dans le sarcasme. Reprenez un peu ce motif.

Mottram recommença le morceau.
— Trop lent, bien trop lent, mon cher, dit Hummil, vous ne soulignez pas suffisamment l'élan de reconnaissance qui s'en dégage. Il faut prendre cela dans la mesure de la Polka des sauterelles. Écoutez-moi bien… voici la cadence. Et il se mit à chanter prestissimo : Glory to thee, my God, this night, For all the blessings of the light *.
« De cette façon, on sent que nous en éprouvons réellement les bienfaits. Maintenant, qu'est-ce qu'il y a ensuite ?
If in the night, I sleepless lie, My soul with secret thoughts supply ; May no ill dreams disturb my rest **.
« Plus vite, Mottram !…
Or powers of darhness me molest ***.
— Fi ! le vilain hypocrite que vous faites !
— Trêve de bêtises, interrompit Lowndes. Plaisantez sur tout ce que vous voudrez, mais respectez cet hymne. Je l'associe toujours dans mon esprit aux plus pieux souvenirs…
— Soirs d'été à la campagne… vieux vitrail d'église… déclin du jour… et elle et vous, appuyant vos deux têtes l'une contre l'autre pour lire ensemble dans le même psautier, dit Mottram.
— Oui, et puis un gros hanneton venant vous taper dans l'œil pendant que vous rentriez paisiblement. Senteurs de foin coupé… lune grosse comme un carton à chapeau, perchée sur une meule… chauves-souris… roses… laitage et moucherons, renchérit Lowndes.
— Et vous oubliez les mères, dit Spurstow. Je me rappelle fort bien que la mienne me chantait cet hymne-là pour m'endormir, quand j'étais petit.
L'obscurité avait envahi la pièce. On entendit Hummil s'agiter sur son fauteuil.

— Et c'est pour cela, conclut-il avec humeur, qu'on prend plaisir à l'entendre quand on est dans le trente-sixième dessous de l'enfer ; ce serait vraiment insulter l'intelligence divine que de soutenir que nous sommes autre chose que des rebelles torturés.
— Prenez deux pilules, lui conseilla Spurstow, ce qui est surtout torturé, mon vieux, c'est votre foie.
— Le si placide Hummil, que nous avons l'habitude de voir, est aujourd'hui d'une humeur de dogue. Ses coolies seront à plaindre demain, dit Lowndes pendant que les serviteurs entraient en apportant des lampes et commençaient à mettre la table pour le dîner. Lorsqu'ils s'assirent devant les misérables côtelettes de chèvre, les œufs au cari et le pudding au tapioca fumé, Spurstow trouva moyen de glisser à l'oreille de Mottram :
— Bravo, David.
— Veillez sur Saül, alors, lui répondit l'autre.
— Qu'est-ce que vous vous racontez là tout bas, vous deux ? demanda Hummil, soupçonneux.
— On disait seulement que vous étiez un fichu amphitryon, riposta Spurstow avec un sourire séraphique. Cette volaille est impossible à découper. C'est ça que vous appelez un dîner ?
— Est-ce que j'y peux quelque chose ? Vous n'avez pas la prétention que je vous serve un banquet, peut-être ?
Pendant tout le repas, Hummil s'évertua à lancer des pointes à chacun de ses hôtes l'un après l'autre et à les insulter directement ; et, chaque fois que cela se produisait, Spurstow décochait sous la table un coup de pied à l'offensé, sans toutefois oser échanger avec lui le moindre coup d'œil de connivence.
Hummil avait la figure pâle et défaite, et ses yeux paraissaient comme agrandis d'une façon anormale. Aucun des convives ne songea un seul instant à se froisser de son humeur particuliè-

rement agressive, mais, aussitôt que l'on fut sorti de table, tout le monde s'empressa de se retirer.
— Ne partez pas encore, mes amis, dit Hummil à ses convives. Vous commencez tout juste à vous montrer amusants. Je n'ai rien dit, j'espère, qui ait pu vous contrarier ? Vous êtes si susceptibles.
Puis, changeant de ton et se faisant tout à coup suppliant au point d'en paraître presque vil :
— Dites, vous n'allez sûrement pas me quitter encore ?
— Où je dîne, je dors, pour parler comme le divin Jorrocks, dit Spurstow. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je serais heureux de voir vos coolies demain. Vous pouvez bien me donner une place pour m'étendre, j'imagine ?
Les autres invoquèrent l'urgence qu'il y avait pour eux à reprendre leurs travaux dès le lendemain et, ayant fait seller leurs chevaux, ils partirent ensemble poursuivis par les appels de Hummil qui les implorait de revenir le dimanche suivant. Tandis qu'ils se mettaient en route, Lowndes confiait à Mottram.
— ... Et, de ma vie, je n'ai eu aussi folle envie de gifler un homme à sa propre table. M'accuser de tricher au whist et me rappeler que j'ai des dettes. Vous même, il vous a, autant dire, traité de menteur devant tout le monde. Il faut vraiment que vous ayez de la patience !
— Bah ! fit Mottram. Il ne faut pas lui en vouloir à ce pauvre diable. Avez-vous jamais vu ce vieux Hummil se conduire pareillement ? C'est bien la première fois de sa vie que cela lui arrive.
— Possible, mais cela n'excuse quand même pas ses insolences. Si je me suis contenu, c'est parce que Spurstow m'écrasait tout le temps les orteils pour me faire taire. Sans quoi, j'aurais...

— Non, vous n'auriez pas fait cela. Vous auriez fait simplement comme Hummil a fait pour Jevins. Ainsi qu'il le dit avec raison : il ne faut condamner personne avec le temps que nous subissons. Ma parole, la boucle de ma bride me brûle comme du feu. Si on allongeait un peu ?... Seulement, gare aux trous de rats.
Dix minutes de trot firent jaillir de la bouche de Lowndes une très judicieuse remarque lorsqu'il s'arrêta, suant par tous les pores de sa peau :
— C'est une bonne chose que Spurstow soit resté avec lui cette nuit.
— Heu... oui. Un bien brave garçon, Spurstow. Ah ! nous voici au point où nos routes bifurquent. À dimanche prochain..., si le soleil ne me fait pas faire la culbute d'ici là.
— A dimanche, c'est cela... à moins que le ministre des Finances du vieux « Côtes-en-bois » ne réussisse à assaisonner un de mes plats. Bonne nuit, et... que Dieu vous bénisse !
— Que voulez-vous dire ?
— Oh ! rien...
Lowndes serra sa cravache dans sa main et, tout en cinglant le flanc de la jument de Mottram, ajouta :
— Seulement que vous êtes un chic type... Voilà tout.
Et, bondissant de surprise, la jument s'élança à travers les sables et parcourut un demi-mille à fond de train.

Dans le bungalow de l'ingénieur adjoint, Spurstow et Hummil fumaient leurs pipes en silence, l'un en face de l'autre en se tenant à l'œil.
La capacité d'un intérieur de célibataire est aussi élastique que l'aménagement en est simple. Un serviteur enleva la table de la

salle à manger, apporta à la place deux grossiers lits indigènes faits de lanières tendues en travers d'un cadre léger, jeta sur chacun une fraîche natte de Calcutta, les rangea côte à côte, épingla deux serviettes au punkah de manière que leurs franges vinssent à passer juste à ras du nez et de la bouche des dormeurs et finalement annonça que les couches étaient prêtes.

Les deux hommes s'y jetèrent en adjurant, par toutes les puissances d'Eblis, les coolies chargés d'actionner le punkah de faire preuve de zèle. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, car l'atmosphère du dehors était celle d'un four. Celle de l'intérieur ne dépassait pas quarante-deux degrés et demi, ainsi que l'attestait le thermomètre, mais elle était surchargée par l'odeur infecte des lampes mal mouchées ; et cette puanteur, combinée avec celle du tabac indigène, des briques surchauffées et de la terre desséchée, est capable de faire reculer même les hommes les plus résistants, car c'est l'odeur du grand Empire des Indes quand il entre pour six mois dans sa période de torture.

Spurstow tassa ses oreillers adroitement de manière à occuper une position inclinée plutôt qu'allongée, avec la tête sensiblement plus haute que les pieds. En effet, il n'est pas bon, lorsque l'on est d'un tempérament sanguin, de dormir par temps chaud avec la tête basse, car on s'expose à passer, avec de sonores ronflements et gargouillements, du sommeil naturel à la léthargie provoquée par l'apoplexie. — Empilez vos oreillers, dit d'un ton autoritaire le docteur en voyant Hummil sur le point de se coucher tout à plat.

La veilleuse fut mouchée et l'ombre du punkah se mit à se balancer à travers la pièce, au rythme monotone des serviettes qui claquaient au vent et de la plainte légère de la corde

glissant à travers le trou de la cloison. Puis les oscillations du punkah se ralentirent, s'arrêtèrent presque. Spurstow avait le front ruisselant de sueur. Serait-il obligé de se relever pour aller secouer l'indolence du coolie ? Mais non : avec une secousse rageuse, le punkah avait repris son va-et-vient, et l'une des épingles qui fixaient les serviettes tomba. Lorsqu'il l'eut rattachée, un tom-tom, dans le quartier des coolies, commença à battre avec la régularité obsédante d'une artère engorgée dans un crâne dévoré par la fièvre cérébrale. Spurstow se retourna sur le côté et proféra un juron à mi-voix. Hummil, lui, ne faisait pas le moindre mouvement. Les poings serrés au long de son corps, il était figé dans une rigidité quasi cadavérique ; mais sa respiration était trop précipitée pour qu'il fût possible de supposer un seul instant qu'il dormait. Le docteur considéra sa figure immuable et nota la crispation des mâchoires et le pli qui s'était formé au coin des paupières tremblantes.

« Il fait tout ce qu'il peut pour se contenir, pensa-t-il en lui-même. Quelle comédie ! Que diantre peut-il donc avoir ? »

— Hummil !

— Quoi ?

— Vous ne pouvez pas dormir ?

— Non.

— La tête en feu ? La gorge prise ? Ou quoi ?

— Ni l'un, ni l'autre, je vous remercie. Seulement, je vous l'ai dit, je ne dors pas beaucoup.

— Enfin, bref, vous vous sentez très mal.

— Très mal, oui. Il y a un tom-tom dehors, n'est-ce pas ? Tout à l'heure, je croyais que c'était ma tête. Oh ! Spurstow, par pitié, donnez-moi quelque chose qui me fasse dormir… qui me fasse bien dormir… ne serait-ce que pendant six heures ! Il se leva d'un bond.

— Il y a des jours que je suis incapable de dormir d'un sommeil normal, et je n'en peux plus… je n'en peux plus !
— Pauvre vieux !
— Inutile de me plaindre. Non, donnez-moi plutôt quelque chose pour me faire dormir. Je vous dis que je vais en tomber fou. La moitié du temps, je ne sais plus ce que je dis. Depuis trois semaines, j'en suis réduit à retourner chaque mot dans ma tête et à épeler lettre par lettre avant de me risquer à le prononcer, et j'ai tellement peur de dire des sottises que je suis obligé de construire toutes mes phrases à l'avance. Vous croyez qu'il n'y a pas de quoi en perdre la raison ? Si je vous disais qu'actuellement encore je n'arrive pas à voir nettement les choses qui sont devant moi, que je ne sens pas les objets que je touche ? Faites-moi dormir. Oh ! Spurstow, faites-moi dormir d'un bon sommeil. Me faire rêver seulement, ce n'est pas suffisant. Je veux dormir pour de bon !
— Allons, allons, mon vieux, calmez-vous. Vous n'êtes pas aussi malade que vous le croyez.
Maintenant qu'il était sorti de la réserve qu'il s'était imposée jusqu'alors, Hummil se cramponnait à lui comme un enfant apeuré.
— Vous me pincez le bras jusqu'au sang.
— Je vous casserai la figure si vous ne faites pas quelque chose pour moi… Non, je n'avais pas l'intention de vous dire cela. Ne vous fâchez pas, mon vieux.
Il s'épongeait en s'efforçant de reprendre son calme.
— La vérité, c'est que je suis un peu agité, un peu nerveux ; peut-être pourriez-vous m'indiquer quelque potion calmante… du bromure de potassium, par exemple.

— Du bromure ?… Cette blague ! Mais pourquoi ne m'avoir rien dit jusqu'à présent ? Lâchez-moi le bras, je vais voir s'il y a dans mon étui à cigarettes quelque chose qui puisse vous apporter du soulagement.
Il se mit à fouiller dans ses vêtements de jour, remonta la mèche de la lampe, ouvrit un petit étui à cigarettes en argent et s'approcha de Hummil avec la plus mignonne des seringues que l'on puisse rêver.
— La suprême ressource du monde civilisé, déclara-t-il, et un procédé dont je déteste faire usage. Tendez-moi votre bras. Ma foi, votre insomnie ne vous a toujours pas appauvri les muscles ; et quelle peau coriace vous avez là ! Autant vouloir faire des injections sous-cutanées à un bœuf. Maintenant, d'ici quelques minutes, la morphine commencera à agir. Allongez-vous et attendez.
Un sourire béat, expression d'une joie sans mélange, envahissait peu à peu la physionomie de Hummil.
— Je crois, murmura-t-il, je crois que ça commence à venir. Dieu de Dieu ! c'est positivement divin ! Spurstow, il faudra que vous me fassiez cadeau de cet étui, vous…
Sa voix se tut, et sa tête se renversa en arrière.
— Jamais de la vie ! dit Spurstow au corps qui s'abandonnait. Et maintenant, mon ami, étant donné que les insomnies du genre des vôtres sont aptes à relâcher la fibre morale en ce qui concerne les petites questions de la vie et de la mort, je vais prendre la liberté d'enclouer vos canons.
Pieds nus, il passa dans la sellerie de Hummil et tira de leurs étuis un fusil calibre douze, une carabine Express et un revolver. Au premier, il dévissa les cheminées qu'il cacha au fond d'une malle ; à la deuxième, il retira le levier qu'il glissa der-

rière une grande garde-robe. Quant au troisième, il se contenta de l'ouvrir et d'en fausser le verrou en frappant dessus avec le talon d'une botte.
« Voilà qui est fait, conclut-il, en secouant les gouttes de sueur qui lui perlaient aux mains. Grâce à ces menues précautions, vous aurez au moins le temps de vous raviser. Je trouve que vous avez décidément un trop grand faible pour les accidents d'armurerie. »
Et, tandis qu'il abandonnait sa position agenouillée pour se relever, il entendit la voix pâteuse et assourdie de Hummil qui lui criait du seuil de la sellerie :
— Imbécile !
C'est le ton sur lequel parlent les malades à leurs proches dans les rares instants de lucidité que leur laisse le délire un peu avant d'entrer en agonie.
Spurstow sursauta d'effroi. Hummil était debout dans l'encadrement de la porte, en proie à un fou rire qui le faisait osciller sur ses jambes.
— C'est infiniment gentil de votre part, et je vous en sais gré, dit-il d'une voix lente, en cherchant ses mots ; mais je n'ai pas l'intention de m'envoyer ad patres pour le moment. Dites donc, Spurstow, ça ne me fait rien du tout, cette drogue. Qu'est-ce que je vais devenir ?... Qu'est-ce que je vais devenir ?
Il y avait dans ses yeux une véritable expression de terreur panique.
— Allongez-vous afin de lui donner le temps d'agir ; allongez-vous tout de suite.
— Je n'ose pas. Cela ne fera que m'assoupir à moitié, et, cette fois, je ne pourrai plus m'en aller. Savez-vous bien que j'ai eu un mal inouï à me mettre debout tout à l'heure ? En général, je

pars comme la poudre, mais vous m'aviez mis des boulets aux pieds, et j'ai failli être pincé.
— Oui, je comprends. Retournez vous étendre.
— Mais non, je n'ai pas du tout le délire, seulement, c'est un sale tour que vous m'avez joué là. J'aurais pu en mourir, vous savez.
De même que l'éponge rend sa netteté à l'ardoise, de même une force inconnue de Spurstow avait effacé de la physionomie de Hummil toutes les empreintes apportées par la maturité et lui avait restitué son expression d'innocence disparue. En dormant, il avait fait un brusque retour en arrière et il s'éveillait à présent avec toutes les angoisses qui appartiennent à l'enfance.
« Est-ce qu'il va mourir comme cela tout d'un coup ? » pensa Spurstow.
Puis, à haute voix :
— Bien, bien, mon fils. Revenez vous coucher et racontez-moi un peu ce qui vous est arrivé. Vous ne pouviez pas dormir, mais, indépendamment de cela, quelles idées saugrenues vous sont passées par la tête ?
— Un endroit… un endroit, là, en bas, dit Hummil avec une candeur sincère.
La drogue agissait sur lui par vagues successives, et il se débattait entre une épouvante d'homme fait et un affolement d'enfant, selon que ses nerfs acquéraient de la sensibilité ou en perdaient.
— Hélas ! Spurstow. Il y a des mois que je suis obsédé par cet effroi. L'effroi a fait de chacune de mes nuits un véritable enfer ; et, cependant, je n'ai pas conscience d'avoir commis rien de mal.

— Ne bougez pas, je vais vous injecter une autre dose de morphine. Nous viendrons à bout de vos cauchemars, ineffable idiot !
— Oui, il faut que vous m'en donniez tant que je ne puisse pas m'en aller. Il faut que vous me donniez tout à fait sommeil… pas seulement un petit peu. On a tant de mal à courir, quand on a bien sommeil.
— Je sais, je sais. J'ai éprouvé cela moi-même. Les symptômes que l'on ressent sont exactement ceux que vous dites.
— Le diable vous emporte ! Ne vous moquez pas de moi ! Avant de me mettre à souffrir de ces horribles insomnies, j'ai essayé de me reposer en m'appuyant sur mon coude et de mettre un éperon dans le lit pour qu'il me pique quand je retomberai. Regardez !
— Ma parole ! Il a le dos labouré comme les flancs d'un cheval ! Ah ! il faut qu'il en ait fait des cavalcades avec le cauchemar ! Et nous qui le tenions tous pour un homme raisonnable. Fasse le ciel que nous y voyions plus clair ! Vous aimez à causer, n'est-ce pas, mon vieux ?
— Oui, quelquefois. Mais pas quand j'ai peur ! Alors, j'ai envie de courir ; pas vous ?
— Toujours. Avant que je vous injecte la seconde dose, essayez de m'expliquer exactement ce qui vous tourmente ainsi.
Pendant près de dix minutes, Hummil paria à voix basse, en phrases hachées, tandis que Spurstow lui examinait les pupilles en lui faisant passer une ou deux fois sa main devant les yeux.
À la fin du récit, l'étui à cigarettes en argent reparut, et les derniers mots prononcés par Hummil, en retombant pour la seconde fois sur sa couche, furent les suivants :

— Endormez-moi tout à fait, car, si je suis pris, je mourrai… je mourrai !
— Oui, oui, nous finissons tous par là tôt ou tard, grâce à Dieu qui a fixé un terme à nos misères, dit Spurstow en arrangeant les coussins sous la tête de son compagnon. Je suis justement en train de penser que, si je ne bois pas quelque chose, je m'en irai avant mon heure. J'ai cessé de transpirer et j'ai l'impression que je porte un faux col de dix-sept pouces.
Et il se prépara du thé bouillant, ce qui est un excellent remède contre l'apoplexie provoquée par la chaleur, pour peu que l'on en prenne trois ou quatre tasses à temps.
Cela fait, il se remit à observer le dormeur.
« Une figure aveugle qui pleure sans pouvoir s'essuyer les yeux. Hum ! Décidément, Hummil devrait partir en congé le plus tôt possible ; et, sain d'esprit ou non, il est incontestable qu'il s'est tailladé les chairs avec la dernière cruauté. Enfin… fasse le ciel que nous y voyions plus clair ! »
À midi, Hummil se leva, un goût détestable dans la bouche, mais l'œil limpide et le cœur joyeux.
— J'étais dans un fichu état hier soir, hein ? demanda-t-il.
— Vous auriez pu être en meilleure santé, c'est évident. Vous aviez sans doute attrapé une insolation. Écoutez, si je vous rédige un certificat médical bien tapé, ferez-vous séance tenante une demande de congé ?
— Non.
— Pourquoi pas ? Vous en avez besoin.
— Oui, mais je peux tenir encore jusqu'à ce que les chaleurs passent.
— Je n'en vois pas la nécessité du moment que vous seriez relevé immédiatement.

— Burkett est le seul que l'on pourrait envoyer ; et il n'a jamais su se débrouiller.
— Oh ! tant pis pour la ligne. Vous n'êtes pas aussi indispensable que cela. S'il le faut, télégraphiez pour demander ce congé.
Hummil paraissait très mal à son aise.
— Je pourrai tenir jusqu'aux pluies, dit-il évasivement.
— Non, vous ne pourrez pas. Télégraphiez au quartier général pour qu'on envoie Burkett.
— Non. Si vous tenez absolument à savoir pourquoi, eh bien ! Burkett est marié, et sa femme vient d'avoir un gosse, et elle est là-haut, à Simla, au frais ; et Burkett a une très bonne place qui lui permet d'aller à Simla du samedi au lundi. Cette petite femme-là n'est pas solide du tout. Si l'on déplaçait Burkett, elle essaierait de le suivre. Si elle laissait le bébé en arrière, elle s'en irait de chagrin. Si elle venait ici (et Burkett est un de ces maudits petits égoïstes qui répètent toujours que la place d'une femme est auprès de son mari), elle mourrait. C'est un crime d'amener une femme ici en ce moment. Burkett est bâti comme une mauviette. S'il venait ici, il y laisserait sa peau, et elle, elle est sans argent, je le sais, et je suis bien sûr qu'elle y laisserait sa peau aussi. Moi, au contraire, je suis à peu près blindé, et puis je ne suis pas marié. Attendons les pluies ; à ce moment-là, Burkett pourra venir faire une cure d'amaigrissement ici. Ça lui fera énormément de bien.
— Comment ? Comment ? Vous auriez l'intention d'endurer… ce que vous venez d'endurer, pendant cinquante-six nuits encore ?
— Oh ! ce ne sera plus aussi dur maintenant que vous m'avez indiqué un bon remède. Au besoin, j'aurai toujours la res-

source de vous télégraphier. Du reste, à présent que j'ai rappris à dormir, ça marchera très bien. En tout cas, je ne veux pas demander de congé, cela résume tout.
— Par exemple ! Je croyais pourtant bien que, de nos jours, on ne savait plus ce que c'était que de se sacrifier pour les autres.
— Bah ! Vous en feriez autant vous-même à ma place. Je me sens un autre homme grâce à cet étui à cigarettes. Maintenant, vous retournez au camp, n'est-ce pas ?
— Oui, mais je tâcherai de passer vous voir tous les deux jours, s'il y a moyen.
— Ne vous donnez donc pas tant de peine. Je ne suis pas assez malade pour cela. N'oubliez pas d'administrer à vos coolies du gin et des pickles.
— Alors, vous vous sentez d'aplomb ?
— D'aplomb pour défendre ma peau, mais pas pour rester à causer avec vous en plein soleil. Partez tranquille, mon vieux, et merci de tout ce que vous avez fait pour moi !
Hummil tourna sur ses talons pour faire face à la désolation pleine d'échos de son bungalow, et la première chose qu'il vit debout sur la véranda, ce fut une silhouette de lui-même. Semblable apparition s'était déjà dressée devant lui une fois qu'il souffrait de surmenage et qu'il était accablé par la chaleur.
« Ça tourne mal… déjà, dit-il en se frottant les yeux. Si la chose disparaît tout d'un coup, comme un fantôme, cela me prouvera que j'ai simplement des troubles de la digestion ou de la vue. Si elle se met en marche, je saurai au contraire que c'est ma tête qui se perd. »
Il marcha vers la silhouette qui, naturellement, se maintint à égale distance de lui, comme le font d'ordinaire tous les spectres engendrés par une fatigue épuisante. Elle glissa à tra-

vers la maison et se dissipa sous forme de taches lumineuses qui se mirent à danser devant ses yeux dès qu'il émergea dans la clarté aveuglante du jardin.
Hummil vaqua à ses affaires jusqu'au soir. Quand il rentra pour dîner, il revit sa silhouette assise à la table où il se préparait à prendre place. Elle se leva et sortit précipitamment.
Nul ne saura jamais ce que réserva cette semaine à Hummil. Une aggravation de l'épidémie retint Spurstow au camp parmi les coolies, et tout ce qu'il put faire fut de télégraphier à Mottram pour lui dire d'aller au bungalow et d'y coucher. Mais Mottram était à quarante milles du poste télégraphique le plus proche et ne fut avisé de rien, en dehors des nécessités de son service, jusqu'au dimanche suivant où, de bon matin, il rencontra Lowndes et Spurstow qui se rendaient chez Hummil pour leur réunion hebdomadaire.
— Espérons qu'il sera mieux luné aujourd'hui, le pauvre type, dit le premier en sautant à bas de cheval devant la porte. Il n'est pas encore levé, sans doute.
— Attendez que j'aille voir, s'interposa le docteur. S'il dort encore, il est inutile de le réveiller.
Un instant plus tard, au ton de voix de Spurstow qui leur criait d'entrer, les deux hommes comprirent ce qui était arrivé.
Le punkah se balançait toujours au-dessus du lit, mais il y avait déjà au moins trois heures que Hummil avait quitté ce monde. Le corps était étendu sur le dos, les poings crispés de chaque côté, tel que Spurstow l'avait vu sept nuits auparavant. Dans les yeux exorbités, se lisait une épouvante qu'aucune plume ne pourrait décrire. Mottram, qui était entré derrière Lowndes, se pencha sur le mort et lui effleura le front avec ses lèvres.
— Veinard ! Diable de veinard, va ! murmura-t-il.

Mais Lowndes avait vu le regard effaré des yeux et s'était retiré en frissonnant au fond de la pièce.
— Pauvre type ! Pauvre vieux ! Et dire que je l'ai emballé la dernière fois qu'on s'est vu. Spurstow, nous aurions dû veiller sur lui.
— Est-ce qu'il s'est… Adroitement, Spurstow poursuivait ses investigations. Il les termina par un examen minutieux de tout ce que contenait la pièce.
— Non, répliqua-t-il d'un ton sec. Il n'y a aucune trace de quoi que ce soit. Appelez les serviteurs.
Ils se présentèrent, à huit ou dix, chuchotant entre eux et cherchant à voir par dessus les épaules l'un de l'autre.
— Quand votre Sahib s'est-il couché ? leur demanda Spurstow.
— À dix ou onze heures sans doute, répondit celui qui était spécialement attaché à la personne de Hummil.
— Il était bien portant, à ce moment-là ? Mais comment le sauriez-vous ?
— Il n'était pas malade, autant que nous avons pu en juger. Mais il avait très peu dormi les trois nuits précédentes. Cela, je le sais parce que je l'ai vu beaucoup marcher, surtout au cœur de la nuit.
Pendant que Spurstow arrangeait le drap, un gros éperon à collet droit tomba à terre. Le docteur poussa un grognement. Le serviteur de Hummil jeta un coup d'œil sur le corps.
— Qu'est-ce que tu penses de cela, Chuma ? dit Spurstow en s'apercevant de la mine qu'avait prise la figure bronzée.
— Fils du Ciel, selon ma pauvre opinion, ce qui fut mon maître est descendu dans les Régions Sombres et là s'est fait capturer parce qu'il n'a pas pu s'évader suffisamment vite. L'éperon nous fournit la preuve qu'il a combattu contre la Peur. Ainsi

l'ai-je vu faire à des hommes de ma race avec des épines quand un charme leur avait été jeté afin de les surprendre pendant leurs heures de sommeil et qu'ils n'osaient dormir.
— Chuma, tu es un abruti. Va-t-en préparer des scellés pour qu'on les appose sur les biens du Sahib.
— Dieu a fait le Fils du Ciel. Dieu m'a fait moi-même. Que sommes-nous pour chercher à approfondir ce que Dieu a décrété ? Je vais donner ordre aux autres serviteurs de se retirer pendant que vous ferez le relevé de ce que possédait le Sahib, car ce sont tous des voleurs, et ils prendraient ce qui ne leur appartient pas.
— Autant qu'il m'est permis d'en juger, il est mort de… que sais-je, moi ?… D'une embolie, d'une attaque d'apoplexie, ou de quelque chose du même genre, dit Spurstow à ses compagnons. Il va falloir que nous dressions un inventaire de ses effets, et ainsi de suite.
— Il est mort de frayeur, insista Lowndes. Regardez-moi ces yeux ! Pour l'amour du ciel, qu'on les lui ferme avant de l'enterrer !
— Qu'il soit mort d'une chose ou d'une autre, il est toujours tiré d'affaire à présent, dit Mottram à mi-voix.
Spurstow scrutait avec attention les yeux grands ouverts du mort.
— Venez ici, dit-il. Voyez-vous quelque chose… là ?
— Je ne me sens pas le courage ! balbutia Lowndes. Couvrez-lui la figure ! Existe-t-il au monde une épouvante capable de bouleverser un homme pareillement ? C'est effarant. Oh ! Spurstow, de grâce, couvrez-le.
— Aucune épouvante… au monde, répéta Spurstow.
Mottram se pencha par-dessus son épaule et regarda longuement.

— Je ne vois rien, à part quelques stries grisâtres sur la pupille. Il ne peut rien y avoir non plus, vous savez.
— C'est vrai. Eh bien ! réfléchissons. Il faudra une demi-journée pour fabriquer quelque chose qui ressemble à une bière ; et il a dû mourir à minuit. Lowndes, mon vieux, allez donc dire aux coolies de creuser une fosse à côté de la tombe de Jevins. Mottram, faites le tour de la maison avec Chuma pour vous assurer que les scellés sont bien mis partout. Vous m'enverrez deux hommes ici : moi, je m'occuperai du reste.
Les serviteurs aux bras forts, lorsqu'ils retournèrent au milieu de leurs compagnons, leur racontèrent une étrange histoire : le docteur Sahib avait, disaient-ils, vainement tenté de rappeler leur maître à la vie en ayant recours à des sortilèges, c'est-à-dire, en tenant devant chacun des yeux du mort une petite boîte verte, en faisant claquer ladite boîte à de fréquentes reprises, en marmottant des paroles inquiètes et finalement en emportant la petite boîte verte.
Au dernier moment, Lowndes fut saisi d'un scrupule de conscience.
— Doit-on lire le service… depuis le commencement jusqu'à la fin ? demanda-t-il.
— J'en avais l'intention ; néanmoins, comme vous êtes mon aîné en tant que fonctionnaire civil, vous pouvez vous en charger, si vous le désirez.
— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Je pensais seulement que, si l'on avait pu faire venir un aumônier de quelque part… (je suis prêt à aller à cheval n'importe où) et donner à ce pauvre Hummil une meilleure chance de s'en tirer… Voilà tout.
— Bah ! fit Spurstow en se préparant à réciter les mots formidables par lesquels débute le service funèbre…

Après le petit déjeuner, ils fumèrent une pipe en silence en mémoire du mort. Puis, Spurstow dit d'un ton distrait :
— Ce n'est pas du domaine de la médecine.
— Quoi donc ?
— Ce qu'on voit dans les yeux d'un mort.
— Oh ! pour l'amour du ciel, laissez-nous tranquilles avec cette horreur ! protesta Lowndes. J'ai vu un indigène mourir de frayeur parce qu'il s'était vu sur le point d'être dévoré par un tigre. Je sais ce qui a tué Hummil.
— Diantre ! vous savez cela ? Moi, je vais essayer de l'apprendre.
Et, ce disant, le docteur disparut avec un kodak dans la salle de bain où, pendant les dix minutes qui suivirent, on ne cessa de l'entendre faire couler de l'eau et pousser des grognements. Puis il y eut un autre bruit qui ressemblait à celui de quelque chose que l'on brise, et Spurstow reparut, la figure toute pâle.
— Alors, vous avez un cliché ? s'enquit Mottram. À quoi cela ressemble-t-il ?
— Non, rien. C'était impossible, naturellement. Inutile d'aller voir, Mottram. J'ai déchiré les pellicules. Il n'y avait rien. C'était impossible.
— Ça, prononça très distinctement Lowndes, les yeux fixés sur la main tremblante du docteur qui cherchait à rallumer sa pipe, c'est le plus formidable mensonge que j'aie entendu de ma vie.
Il y eut une longue pause.
Au-dehors, le vent chaud sifflait en faisant sangloter les arbres secs. À un moment donné, le train quotidien, cuivres miroitants, aciers polis et jets de vapeur, stoppa dans le flamboiement intense du soleil torride.

— Nous ferons mieux d'y monter pour repartir, dit Spurstow, et d'aller nous remettre au travail. J'ai rédigé mon certificat. Nous n'avons plus rien de bon à faire ici. Venez-vous-en.
Personne ne bougea. Ce n'est pas une séduisante perspective que celle de monter dans un train en plein midi, au mois de juin. Spurstow empoigna son chapeau, sa cravache, et dit en se retournant sur le seuil :
There may be heaven… There must be hell. Meantime, there is our life here. Well ? *.

Mais ni Mottram ni Lowndes n'avaient de réponse prête pour cette question.

Le Rickshaw Fantôme

Procul recedant somma et noclium phantasmata.
(Hymne du Soir.)

Un des rares avantages que possède l'Inde sur l'Angleterre est sa grande sociabilité. Au bout de cinq ans de service, on s'y trouve directement ou indirectement en rapport avec les deux ou trois cents civils de la province où l'on réside, avec tous les mess des dix ou douze régiments et batteries et avec au moins quinze cents personnes n'appartenant pas au monde officiel. Au bout de dix ans le nombre de ses connaissances a doublé, et, après vingt ans, il n'existe pas dans tout l'Empire un seul Anglais avec qui l'on ait parlé ou dont on n'ait entendu parler, d'où il résulte que l'on peut circuler d'un bout à l'autre de l'Inde sans bourse délier.

Les globe-trotters qui regardent l'hospitalité comme un droit ont fait que l'accueil est devenu peut-être moins chaleureux que naguère, même de mon temps, mais il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui encore, pour peu que l'on appartienne au cercle des initiés et que l'on ne soit ni une brebis galeuse, ni un ours, toutes les maisons vous sont ouvertes, et l'on ne rencontre, parmi notre petit monde, que des gens on ne peut plus aimables et toujours prêts à rendre service.

Le docteur Heatherlegh, outre sa clientèle ordinaire, possédait une clinique privée, un « dépotoir pour incurables », comme disaient ses amis. En réalité, c'était plutôt une sorte de bassin

de radoub pour les navires par trop endommagés par les tempêtes de la vie. Aux Indes, la température est fréquemment accablante à l'extrême, et, étant donné que « la quantité de briques est toujours la même »* et que la seule liberté dont on jouisse est celle de faire des heures supplémentaires sans récolter jamais le moindre merci, il arrive de temps en temps qu'un homme succombe à la peine et finisse par avoir le cerveau dans un état aussi chaotique que le sont les métaphores de cette phrase.

Heatherlegh est le plus charmant médecin que l'on ait jamais vu. La seule ordonnance qu'il donne invariablement à ses malades est la suivante : « Ne vous fatiguez pas, ne vous précipitez pas, ne vous énervez pas ». Il prétend que le surmenage fait beaucoup plus de victimes que ne le justifie l'importance de notre planète et soutient que c'est ce même surmenage qui a tué Pansay, qui est mort malgré ses soins, il y a de cela trois ans.

Son opinion est, cela se conçoit, d'une indiscutable autorité, et il se moque de moi quand je me déclare d'avis que Pansay devait avoir le cerveau fêlé et que c'est par cette fissure que s'est introduit l'Ange des Ténèbres qui l'a précipité dans l'Éternité.

— Pansay a perdu la boule, déclare Heatherlegh, par suite de la perturbation que lui avait causée son long congé en Angleterre. Il n'est pas impossible non plus qu'il se soit conduit odieusement vis-à-vis de Mrs Keith-Wessington. Mais, selon moi, c'est le travail de colonisation du Kataboundi qui l'a désaxé au point de développer en lui une telle passion à propos d'un banal flirt de traversée. En tout cas, il est un fait certain, c'est qu'il était fiancé avec Miss Mannering et qu'elle a rompu avec lui. Et voilà comment il m'a fait ensuite cette grippe in-

fectieuse qui l'a jeté dans le délire et lui a fait voir tant de fantômes. Mais c'est bel et bien le surmenage qui l'a rendu malade, qui l'a fait empirer de jour en jour et qui, finalement, l'a emporté, le pauvre diable. Encore une victime du système qui consiste à faire exécuter par un seul homme le travail de deux hommes et demi.

Telle n'est pas ma façon de penser. Lorsque Heatherlegh était appelé auprès d'un de ses malades et que je me trouvais à sa clinique, il m'était parfois arrivé de veiller Pansay. Le malheureux ! Il me faisait véritablement de la peine quand il se mettait à me décrire, de sa voix éteinte et monotone et avec cette facilité d'élocution qui est particulière aux malades, le cortège qui passait sans cesse au pied de son lit. Dès que son état se fut un peu amélioré, je lui conseillai, dans l'espoir que cela lui apporterait un peu de tranquillité d'esprit, de relater par écrit, depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qui s'était passé. Malheureusement pour lui, étant très fiévreux lorsqu'il entreprit cette tâche, il n'en retira pas tout le bienfait auquel on aurait pu s'attendre, car le style mélodramatique dont il se servit n'était pas précisément fait pour lui apporter le moindre apaisement. Deux mois plus tard, on le déclarait apte à reprendre son service, mais, encore que la Commission de finances qui l'employait et dont l'effectif était alors très réduit eût grand besoin de son concours, il préféra passer de vie à trépas en jurant jusqu'à son dernier souffle qu'il était ensorcelé.

Avant de mourir, il m'avait remis son manuscrit. Je le transcris ici sans y rien changer afin que l'on puisse se former une idée exacte de la version qu'il donna lui-même de cette affaire.

Le docteur me dit que j'ai besoin de repos et de changement d'air. Or, il est plus que probable que j'aurai l'un et l'autre avant peu ; un repos que ne pourront certes troubler ni le commissionnaire à veste rouge, ni le canon de midi, et un changement d'air beaucoup plus complet et plus radical que celui que je devrai au paquebot qui doit me ramener dans la mère patrie. En attendant, je suis bien décidé à ne pas bouger d'ici, et, au mépris des prescriptions de la Faculté, à faire mes confidences à tout le monde. Quand vous les aurez lues, vous connaîtrez la nature exacte du mal dont je souffre, et vous serez à même de juger si, sur cette misérable terre où nous sommes, un homme né d'une femme endura jamais tourments comparables aux miens.

Étant donné que je parle en ce moment comme pourrait parler un condamné sur le point de monter à l'échafaud, mon histoire, si étrange et si invraisemblable qu'elle puisse paraître, mérite au moins qu'on y prête attention. Que quelqu'un consente jamais à y ajouter foi, je me refuse catégoriquement à le croire. Il y a seulement deux mois, j'aurais traité de fou ou d'ivrogne quiconque m'en eût conté une semblable ; mais il y a deux mois, j'étais le plus heureux homme de l'Inde entière. Aujourd'hui, de Peshawar jusqu'à la mer, il n'en est pas de plus misérable que moi. Le docteur et moi sommes les seuls à le savoir. D'après lui, j'ai le cerveau, la vue et l'appareil digestif partiellement dérangés, et c'est ce qui est la cause des perpétuelles « hallucinations » dont je me plains. Des hallucinations, en vérité ! Je lui ai dit qu'il n'était qu'un imbécile ; mais lui ne se départit jamais de son calme et continue toujours à me soigner avec tant de patience, avec un si aimable sourire sur sa bonne figure aux favoris roux bien taillés, que j'en arrive à me demander si je ne suis pas décidément un malade bien grin-

cheux et bien ingrat. À vous de décider maintenant lequel de nous a raison.

Il y a trois ans, j'eus la bonne fortune — je ferais mieux de dire la très mauvaise fortune, — de faire la traversée de Gravesend à Bombay, au retour d'un long congé, en compagnie d'une certaine Agnès Keith-Wessington qui était femme d'un officier de la garnison de Bombay.

Je ne vous expliquerai pas quel genre de femme c'était : cela n'a rien à faire avec mon histoire. Qu'il vous suffise de savoir que, avant la fin du voyage, nous étions, elle et moi, éperdument et follement épris l'un de l'autre. Dieu m'est témoin que je puis aujourd'hui l'avouer sans ombre de vanité. En pareil cas, il y en a toujours un qui donne et l'autre qui reçoit. Dès le jour où naquit notre fatal attachement, j'eus conscience que la passion d'Agnès était plus forte, plus dominante et, si je puis m'exprimer ainsi, plus pure que la mienne. S'en avisa-t-elle elle-même à ce moment, je l'ignore. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela ne nous apparut que trop clairement à tous deux par la suite.

À notre arrivée à Bombay, qui eut lieu au printemps, nous nous quittâmes pour aller chacun de notre côté ; nous ne devions nous rencontrer à nouveau que trois ou quatre mois après, à Simba, où nous avions été attirés, moi par un autre congé et elle par son amour. Nous y passâmes la saison ensemble, et ce fut là que mon feu de paille s'éteignit pitoyablement avec l'année qui s'achevait. Je ne cherche ni à m'excuser, ni à me justifier. Mrs Wessington, qui avait déjà renoncé pour moi à bien des choses, était prête à renoncer à tout. Au mois d'août, elle apprit, de ma propre bouche que sa présence, sa compagnie et jusqu'au son même de sa voix m'étaient devenus insup-

portables. Quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent se seraient lassées de moi comme moi, je me lassais d'elle, et soixante-quinze d'entre elles se seraient promptement vengées en flirtant ouvertement avec d'autres hommes. Mrs Wessington était la centième, et l'aversion manifeste que je lui témoignais, pas plus que les vexations cuisantes dont je la gratifiais à chacune de nos entrevues, n'avait prise sur elle.

— Jack ! mon chéri ! s'écriait-elle invariablement, — tout cela, j'en suis certaine, n'est qu'un simple malentendu… un affreux malentendu ; un de ces jours, nous serons à nouveau bons amis. Je vous en supplie, mon cher Jack, dites-moi que vous me pardonnez.

Les offenses venaient de moi, je le savais, et, du fait que je le savais, la pitié se mua chez moi en endurance passive, puis, avec le temps, en haine aveugle en vertu sans doute, de cet instinct sauvage qui nous pousse à écraser tout à fait l'araignée que nous n'avons qu'à moitié tuée. Et c'est avec cette haine au cœur que je vis la saison s'achever.

L'année suivante, nous nous retrouvâmes encore à Simla, elle avec son visage toujours pareil et ses timides tentatives de réconciliation et moi, exaspéré jusque dans mes fibres les plus intimes. Nous eûmes ensemble plusieurs tête-à-tête auxquels je n'avais pu me dérober, et, chaque fois, elle me tint absolument le même langage. Toujours les sempiternelles jérémiades à propos de « l'affreux malentendu » ; toujours le sempiternel espoir que plus tard, « nous redeviendrions bons amis ». J'aurais pu me rendre compte, si je m'en étais donné la peine que cet espoir seul la faisait vivre. De mois en mois elle devenait plus maigre et plus pâle. Vous conviendrez en tout cas avec moi qu'une telle manière d'agir était propre à conduire n'importe qui à la folie. Cela

n'avait aucune raison d'être ; c'était puéril, c'était indigne d'une femme. Je prétends qu'elle était fort blâmable de se conduire ainsi. Depuis, durant les tristes nuits où la fièvre m'empêchait de dormir, je me suis pris parfois à songer que j'aurais pu me montrer plus charitable envers elle. Mais cela, vraiment, ce n'est qu'une « illusion ». Je ne pouvais pas continuer à faire semblant de l'aimer alors que je ne l'aimais plus, n'est-ce pas ? C'eût été commettre une déloyauté vis-à-vis de nous deux. L'année dernière nous nous revîmes encore, dans les mêmes conditions que précédemment. Mêmes supplications fastidieuses de sa part, mêmes ripostes mordantes de la mienne. Je voulais du moins lui faire comprendre combien elle se leurrait et perdait son temps en s'efforçant de nous rapprocher l'un de l'autre. Lorsque la saison fut un peu avancée, nous nous séparâmes, c'est-à-dire qu'elle éprouva de plus grandes difficultés à me voir, car j'avais maintenant d'autres préoccupations beaucoup plus absorbantes que celle-là. Aujourd'hui que j'y repense avec calme sur mon lit de malade, cette époque me fait l'effet d'un cauchemar où se mêlaient au milieu d'une confusion fantastique les lumières et les ombres : la cour assidue que je faisais à la petite Kitty Mannering ; mes espérances, mes doutes, mes craintes ; nos longues promenades à cheval ensemble ; l'aveu tremblant de mon amour ; la réponse de Kitty ; et, de temps à autre, l'apparition d'une figure blême qui passaient dans le rickshaw* aux livrées noires et blanches que je guettais naguère si ardemment, la main gantée de Mrs Wessington qui me saluait, et, quand nous nous retrouvions tête à tête, ce qui était rare, l'horripilante monotonie de ses supplications. J'aimais Kitty Mannering ; je l'aimais sincèrement, de tout mon cœur, et, plus je l'aimais, plus je détestais Agnès.

Mes fiançailles avec Kitty furent célébrées au mois d'août. Le lendemain, je rencontrai ces maudits jhampanies « pie » derrière Jakko, et, mû par une passagère pitié, je m'arrêtai pour tout dire à Mrs Wessington ; mais elle était déjà au courant de l'événement.

— Alors, mon cher Jack, il paraît que vous êtes fiancé. Puis, tout d'une traite, sans seulement reprendre haleine :

— Je suis certaine que c'est un malentendu, un affreux malentendu. Un de ces jours, Jack, nous serons aussi bons amis qu'autrefois.

Ma réponse aurait fait faire la grimace même à un homme. Ce fut, pour cette femme, aux trois quarts mourante, comme un coup de cravache en pleine figure.

— Je vous en supplie, Jack, pardonnez-moi ; je n'avais pas l'intention de vous mettre en colère, mais c'est vrai, ce que je vous dis, c'est vrai !

Et Mrs Wessington fondit en larmes. Je lui tournai le dos afin de lui laisser terminer sa promenade en paix, convaincu, mais seulement pour une minute à peine, que je venais de me conduire comme une brute. En jetant un coup d'œil en arrière, je vis qu'elle avait fait faire demi-tour à son rickshaw dans l'intention, sans doute, de me rattraper.

Toute cette scène et tout le décor au milieu duquel elle se déroulait me sont restés gravés dans la mémoire. Le ciel chargé d'eau, — nous étions à la fin de la saison des pluies, — les pins détrempés, lamentables, la route boueuse et les rochers noirs ouverts par les mines formaient la sinistre toile de fond sur laquelle se détachaient nettement les livrées noires et blanches des jhampanies, le rickshaw aux panneaux jaunes et la tête blonde inclinée de Mrs Wessington. Elle tenait son mouchoir

dans sa main gauche et s'adossait, épuisée, aux coussins du rickshaw. Je poussai mon cheval dans un sentier qui s'ouvrait à gauche, auprès du réservoir de Sanjowlie, et pris littéralement la fuite. Une fois encore, il me sembla entendre au loin une voix qui criait : « Jack ! » Mais peut-être n'était-ce qu'un effet de mon imagination. En tout cas, je n'eus garde de m'arrêter pour m'en assurer. Dix minutes après, je rencontrais Kitty, à cheval elle aussi, et, dans la joie que m'apporta la longue randonnée que nous fîmes côte à côte, j'eus tôt fait d'oublier la pénible entrevue qui l'avait précédée.

Huit jours après, Mrs Wessington mourut, et je fus ainsi délivré de l'insupportable fardeau dont son existence m'affligeait. Je redescendis vers les plaines dans un état de félicité parfaite, et, trois mois ne s'étaient pas écoulés que j'avais déjà totalement cessé de penser à elle, sauf de loin en loin, lorsqu'une de ses anciennes lettres venait, en me tombant sous la main, réveiller en moi le désagréable souvenir de nos relations passées. Quand vint janvier, j'avais rassemblé tous les fragments de notre ancienne correspondance éparpillés dans mes affaires et les brûlai. Au début d'avril, j'étais de retour dans Simla, dans Simla quasi déserte, et passais toutes mes journées à me promener et à parler d'amour avec Kitty. Il était décidé que notre mariage aurait lieu à la fin de juin. Vous voyez donc bien que je n'exagérais pas, aimant Kitty comme je l'aimais, en déclarant que j'étais à cette époque le plus heureux homme de l'Inde entière. Quatorze jours passèrent, quatorze jours si délicieux qu'ils étaient déjà enfuis avant même que je m'en fusse aperçu. Poussé par le désir de satisfaire aux exigences qui incombent aux mortels en pareilles circonstances, j'expliquai à Kitty qu'elle devait désormais porter un anneau comme signe extérieur et os-

tensible de sa dignité de fiancée et qu'il fallait, par conséquent, qu'elle m'accompagnât séance tenante chez Hamilton pour s'y faire prendre mesure de son doigt. Jusqu'à ce moment, je vous avoue en toute franchise que nous avions tout à fait oublier ce minime détail. Nous allâmes donc chez Hamilton le 15 avril. Notez bien — même si le docteur vous soutient le contraire, — que j'étais alors en parfaite santé, que mon équilibre mental était parfait et ma tranquillité d'esprit absolue. Nous pénétrâmes, Kitty et moi, dans le magasin tous deux ensemble, et là, au mépris de toutes les conventions établies, je mesurai moi-même le doigt de Kitty sous l'œil amusé de l'employé. La bague qu'elle choisit était ornée d'un saphir et de deux diamants.

Nous descendîmes ensuite à cheval la côte qui mène au pont de Cumbermere et au café Peliti.

Tandis que mon waler* avançait précautionneusement sur le schiste glissant et que Kitty riait et bavardait à mon côté, à l'heure où tout Simla, c'est-à-dire tout ce qu'elle comptait alors de visiteurs venant des plaines, était groupé autour de la salle de lecture et de la véranda du café Peliti, j'eus l'impression que quelqu'un, qui était apparemment très éloigné, m'appelait par mon petit nom. Il me sembla bien avoir déjà entendu cette voix, mais où et quand, je n'aurais pu sur le moment le préciser. Durant le court trajet du magasin d'Hamilton à la tête du pont de Cumbermere, j'avais mentalement passé en revue une demi-douzaine de personnes capables d'avoir commis une semblable incorrection, mais, tout bien pesé, je finis par conclure que mes oreilles avaient bourdonné.

Juste en face du café Peliti, mes regards furent attirés par quatre jhampanies en livrée « pie » qui traînaient un quelconque rickshaw de louage à panneaux jaunes. Instantané-

ment se dressa dans ma mémoire le souvenir de l'été précédent et de Mrs Wessington. J'eus un mouvement de colère et de répulsion. Cela ne suffisait donc pas que cette femme fût morte et enterrée, et me fallait-il, de surcroît, voir maintenant mon bonheur gâché par la réapparition de ses serviteurs blancs et noirs ? Non, j'irais plutôt trouver la personne qui les employait et je lui demanderais, comme une faveur particulière, de vouloir bien modifier la livrée de ses jhampanies. Au besoin même je les engagerais pour mon propre compte, et je leur achèterais leurs défroques pour les leur arracher du dos. Je renonce à décrire ici le flot de souvenirs indésirables que leur présence évoquait pour moi.

— Kitty, m'écriai-je, voici les jhampanies de cette pauvre Mrs Wessington revenus ! Je serais curieux de savoir au service de qui ils sont à présent.

Kitty avait vaguement connu Mrs Wessington l'année précédente et s'était toujours beaucoup intéressée à cette femme débile et pâle.

— Comment ? Où cela ? me demanda-t-elle. Je ne les vois nulle part.

Au même moment son cheval, en voulant éviter un mulet chargé, se jeta en plein devant le rickshaw qui s'avançait. J'avais à peine eu le temps de lui crier : « Attention ! » que cheval et cavalière, à mon indicible horreur, passèrent à travers les porteurs et le véhicule comme si ce n'avait été que des ombres impalpables.

— Qu'y a-t-il donc ? s'exclama Kitty, pourquoi avez-vous poussé ce cri ridicule, Jack ? Ce n'est pas une raison parce que je suis fiancée pour que vous le fassiez savoir à tout le monde. Il y avait bien assez de place entre le mulet et la véranda, et, si vous

vous imaginez que je ne suis pas capable de diriger ma bête… Tenez, regardez-moi !…
Sur quoi, renversant en arrière sa mignonne petite tête, Kitty s'élança au galop dans la direction du kiosque de musique, bien persuadée, comme elle me le raconta par la suite, que j'allais aussitôt la suivre. Que se passait-il ? Absolument rien. Mais de deux choses l'une : ou bien j'étais ivre ou dément, ou bien la rue était peuplée de fantômes diaboliques. Arrêtant mon waler impatient, je lui fis tourner bride. Mais le rickshaw, lui aussi, avait tourné pendant ce temps-là et se tenait maintenant arrêté juste devant moi, contre la balustrade de gauche du pont de Cumbermere.
— Jack ! Jack ! mon chéri ! (Aucune erreur possible cette fois : les mots me résonnaient dans la tête comme si on me les avait cornés aux oreilles.) C'est un affreux malentendu, j'en suis sûre. Je vous en supplie, Jack, pardonnez-moi et redevenons bons amis.
La capote du rickshaw s'était rabattue, et, sur la banquette, aussi vrai que j'espère et que je souhaite chaque jour la mort que je redoute la nuit, était assise Mrs Wessington, son mouchoir à la main et sa tête blonde inclinée sur sa poitrine.
Combien de temps demeurai-je, les yeux fixes, à la regarder ainsi ? Je serais incapable de le préciser et je ne fus enfin ramené à la réalité que par mon syce qui avait saisi mon cheval par la bride et me demandait si j'étais malade. De l'horreur à la banalité, il n'y a qu'un pas. Je me laissai glisser à bas de ma monture et, m'engouffrant chez Peliti, commandai un verre de cherry-brandy.
Il y avait là deux ou trois couples attablés qui discutaient les nouvelles du jour. Leurs lieux communs m'apportèrent plus

de réconfort que n'auraient pu le faire alors les secours de la religion. Je me mêlai aussitôt fiévreusement à la conversation, m'étourdissant de paroles, riant et plaisantant avec une figure — ainsi que je pouvais le constater dans une glace — aussi livide et aussi défaite que celle d'un mort. Plusieurs de ceux qui se trouvaient là s'aperçurent de mon état anormal, mais, l'attribuant à des libations par trop copieuses, s'efforcèrent charitablement de m'entraîner hors du café ; mais je me refusai obstinément à sortir. La compagnie de mes semblables m'était devenue nécessaire comme à ces enfants qui, affolés de s'être réveillés dans le noir, se précipitent dans le salon illuminé où sont réunies les grandes personnes.

Il y avait peut-être dix minutes que je bavardais ainsi — dix minutes qui m'avaient paru un siècle, — quand j'entendis au-dehors la voix claire de Kitty qui demandait après moi. L'instant d'après elle faisait irruption dans le café, prête à me semoncer d'importance pour avoir si insignement manqué à mes devoirs envers elle. Mais à peine eut-elle aperçu ma figure qu'elle s'arrêta.

— Ah ! ça, Jack, s'écria-t-elle, que faites-vous donc ? Que vous est-il arrivé ? Seriez-vous malade ?

Contraint de mentir, je lui répondis que j'avais été pris d'un malaise occasionné par la chaleur. Or, cela se passait au mois d'avril, à cinq heures de l'après-midi, et le soleil était resté toute la journée derrière les nuages. Je n'avais pas fini ma phrase que je compris mon erreur et voulus la réparer ; mais je ne réussis qu'à m'empêtrer encore davantage et, complètement exaspéré, sortis sur les talons de Kitty au milieu de la risée générale. Après quoi, prétextant que je ne me sentais décidément pas très bien, je m'excusai tant bien que mal auprès de ma fiancée et la quittai pour regagner mon hôtel.

Une fois seul dans ma chambre, je me laissai tomber sur un siège et m'efforçai de raisonner avec calme. Ainsi donc, c'était bien vrai : moi, Theobald Jack Pansay, fonctionnaire du Gouvernement du Bengale, sain de corps et, selon toute apparence, sain d'esprit également, j'avais fui la compagnie de ma fiancée sous une impulsion d'horreur inexprimable provoquée par l'apparition d'une femme morte et enterrée depuis huit mois ? Et pourtant, oui, le fait était indéniable. Lorsque nous étions sortis de la bijouterie Hamilton, Kitty et moi, j'étais certes à cent lieues de penser à Mrs Wessington. La muraille qui s'allonge en face du café Peliti est tout ce que l'on peut trouver de plus banal au monde. Il faisait grand jour. La route était pleine de monde. Et pourtant, au mépris de toutes les règles établies, en opposition directe avec les lois de la nature, voici que j'avais vu apparaître là, devant moi, une figure d'outre-tombe.

Le cheval arabe de Kitty était passé à travers le rickshaw : il me fallait par conséquent renoncer à l'illusoire espérance, un instant caressée, qu'une autre femme ressemblant d'une façon étonnante à Mrs Wessington, avait adopté sa voiture et ses coolies avec leur ancienne livrée. Sans cesse, je reprenais mon raisonnement d'un bout à l'autre et sans cesse j'y renonçais à nouveau, découragé par l'inanité de mes efforts. La voix était aussi inexplicable que l'apparition. J'eus d'abord l'idée insensée de tout confier à Kitty, de la supplier de m'épouser tout de suite et de me réfugier ensuite dans ses bras pour me défendre contre la revenante du rickshaw.

« Après tout, me disais-je, la présence du rickshaw suffit en elle-même à prouver l'existence d'une illusion spectrale. On peut voir des fantômes d'hommes et de femmes, mais on ne voit certes jamais de fantômes de coolies, ni de voitures. Tout

cela est absolument absurde. Le fantôme d'un jhampany ? Allons donc ! »
Le lendemain matin, j'envoyai un mot d'excuse à Kitty en la priant de ne pas me garder rancune au sujet de ma singulière attitude de la veille. Ma divinité était encore très courroucée, et je fus dans l'obligation d'aller solliciter mon pardon en personne. Je lui expliquai, avec la désinvolture d'un homme qui a passé la nuit entière à ruminer un mensonge, que j'avais été subitement pris d'un terrible étourdissement dû à une mauvaise digestion. Cet ingénieux argument produisit son effet, et, l'après-midi, nous allâmes faire une promenade à cheval ensemble.
Pour la première fois depuis que nous nous connaissions, l'ombre d'une duperie se dressait entre nous.
Kitty voulut à toute force que nous fissions le tour du Jakko. Encore tout bouleversé par la détestable nuit que je venais de passer, j'essayai mollement de repousser cette idée, proposant de préférence la colline de l'Observatoire, le Jutogh, la route de Boileaugune, bref, tout ce qui n'était pas le Jakko ; mais, voyant que cela mettait Kitty de mauvaise humeur, je lui cédai par crainte de provoquer un nouveau désaccord entre nous, et nous nous mîmes donc en route vers Chota Simla. Après avoir parcouru la plus grande partie du chemin au pas, nous prîmes le trot, selon notre habitude, à un mille environ en deçà du couvent, pour gagner la partie plate de la route qui contourne le réservoir de Sanjowlie. Au fur et à mesure que nous approchions de la crête, l'allure de nos chevaux se précipitait et les battements de mon cœur devenaient de plus en plus violents. Tout l'après-midi, j'avais eu l'esprit rempli par la pensée de Mrs Wessington ; et, chaque pouce de la route du

Jakko me rappelait nos promenades et nos entretiens d'autrefois. Les rochers m'en renvoyaient l'écho ; les pins en faisaient une chanson au-dessus de ma tête ; les torrents, grossis par les pluies, se gaussaient de ma lamentable histoire, et le vent me sifflait ma honte aux oreilles.

Pour couronner le tout, au milieu de la route qu'on appelle le Mille-des-Dames, l'Horreur m'attendait. Pas d'autre rickshaw en vue… Rien que les quatre jhampanies noirs et blancs, rien que la voiture aux panneaux jaunes, rien que la tête blonde de Mrs Wessington : tout cela, en apparence, tel que je l'avais vu huit mois et quinze jours auparavant ! Un instant, je crus que Kitty devait forcément voir ce que je voyais : il y avait entre nous une telle communion d'âmes en toute chose ! Mais ses premiers mots eurent tôt fait de m'enlever cette illusion :

— Pas un chat sur cette route ! En avant, Jack, je fais la course avec vous jusqu'aux bâtiments du réservoir !

Son nerveux petit arabe partit comme une flèche, serré de près par mon waler, et nous longeâmes ainsi à fond de train les hautes roches à pic qui bordent le chemin.

En l'espace d'une demi-minute, nous n'étions plus qu'à cinquante mètres du rickshaw. Je retins mon waler et restai un peu en arrière. Le rickshaw était juste au milieu de la route, et cette fois encore, l'arabe passa à travers, suivi par mon cheval.

— Jack ! mon cher Jack ! Je vous en supplie, dites-moi que vous me pardonnez, entendis-je comme dans un long gémissement ; puis, après un court intervalle : « C'est un malentendu, un affreux malentendu ! »

J'éperonnai mon cheval comme si j'avais le diable à mes trousses. Quand je me retournai près du réservoir, les jhampanies à livrée noire et blanche étaient toujours là, qui attendaient patiemment

au pied de la colline grise, et le vent m'apporta, comme un écho moqueur, les paroles que j'avais entendues l'instant auparavant.
Pendant tout le reste de la promenade, Kitty ne se fit pas faute de me plaisanter sur mon silence, car je m'étais, jusqu'à ce moment, montré d'une verve intarissable ; mais, après ce que je venais de voir, j'aurais été dans l'incapacité absolue de tenir une conversation soutenue et, pendant tout le trajet, depuis Sanjowlie jusqu'à l'église, je m'abstins prudemment de toute réflexion.
J'étais invité à dîner ce soir-là chez les Mannering, et c'est tout juste si j'eus le temps de courir chez moi me changer. Sur le chemin du Mont Élysée, le hasard me fit surprendre la conversation de deux hommes qui causaient dans la nuit tombante.
— C'est un fait curieux, disait l'un, que toute trace ait ainsi disparu. Savez-vous que ma femme s'était prise d'un attachement débordant pour elle ? Je ne sais vraiment pas ce qu'elle lui trouvait de si extraordinaire, mais c'est à ce point qu'elle voulait à toute force et à n'importe quel prix racheter son vieux rickshaw et ses coolies. Caprice morbide, évidemment ; mais que faire à cela ? Il fallait bien en passer par où voulait la memsahib. Eh bien ! imaginez-vous cela ? Le propriétaire du rickshaw m'a déclaré que les quatre pauvres jhampanies qui avaient l'habitude de le tirer (ils étaient quatre frères) sont tous morts du choléra sur la route d'Hardwar. Quant au rickshaw, il l'a démoli de ses propres mains. Il paraît qu'il ne veut jamais se servir du rickshaw d'une memsahib qui est morte : il prétend que cela lui porte malheur. Drôle d'idée, hein ? Comme si la petite Mrs. Wessington pouvait porter malheur à qui que ce soit, hormis à elle-même ?

En entendant cela, j'éclatai de rire, et mon rire me fit mal. Ainsi, il existait donc véritablement des rickshaws fantômes et des jhampanies fantômes dans l'autre monde ! Combien Mrs Wessington payait-elle ses serviteurs ? Pour combien de temps les employait-elle ? Où allaient-ils ?

Et, comme en réponse à cette dernière question, je vis soudain se dresser devant moi, dans le crépuscule, la Chose infernale qui me barrait le passage. Les morts vont vite et ils empruntent des raccourcis ignorés des coolies ordinaires. J'éclatai de rire une seconde fois, mais tout de suite j'étouffai ce rire dans la peur de tomber fou.

Fou, je devais l'être jusqu'à un certain point, car je me souviens d'avoir arrêté mon cheval devant le rickshaw et d'avoir poliment souhaité le bonsoir à Mrs Wessington. Sa réponse fut celle que je ne connaissais que trop bien déjà. Je l'écoutai jusqu'au bout, puis lui répliquai que j'avais entendu tout cela auparavant, mais que, si elle avait autre chose à me dire, j'étais à son entière disposition.

Quel démon malin me possédait ce soir-là ? Je ne pourrais le dire, mais toujours est-il que, pendant cinq bonnes minutes, je causai familièrement des menus faits de la journée avec la Chose qui était devant moi.

— Il est fou à lier, le pauvre diable… à moins qu'il n'ait bu. Max, tâche donc de le décider à rentrer chez lui.

Cette fois, ce n'était sûrement pas la voix de Mrs Wessington !

Les deux hommes m'avaient surpris en train de parler dans le vide et revenaient maintenant sur leurs pas pour s'occuper de moi. Ils se montrèrent pleins de douceur et de bienveillance, mais, aux réflexions qu'ils échangeaient, je voyais bien qu'ils me considéraient comme le pire des ivrognes. Après leur avoir

bredouillé quelques mots de remerciements, je regagnai au galop mon hôtel, fit promptement ma toilette et me rendis chez les Mannering où je me présentai malgré tout avec dix minutes de retard. J'essayai bien de me disculper en invoquant l'obscurité intense qui régnait ce soir-là, mais Kitty ne s'en montra pas moins fort vexée de mon manque d'empressement.

Lorsque je pris place à table, la conversation était déjà devenue générale, et j'en avais déjà profité pour glisser quelques douces paroles à ma fiancée quand je m'avisai qu'à l'autre bout de la table un homme à favoris roux était en train de narrer, avec force enjolivements, la rencontre qu'il avait eue, ce soir-là, avec un fou.

Je n'eus pas besoin de prêter l'oreille bien longtemps pour me convaincre qu'il faisait allusion à l'incident qui s'était passé une demi-heure auparavant. Arrivé à la moitié de son récit, il regarda à la ronde, comme font les beaux parleurs, pour quêter l'approbation des autres convives, ses yeux ayant rencontré les miens, il s'arrêta, interdit. Il y eut un silence embarrassant qui se prolongea quelques instants, puis l'homme aux favoris expliqua, d'un air un peu gêné, « qu'il avait oublié la fin de l'histoire », se résignant ainsi à sacrifier la réputation de conteur qu'il s'était acquise au cours des six dernières saisons. Je l'en remerciai in petto du fond de mon cœur et… continuai à manger mon poisson.

Comme tout a une fin ici-bas, ce dîner s'acheva, lui aussi, et c'est avec un sincère regret que je me séparai de Kitty, sûr d'avance qu'à peine sorti de la maison j'allais retrouver dehors la Chose qui m'attendait.

L'homme aux favoris roux, qui m'avait été présenté comme le docteur Heatherlegh, de Simla, s'offrit à m'accompagner un bout de chemin, et j'acceptai sa proposition avec reconnaissance.

Mon instinct ne m'avait pas trompé. La Chose était là, sur le Mail, et, comme dans la diabolique intention de narguer nos habitudes, avec une lanterne allumée.
L'homme aux favoris roux alla droit au fait et d'une façon qui montrait clairement qu'il avait réfléchi à la question pendant tout le dîner.
— Ah ! ça, Pansay, que vous est-il donc passé par la tête ce soir, sur la route de l'Élysée ?
— Ça ! répondis-je, sans prendre le temps de réfléchir, tant sa question m'avait pris au dépourvu.
— Ça, c'est peut-être du delirium tremens ou de l'hallucination, pour ce que j'en sais. Or, vous n'êtes pas un buveur, j'ai pu m'en rendre compte au dîner : donc, ce ne peut pas être le delirium tremens. Il n'y a absolument rien dans la direction que vous indiquez, bien que vous soyez baigné de sueur et que vous trembliez comme un poney qui prend peur. Donc, j'en conclus que c'est plutôt de l'hallucination. Et j'ai la prétention de m'y connaître, vous savez. Venez, je vous emmène chez moi. J'habite sur la route de Blessington inférieure.
À mon vif soulagement, le rickshaw, au lieu de nous attendre, se maintint à une vingtaine de mètres devant nous, et cela d'une façon constante, que nous fussions au pas, au trot ou au galop. Lorsque se termina cette longue chevauchée nocturne, j'avais raconté à mon compagnon à peu près tout ce que je vous ai expliqué ici.
— Vous avez gâché l'une des plus belles histoires qui ne me soient jamais sorties de la bouche, me dit-il, mais je vous pardonne en considération de tout ce que vous avez enduré. Maintenant, vous allez suivre à la lettre les prescriptions que je vais vous indiquer ; et, quand vous serez guéri, jeune homme,

tâchez que cela vous serve de leçon en vous apprenant à vous garer jusqu'à votre dernier jour et des femmes et des mets indigestes.
Le rickshaw conservait toujours sa même avance sur nous, et mon ami aux favoris roux semblait beaucoup s'amuser des explications que je lui donnais sur sa position exacte.
— Hallucination, Pansay.... Rien qu'une hallucination : tout cela n'est imputable qu'à vos yeux, à votre cerveau et à votre estomac. En somme, vous avez un cerveau trop imaginatif, un estomac atrophié et les nerfs optiques dans un état pitoyable. Soignez votre estomac, et vous verrez que le reste s'améliorera. Ce qu'il vous faut, c'est un régime approprié. À partir d'aujourd'hui, c'est moi qui m'occuperai de vous, car vous représentez un cas trop intéressant pour qu'on le néglige.
Nous étions maintenant parvenus dans l'ombre de la route de Blessington inférieure, et le rickshaw s'arrêta brusquement sous une énorme masse de schiste, couverte de pins, qui surplombait le chemin. Instinctivement, je m'arrêtai moi aussi, expliquant à Heatherlegh pourquoi je le faisais. Il proféra un juron.
— Eh bien ! si vous vous figurez que je vais passer la nuit à geler ici, au milieu de ces rochers, pour une hallucination due à des désordres gastro-cérébro-visuels... Miséricorde ! que se passe-t-il ?
Une détonation assourdie venait de se faire entendre et nous vîmes se soulever devant nous un nuage de poussière aveuglant, accompagné de craquements de branches qui se brisaient, et une dizaine de mètres du flanc rocheux qui bordait la route se détachèrent brusquement, entraînant dans leur chute tous les pins et toutes les broussailles dont, ils étaient couverts et s'écroulèrent sur la chaussée qui se trouva bloquée d'un seul

coup. Les arbres déracinés oscillèrent un instant dans la pénombre, tels des géants ivres, puis, dans un fracas de tonnerre, vinrent s'abattre à leur tour en travers de leurs compagnons déjà étendus. Atterrés, ruisselants de sueur, nos chevaux ne faisaient plus un mouvement.

— Mon cher, me dit mon compagnon, dès que se fut apaisé le fracas produit par l'éboulement, si nous avions continué à avancer, nous serions en ce moment ensevelis tous les deux sous dix pieds de terre. « Il y a plus de choses dans le ciel et sur terre… »*. Rentrons vite, Pansay, et remercions Dieu d'avoir la vie sauve. Un bon verre d'eau-de-vie ne sera pas de trop pour nous retaper.

Nous rebroussâmes chemin pour passer par la route de l'église et il était un peu plus de minuit lorsque nous parvînmes à la maison du docteur Heatherlegh.

Dès le lendemain, il prit toutes les dispositions nécessaires en vue du traitement auquel il voulait me soumettre et, pendant une semaine entière, il ne me quitta pas un seul instant, me soignant avec une telle sollicitude que je ne pouvais faire autrement que de bénir l'heureux hasard qui m'avait mis en contact avec le meilleur et le plus charitable des médecins de Simla. De jour en jour, la tranquillité d'esprit me revenait. De jour en jour, je me sentais plus enclin à adopter la théorie de « l'hallucination » qu'Heatherlegh avait mise en avant et d'après laquelle tout mon mal provenait de ma vue, de mon cerveau et de mon estomac.

Je passai un mot à Kitty pour lui dire qu'une légère entorse occasionnée par une chute de cheval me forçait à garder la chambre pour quelques jours et que je serais rétabli avant que le regret provoqué par mon absence se fût éveillé dans son cœur.

Le traitement d'Heatherlegh était d'une simplicité extrême : quelques pilules digestives, des bains froids et beaucoup d'exercice soit à la tombée de la nuit, soit le matin à la première heure, parce que, comme il le faisait judicieusement observer : « quand on a une entorse, on ne fait pas douze milles à pied par jour, et votre fiancée serait peut-être surprise si elle vous rencontrait ».

Au bout de la semaine, après m'avoir longuement tâté le pouls et examiné les pupilles, Heatherlegh me donna des indications très précises sur le régime que je devrais suivre et l'exercice qu'il me faudrait prendre, et me congédia aussi brusquement qu'il m'avait adopté. Et voici en quels termes il me donna la bénédiction d'adieu :

— Mon cher, je réponds de votre guérison mentale, ce qui revient à dire que je vous ai guéri de la plupart de vos afflictions physiques. Maintenant, décampez d'ici le plus vite que vous pourrez et retournez faire votre cour à Miss Kitty. Je voulus lui exprimer la reconnaissance que m'inspiraient les bontés qu'il avait eues pour moi, mais il m'interrompit aussitôt.

— N'allez pas croire que j'ai fait tout cela par sympathie pour vous. Je me rends très bien compte que vous vous êtes comporté en tout ceci comme un vilain monsieur. Mais il n'en est pas moins vrai que vous êtes un phénomène, et un phénomène comme on en voit peu. Non ! trancha-t-il en me coupant la parole une seconde fois, pas une roupie, je vous en prie. Allez-vous-en constater par vous-même si votre estomac et votre cerveau, par l'influence qu'ils produisent sur votre vue, sont encore capables de vous faire prendre des vessies pour des lanternes. Si cela vous arrive encore, je suis prêt à vous donner un lakh de roupies chaque fois.

Une demi-heure après, j'étais dans le salon des Mannerings en compagnie de Kitty. Je délirais de joie tant à cause du bonheur que j'éprouvais à la retrouver qu'à la pensée que je serai pour toujours délivré désormais de mon horrible obsession de naguère. Fort de ma parfaite sécurité enfin reconquise, je proposai à ma fiancée une promenade à cheval, et, de préférence, un temps de galop du côté du Jakko.

Jamais je ne m'étais senti aussi bien portant, aussi radieux, aussi transporté par la joie de vivre qu'en cet après-midi du 30 avril. Kitty se montra enchantée de la métamorphose qui s'était opérée chez moi et m'en complimenta avec cette délicieuse franchise qui était l'un de ses plus grands charmes.

Nous sortîmes ensemble de la maison en causant et en riant et nous mîmes en route au galop, selon notre habitude, sur la route de Chota Simla.

J'avais hâte de parvenir au réservoir de Sanjowlie pour avoir la preuve manifeste que rien ne viendrait plus maintenant troubler en aucune façon mon esprit. Nos chevaux allaient bon train, mais mon impatience était si grande que je les trouvais encore trop lents à mon gré. Kitty s'étonna de mon agitation.

— Ah ! ça, Jack, finit-elle par s'écrier, vous vous conduisez comme un enfant. Que faites-vous ?

Nous passions à ce moment au-dessous du couvent, et, par simple gaieté de cœur, je faisais exécuter à mon waler des sauts de mouton et des pirouettes d'un côté à l'autre de la route en le taquinant avec la boucle de ma cravache.

— Ce que je fais ? répondis-je. Rien, ma chérie. Mais voilà, si vous étiez restée comme moi huit jours allongée sans faire un mouvement, vous seriez comme moi : vous auriez le diable au corps.

Et, pour mieux témoigner ma joie, j'entonnai un joyeux refrain. J'achevais les dernières paroles comme nous prenions le tournant au-dessus du couvent, et, après avoir fait quelques mètres encore, nous pûmes apercevoir Sanjowlie.
Au beau milieu de la route plate se dressaient les jhampanies à livrées noires et blanches, le rickshaw à panneaux jaunes et Mrs Keith-Wessington.
J'arrêtai mon cheval, fixai l'apparition, me passai la main sur les yeux et murmurai, je crois, quelque chose. Après tout, ce que je me rappelle, c'est que je me retrouvai étendu sur le sol, la face contre terre, tandis que Kitty, toute en larmes, se penchait vers moi.
— C'est parti, petite ? demandai-je, haletant.
Les larmes de Kitty redoublèrent.
— Parti ? Quoi donc, mon cher Jack ? Que veut dire tout cela ? Vous devez certainement commettre une erreur, Jack, une affreuse erreur.
En entendant ces derniers mots, je me relevai d'un bond : j'étais fou ! Littéralement fou.
— Oui, il y a certainement une erreur, répétai-je, une affreuse erreur. Allons la constater.
J'ai le vague souvenir d'avoir entraîné Kitty par la main jusqu'à l'endroit où était la Chose et de l'avoir implorée, au nom du Ciel, de lui parler, de lui expliquer que nous étions fiancés, que ni la Mort, ni l'Enfer ne pourraient briser le lien qui nous unissait, et une foule d'autres choses du même genre que seule, Kitty pourrait maintenant répéter. De temps à autre, je m'adressais directement à la Terreur que contenait le rickshaw, la suppliant de croire à la sincérité de tout ce que j'avais dit et de me libérer de la torture qui me tuait. En parlant ainsi à tort et à

travers, je crois bien que je révélai à Kitty mes anciennes relations avec Mrs Wessington, car je m'aperçus tout à coup qu'elle m'écoutait avidement et que sa figure était devenue très pâle et ses yeux très brillants.

— Je vous remercie, Mr Pansay, me dit-elle, en voilà assez. Syce, ghora lào*.

Impassibles comme le sont tous les Orientaux, les syces nous avaient rejoints avec les chevaux qu'ils avaient rattrapés. En voyant Kitty sauter en selle, je m'accrochai aux rênes de son arabe en la suppliant de m'écouter et de me pardonner. Pour toute réponse, elle m'envoya un coup de cravache en plein visage, en me signifiant mon congé définitif en des termes que, maintenant encore, je ne me sens pas le courage de répéter ici. J'en conclus donc, et à juste titre, que Kitty savait tout désormais, et je me reculai en chancelant jusqu'auprès du rickshaw. J'avais la figure ensanglantée par ma chute et le coup de cravache m'avait laissé une boursouflure livide depuis la bouche jusqu'à l'œil. Mon amour-propre était annihilé.

À ce moment, Heatherlegh, qui nous avait sans doute suivis à distance, nous rejoignit au galop.

— Eh bien ! docteur, lui dis-je en lui montrant ma joue, vous voyez ? Voici la signature que Miss Mannering a mise au bas de mon congé. Vous voudrez donc bien, dès qu'il vous sera possible, me verser le lakh de roupies que vous m'avez promis.

Même, dans l'état misérable où j'étais, je ne pus m'empêcher de rire en voyant la figure qu'il fit.

— Je suis prêt à gager ma réputation de médecin… commença-t-il.

— Ne dites pas de bêtises, interrompis-je. Je viens de perdre tout mon bonheur : il ne vous reste plus qu'à me reconduire chez moi.

Pendant que je disais cela, le rickshaw disparut. À partir de ce moment, je perdis conscience de ce qui se passait autour de moi, et il me sembla que la cime du Jakko se déplaçait, se déroulait comme une nuée et m'enveloppait tout entier.

Sept jours plus tard — c'est-à-dire le 7 mai — la compréhension des choses me revint, et je m'aperçus que j'étais couché dans la chambre d'Heatherlegh. Je me sentais aussi faible qu'un petit enfant. Heatherlegh m'observait attentivement par dessus les feuillets épars sur son bureau. Ses premières paroles ne furent pas encourageantes, mais j'étais si déprimé qu'elles ne pouvaient avoir grand effet sur moi.

— Voici vos lettres que Miss Kitty vous a renvoyées. Vous aviez une correspondance très suivie d'après ce que je vois, mes petits amis. Voici également un paquet qui me fait l'effet de contenir une bague ; il y avait en outre un petit mot ironique du papa Mannering que je me suis permis de lire et de brûler. Le vieux gentleman n'a pas l'air content de vous.

— Et Kitty ? demandai-je sans élan.

— Encore plus furieuse que son papa, à en juger par ce qu'elle vous écrit. À propos, vous avez dû laisser échapper pas mal de souvenirs un peu bizarres avant mon intervention, car elle dit qu'un homme qui est capable de se conduire comme vous vous êtes conduit envers Mrs Wessington ferait mieux de se suicider quand ce ne serait que par pitié pour son espèce. C'est une vraie petite virago que cette charmante enfant. Elle veut à toute force que vous ayez eu une attaque de delirium tremens, au moment où s'est produite la scène que vous avez eue sur la route du Jakko et elle ajoute qu'elle aimerait mieux mourir que de ne jamais vous revoir.

Je laissai échapper un gémissement et me retournai sur l'autre côté.
— Maintenant, mon ami, vous avez à choisir. Il faut que ces fiançailles soient rompues ; et les Mannering n'ont pas l'intention de se montrer trop intransigeants à votre égard. Quel motif invoquerez-vous pour la rupture : delirium tremens ou crise d'épilepsie ? Je regrette de n'avoir pas de meilleure alternative à vous offrir. A moins que vous ne préfériez invoquer la folie héréditaire… Vous n'avez qu'un mot à dire, et je leur expliquerai que vous êtes sujet à des attaques. Tout Simla est désormais au courant de ce qui s'est passé au Mille-des-Dames. Allons, réfléchissez : je vous accorde cinq minutes pour prendre une décision.
Je crois pouvoir affirmer sans exagération que, en l'espace de ces cinq minutes, je parcourus les plus horribles abîmes de l'enfer qu'il n'ait jamais été permis à quiconque de connaître sur terre. Simultanément, je me surprenais à trébucher à travers les sombres labyrinthes du doute, de la souffrance et du désespoir absolu. Je n'arrivais pas à décider, — et Heatherlegh, en me regardant, paraissait lui-même aussi embarrassé, — lequel de ces atroces partis, je ferais le mieux d'adopter.
Finalement, je m'entendis répondre d'une voix que j'avais peine à reconnaître comme la mienne :
— On est terriblement à cheval sur la moralité dans ce pays. Allez-y pour les attaques, Heatherlegh… Et mes compliments à tout le monde. Maintenant, j'espère que vous allez me laisser dormir un peu.
Alors, mes deux « moi » se fondirent en un seul moi tourmenté, à moitié privé de raison, qui s'agitait sur un lit en cherchant à reconstruire un par un tous les événements survenus au cours du mois qui venait de s'écouler.

« Et, pourtant, je suis à Simla, me répétais-je sans cesse, moi, Jack Pansay, je suis à Simla, et il n'y a pas de fantômes ici. C'est absurde de la part de cette femme de vouloir démontrer qu'il y en a. Pourquoi donc Agnès ne me laisse-t-elle pas en paix ? Ce qui lui est arrivé aurait aussi bien pu m'arriver à moi. Mais moi je ne serais pas revenu sur terre tout exprès pour la tuer. Pourquoi ne me laisse-t-elle pas en paix ?… Pourquoi ne me laisse-t-elle pas en paix jouir de mon bonheur ?… »

Il était midi passé lorsque je m'éveillai pour la première fois ; et le soleil déclinait déjà quand je m'endormis du sommeil dont s'endort un criminel qui a subi la torture, c'est-à-dire dans cet état d'anéantissement total où l'on ne ressent même plus la souffrance.

Le lendemain, il me fut impossible de quitter le lit. Dans la matinée, Heatherlegh m'annonça qu'il avait reçu une réponse de M. Mannering et que, grâce à ses bons offices — aux bons offices d'Heatherlegh, s'entend, — la nouvelle du malheur qui m'était arrivé s'était répandue d'un bout à l'autre de Simla où l'on s'accordait unanimement pour me plaindre.

— Et c'est plus que vous ne méritez, conclut-il aimablement, bien que vous ayez passé par de, Dieu sait, combien dures épreuves. Mais ça ne fait rien, on vous guérira quand même, phénomène entêté.

Je refusai énergiquement de me laisser soigner.

— Vous vous êtes montré bien trop bon pour moi déjà, mon vieil ami, répliquai-je, je ne veux à aucun prix vous ennuyer plus longtemps de ma personne.

Au fond j'étais bien certain que rien de ce que pourrait entreprendre Heatherlegh ne parviendrait à me délivrer du fardeau qui m'accablait. Et cette certitude éveillait en moi un sentiment

de révolte désespérée contre tout ce que cela avait de déraisonnable et d'absurde. N'y avait-il pas quantité d'hommes qui ne valaient pas mieux que moi, mais qui n'avaient du moins subi leur châtiment que dans l'autre monde ? Aussi trouvais-je d'une injustice flagrante et cruelle d'être le seul qui fût condamné à un aussi épouvantable destin.

À cet état d'esprit en succédait parfois un autre, grâce auquel il me semblait que le rickshaw et moi étions les seules réalités dans un monde peuplé d'ombres ; que Kitty était une revenante ; que Mannering, Heatherlegh, et tous ceux, hommes et femmes, que je connaissais étaient des fantômes, et que les grandes collines grises elles-mêmes n'étaient que de vaines formes spectrales faites pour me torturer.

Passant continuellement d'un état d'âme à l'autre, je vécus ainsi sept interminables journées d'incessante et douloureuse agitation morale. Physiquement, au contraire, les forces me revenaient assez rapidement et je ne tardai pas à constater, en me regardant dans la glace, que j'avais repris mon aspect normal et que j'étais redevenu comme tout le monde. Chose curieuse, ma physionomie ne conservait aucune trace des tourments par lesquels je venais de passer. Elle était restée très pâle, certes, mais son expression n'avait pas changé et demeurait aussi banale qu'auparavant. Je m'étais attendu à y déceler quelque altération indélébile, quelque indice manifeste du mal qui me rongeait. Je n'y découvris absolument rien.

Le 15 mai, à onze heures du matin, je quittai la maison d'Heatherlegh. Mes habitudes de vieux garçon me conduisirent directement au Cercle. Là, j'eus tôt fait de me rendre compte que tout le monde y connaissait déjà mon histoire, telle que l'avait colportée le docteur, et que chacun, m'abordant d'un air

un peu gêné, m'entouraient de prévenances et de gentillesses inaccoutumées. Malgré cela, je sentais bien que, tout en vivant au milieu de mes semblables, je ne pourrais jamais plus désormais me considérer comme un des leurs. Avec quelle amertume et quelle envie ne me pris-je pas à considérer les humbles coolies qui allaient et venaient en riant avec insouciance, en bas, sur le Mail.

Je déjeunai au Cercle et, vers quatre heures, allai me promener de long en large sur le Mail avec la vague espérance de rencontrer Kitty.

Auprès du kiosque à musique, je fus rejoint par les jhampanies à livrées noires et blanches et j'entendis tout près de moi la supplication coutumière de Mrs Wessington. Cela ne m'étonna d'ailleurs en aucune façon : je m'y attendais depuis que j'avais mis le nez dehors ; ce qui me surprit, c'est que cela ne se fût pas produit plus tôt. Escorté du rickshaw fantôme, je suivis en silence la route de Chota-Simla. Près du bazar, Kitty, en compagnie d'un cavalier, me rattrapa et me dépassa. Elle ne me regarda pas plus que si j'avais été un chien de rue et ne me fit même pas l'honneur de presser le pas pour m'éviter, bien que le temps menaçant eût pu facilement lui en fournir le prétexte. Dans cet ordre, Kitty et son compagnon d'un côté, moi et mon Armide de l'autre, nous gravîmes la route qui monte en lacets le long du Jakko. Une vapeur s'élevait de la route détrempée ; les pins faisaient ruisseler l'eau sur les roches au-dessous d'eux, et une pluie fine striait le jour gris.

Deux ou trois fois, je me surpris à dire presque à haute voix :

— Je suis Jack Pansay, en congé à Simla… à Simla ! Dans cette Simla toujours pareille, que tout le monde connaît. Il ne faut pas que j'oublie cela… Il ne faut pas que j'oublie cela.

J'essayai ensuite de me rappeler certains propos que j'avais entendus au Cercle, comme, par exemple, le prix des chevaux d'un tel ou d'un tel, bref, tout ce qui se rattachait à la vie anglo-indienne qui m'était familière. J'allai même jusqu'à me réciter rapidement la table de multiplication pour bien m'assurer que je ne perdais pas l'esprit. Cela me rendit courage et m'empêcha pendant quelque temps d'entendre Mrs Wessington.

Une fois de plus, je montai avec lassitude la côte du couvent et m'acheminai sur la route plate. Là, Kitty et son compagnon prirent le galop, et je restai seul avec Mr Wessington.

— Agnès, dis-je, voudriez-vous avoir la bonté de rabattre la capote et de m'expliquer ce que tout cela signifie.

La capote se rabattit sans bruit, et je me trouvai face à face avec ma maîtresse morte. Elle portait la toilette dont elle était vêtue le jour où je l'avais vue pour la dernière fois vivante ; elle tenait dans sa main droite son même petit mouchoir et dans sa main gauche son même porte-billet. Conçoit-on cela : une femme morte depuis huit mois, avec un porte-billets dans les mains ? Je dus me rabattre désespérément sur la table de multiplication et me cramponner à deux mains au parapet de pierre pour m'assurer que cela, au moins, était bien réel.

— Agnès, répétai-je, par pitié, expliquez-moi ce que tout cela signifie.

Mrs Wessington se pencha en ayant avec ce brusque mouvement de tête qui lui était particulier et que je connaissais si bien ; et elle parla.

Si mon histoire n'avait pas déjà follement outrepassé les bornes de la crédibilité, j'ouvrirais ici une parenthèse afin de vous présenter mes excuses. Mais, sachant que personne, — pas même Kitty pour qui je l'écris tout spécialement pour justifier

en quelque sorte ma conduite, — sachant que personne ne me croira, je continue sans me gêner.
Mrs Wessington parlait et je marchais à côté d'elle. Je marchai ainsi depuis la route de Sanjowlie jusqu'au tournant qui est au-dessous de la Maison du Gouverneur, en causant avec animation, tout comme j'aurais pu le faire en escortant le rickshaw de n'importe quelle femme vivante. Le second et le plus torturant de mes états d'esprit s'était subitement emparé de moi, et, comme au prince du poème de Tennyson : « il me semblait que j'avançais au milieu d'un monde de fantômes ». Il y avait eu, ce jour-là, une garden-party chez le Gouverneur, et nous nous mêlâmes à la foule qui sortait. En regardant ces gens, j'eus l'impression que c'étaient eux qui étaient des ombres, — des ombres impalpables et fantastiques, — qui s'écartaient pour laisser passer le rickshaw de Mrs Wessington.
Ce que nous nous dîmes au cours de ce saisissant entretien, je ne puis et je n'ose le répéter. Heatherlegh, si on l'avait interrogé sur ce point, aurait éclaté de rire et se serait borné à dire que j'avais poursuivi une chimère enfantée par les troubles visuels que provoquait le dérangement de mon cerveau et de mon estomac. Ce fut quelque chose de macabre et, en même temps, quelque chose d'une douceur inexprimable. Se pouvait-il, me demandais-je, que je fusse destiné à courtiser une seconde fois, en ce monde, la femme que mon abandon et ma cruauté avaient tuée ?
Au retour, je revis Kitty : une ombre parmi tant d'ombres.
Je n'en finirais pas si j'entreprenais de vous raconter par le menu tous les incidents de la quinzaine qui suivit, et vous n'auriez jamais la patience de me lire jusqu'au bout. Tous les matins et tous les soirs, le rickshaw fantôme et moi nous

promenions ensemble à travers Simla. Partout où j'allais, les quatre jhampanies à livrées noires et blanches me suivaient et je ne pouvais ni rentrer à mon hôtel, ni en sortir sans les avoir à mes côtés. Je les retrouvais au théâtre parmi la foule hurlante des coolies ; devant la véranda du Cercle après une longue soirée de whist ; à la sortie des bals officiels, attendant patiemment ma réapparition ; en plein jour, si j'allais en visite chez quelqu'un. Sauf qu'il ne projetait pas d'ombre, le rickshaw offrait, sous tous les rapports, l'aspect d'un véritable rickshaw en bois et en fer. Je dirai même qu'à plusieurs reprises je dus me retenir pour ne pas crier : « attention » ! à quelqu'un, lancé à toute allure, qui menaçait de le traverser avec son cheval. Et, à plusieurs reprises aussi, à l'indicible stupeur des passants, on me vit déambuler sur le Mail, en grande conversation avec Mrs Wessington.

Il y avait à peine une semaine que je sortais quand j'appris que l'on avait abandonné l'hypothèse des « attaques » en faveur de celle de la démence. Cela ne modifia toutefois en rien ma manière de vivre. Je faisais des visites, je me promenais à cheval, je dînais en ville aussi librement qu'auparavant. J'aspirais à la société de mes semblables avec une ardeur que je n'avais jamais éprouvée jusqu'alors ; j'avais soif de me trouver au milieu des réalités de la vie ; et, cependant, je ne pouvais me défendre d'une certaine impression de tristesse lorsque j'avais été par trop longtemps séparé de ma fantômale compagne. Il serait autant dire impossible de décrire toutes les sensations par lesquelles je passai depuis le 15 mai jusqu'à aujourd'hui.

La présence du rickshaw m'inspirait tantôt de l'horreur, tantôt de l'épouvante, tantôt une sorte de vague plaisir, tantôt un désespoir infini. Je n'osais quitter Simla, et je savais que, en y

restant, je me tuais. Je savais, en outre, que c'était ma destinée de mourir lentement ainsi, et qu'un petit peu de moi s'en allait chaque jour. Ma seule anxiété était d'expier le plus discrètement possible. Il y avait des jours où j'avais un violent désir de voir Kitty, et il y avait des jours où j'épiais ses flirts outrageux avec mon successeur — ou, pour parler plus exactement, avec mes successeurs — d'un œil amusé. Elle m'était devenue aussi complètement étrangère que je lui étais devenu étranger.
Le jour, je vaquais, presque content, en compagnie de Mrs Wessington. La nuit, j'implorais le ciel de me laisser reprendre mon existence normale de naguère. Et tous ces états d'esprit changeants étaient dominés par la sourde sensation d'étonnement que j'éprouvais à voir le Visible et l'Invisible se liguer ici-bas d'une façon si étrange pour conduire un malheureux être au tombeau.

27 août
Heatherlegh continue avec une inlassable patience à me prodiguer ses soins. Hier encore, il me conseillait de faire une demande de congé pour maladie. Une demande de congé pour fuir la compagnie d'une revenante ! Une demande de congé pour obtenir du Gouvernement la généreuse permission de me débarrasser de cinq fantômes et d'un rickshaw imaginaire en m'embarquant pour l'Angleterre ! La proposition d'Heatherlegh m'a fait rire presque jusqu'aux larmes. Je lui ai répondu que j'attendrais tranquillement la fin à Simla ; et je suis sûr que la fin est proche. Et pourtant, croyez bien que cette fin, je la redoute au-delà de tout ce que je pourrais dire et qu'il n'y a pas de nuit où je n'endure les pires tortures en formant mille hypothèses sur la façon dont je mourrai.

Mourrai-je décemment dans mon lit comme meurt tout gentleman anglais qui se respecte ; ou bien, au cours d'une dernière promenade sur le Mail, mon âme me sera-t-elle violemment arrachée et ira-t-elle s'unir pour l'éternité avec ce macabre spectre ? Retrouverai-je dans l'autre monde mon ancienne passion, ou bien, détestant Agnès, serai-je condamné à un perpétuel enchaînement avec elle ? Hanterons-nous tous deux jusqu'à la consommation des siècles la scène où se déroulèrent nos amours passées ?

Au fur et à mesure que le jour de ma mort approche, l'horreur insurmontable que ressent tout être vivant pour les esprits évadés de la tombe grandit de plus en plus. C'est horrible de descendre vivant parmi les morts alors que l'on est à peine parvenu à la moitié de sa vie ; mais c'est mille fois plus horrible encore d'attendre comme je le fais, au milieu de vous, je ne sais quelle inimaginable terreur. Plaignez-moi, tout au moins à cause de mon « hallucination », car je sais que jamais vous ne consentirez à croire ce que j'ai écrit ici. Et pourtant, s'il est un homme qui n'ait jamais été écrasé par les Puissances des Ténèbres, dites-vous bien que je suis cet homme-là.

Et, en toute justice, plaignez-la, elle aussi, car, s'il est une femme qui n'ait jamais été tuée par un homme, dites-vous bien que Mrs Wessington le fut par moi.

La dernière phase de mon châtiment est désormais imminente.

La Marque de la Bête

« Tes dieux, mes dieux, savons-nous, toi ou moi,
lesquels sont les plus forts ? ».
Proverbe indigène.

D'aucuns prétendent qu'à l'est de Suez le contrôle direct de la Providence devient inexistant, l'homme y étant, disent-ils, abandonné aux pouvoirs des dieux et des démons de l'Asie et la Providence de l'Église d'Angleterre n'exerçant plus qu'une influence occasionnelle et très amoindrie sur les Anglais.

Cette théorie explique certaines des horreurs les plus injustifiables dont l'Inde est le théâtre et pourra du même coup expliquer le récit que l'on va lire.

Mon ami Strickland, qui appartient à la police et qui connaît les indigènes aussi à fond qu'il est possible de les connaître sans se mettre sous le coup de leur vengeance, peut se porter garant des faits que je me propose d'exposer. Dumoise, notre docteur, fut également témoin de ce que nous vîmes, Strickland et moi, mais les déductions qu'il tira à ce propos étaient tout à fait inexactes. Il est mort maintenant, et sa mort, qui fut assez singulière, a été relatée autre part.

À son arrivée dans l'Inde, Fleete était possesseur de quelque argent et de terres situées dans l'Himalaya, en une région appelée Dharm-sala, héritage d'un de ses oncles qu'il avait le désir de faire fructifier. Fleete était un grand gaillard, un peu

gauche d'allures, fort enjoué de caractère et tout à fait inoffensif. Ses connaissances sur le pays étaient naturellement des plus sommaires, et il se plaignait sans cesse des difficultés que présente le dialecte.
Aux approches de la nouvelle année, il quitta son domaine des collines afin d'aller passer les fêtes à la station et s'en fut de droite et de gauche en compagnie de Strickland. La veille du jour de l'an, il y eut un dîner au club, et l'on passa la nuit à boire, ce qui était assez excusable en somme, car, lorsque des gens venus des quatre coins de l'Empire se trouvent rassemblés, ils ont bien le droit de se livrer à quelque orgie.
La frontière avait envoyé un contingent de « Catch' em alive o' » qui n'avaient pas vu vingt visages blancs depuis un an et qui avaient l'habitude de faire quinze milles à cheval pour aller dîner au fort le plus proche, au risque de recevoir une balle Khyberce dans l'estomac. Ils mirent aussitôt à profit la sécurité insolite qui leur était accordée en jouant à la poule avec un hérisson trouvé dans le jardin, et l'un d'entre eux s'amusa même à promener le marqueur à travers la salle en le portant avec ses dents.
Il était venu également une demi-douzaine de planteurs du Sud, lesquels causaient « chevaux » avec le plus Grand Menteur d'Asie, lequel s'évertuait à enfoncer, l'une après l'autre, toutes leurs anecdotes.
Bref, la réunion fut aussi complète que possible, et l'on serra les rangs en faisant le bilan des pertes, en morts et blessés, durant l'année qui venait de s'écouler. Je le répète, on but prodigieusement cette nuit-là, et je me souviens que nous chantâmes « Auld Lang Syne », les pieds dans la coupe du championnat de polo et la tête sous les étoiles, et que nous nous jurâmes tous réciproquement une amitié éternelle.

À l'issue de ce souper mémorable, plusieurs d'entre nous se mirent en route : les uns pour aller annexer la Birmanie ; les autres pour aller coloniser le Soudan, où ils furent massacrés par les Fuzzies dans la cruelle échauffourée de Suakim ; d'autres encore reçurent des croix et des médailles ; d'autres se marièrent, ce qui était fâcheux ; d'autres, enfin, firent des choses bien plus fâcheuses encore. Quant à nous qui restâmes enchaînés sur place, nous nous efforçâmes de gagner autant d'argent que possible avec l'inexpérience qui nous caractérisait.

Fleete commença la nuit avec du sherry et du bitter, absorba du Champagne durant tout le repas jusqu'au dessert, puis du capri nouveau qui vous raclait le gosier et qui était aussi fort que du whisky, de la bénédictine avec son café, quatre ou cinq whiskys-sodas pour améliorer ses coups à la poule, de la bière et, à deux heures et demie, pour couronner le tout, du vieux marc.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que, lorsqu'il voulut sortir par 14°C de froid à trois heures et demie du matin, il se soit pris de colère contre son cheval parce qu'il toussait et ait imaginé de se mettre en selle à la manière dont on joue à saute-mouton. La bête s'échappa et rentra à l'écurie, et nous en fûmes réduits, Strickland et moi, à former une garde de déshonneur pour reconduire Fleete chez lui.

Il nous fallait passer pour cela à travers le bazar, auprès d'un petit temple d'Hanuman, le dieu-singe, qui est une divinité de premier ordre et très respectée. Tous les dieux, de même que tous les prêtres, ont leurs bons côtés. Pour ma part, j'attache une haute importance à Hanuman et me montre toujours bon envers son peuple, les grands singes gris des collines. Peut-on jamais savoir si l'on n'aura pas besoin un jour d'un ami ?

Il y avait de la lumière dans le temple lorsque nous en approchâmes, et nous entendîmes des voix d'hommes qui psalmodiaient. Dans les temples indigènes, il n'est pas rare de voir les prêtres se relever à n'importe quelle heure de la nuit, pour honorer leur dieu.

Avant qu'il nous fut possible de rien faire pour l'en empêcher, Fleete monta les marches en courant, donna des tapes dans le dos à deux des prêtres et se mit gravement à écraser les cendres de son cigare sur le front de l'effigie en pierre rouge d'Hanuman. Strickland voulut l'entraîner de force au-dehors, mais Fleete se contenta de s'asseoir en disant sur un ton solennel :

— Vous avez vu ça ?... Eh bien ! ça... c'est la marque de la bête ! Et c'est moi qui l'ai faite. N'est-ce pas qu'elle est bien réussie ?

En l'espace de quelques secondes, tout le temple fut en rumeur, et Strickland, qui savait ce qu'il en coûte de se montrer sacrilège envers les dieux, dit qu'il allait bien certainement se passer quelque chose. En vertu de sa situation officielle, de son séjour prolongé dans le pays et de ses fréquentations étroites avec les indigènes, il était connu des prêtres et se sentait pour cette raison très mal à l'aise. Quant à Fleete, il s'était assis par terre et refusait obstinément de se laisser emmener, disant qu'il était fort bien là et que ce « bon vieux Hanuman » faisait un très doux oreiller.

Tout à coup, sans crier gare, un homme d'argent sortit d'un renfoncement qui se trouvait derrière l'idole. Malgré le froid intense, il était complètement nu, et son corps brillait comme de l'argent poli, car c'était ce que la Bible appelle « un lépreux blanc comme neige ». En outre, il n'avait plus de visage, attendu qu'il était atteint de la lèpre depuis des années déjà et que les ravages qu'elle avait produits sur lui étaient déjà fort avancés.

Voyant que le temple s'emplissait de plus en plus d'indigènes qui semblaient sortir de terre à chaque instant, nous nous penchâmes, Strickland et moi, sur notre compagnon afin de l'emporter de force dans nos bras, mais l'homme d'argent s'était déjà faufilé entre nous et, poussant un cri assez semblable à un miaulement de loutre, il empoigna Fleete par la taille et, avant qu'il nous eût été possible de le repousser, lui appliqua sa tête contre la poitrine. Puis il se retira dans un coin en reprenant son miaulement discordant, tandis que la foule des indigènes se massait devant les portes afin de nous empêcher de sortir.
Les prêtres s'étaient montrés fort courroucés tant que l'homme d'argent n'avait pas touché Fleete, mais, depuis qu'ils l'avaient vu se frotter ainsi contre lui, ils paraissaient complètement apaisés.
Au bout de quelques minutes de profond silence, l'un des prêtres s'approcha de Strickland et lui dit en très pur anglais :
— Vous pouvez emmener votre camarade. Il est quitte avec Hanuman, mais Hanuman n'est pas quitte avec lui.
La foule s'écarta pour nous laisser passer, et nous emportâmes Fleete sur la route.
Strickland était très en colère, et Fleete, ivre mort, réclamait son lit à cor et à cri. Nous nous mîmes en route sous la conduite de Strickland, qui rongeait son frein en silence. À un moment donné, Fleete fut subitement saisi de violents frissons accompagnés de sueurs. Il déclara que les odeurs du bazar étaient écœurantes et s'étonna que l'on tolérât la présence d'abattoirs à si proche distance des résidences anglaises.
— Vous ne sentez pas le sang ? nous demanda-t-il.
Lorsque nous parvînmes enfin à le coucher, l'aube blanchissait déjà. Strickland me proposa alors de prendre un autre whis-

ky-soda, et, pendant que nous buvions ensemble, il reparla de la scène qui s'était déroulée dans le temple et m'avoua qu'il en avait été absolument déconcerté. Rien ne peut être aussi vexant pour Strickland que d'être mystifié par les indigènes, car il s'est toujours fait un point d'honneur d'arriver à les battre avec leurs propres armes. Jusqu'à présent, il n'y est encore point parvenu, mais, d'ici quinze ou vingt ans, il aura certainement fait quelques petits progrès.

— S'ils nous étaient tombés dessus à bras raccourcis, j'aurais compris cela, maugréa-t-il ; mais miauler ainsi après nous… Où voulaient-ils donc en venir ?… Ah ! décidément, cela ne me dit rien qui vaille.

Je lui répondis que le comité directeur du temple nous intenterait sans doute une action criminelle pour outrages à sa religion et lui rappelai qu'il y avait un article du code pénal indien qui visait très nettement l'offense dont Fleete s'était rendu coupable. Mais il se montra fort sceptique sur ce point, me rétorquant simplement qu'il formait tous ses vœux pour que l'affaire se terminât de façon aussi bénigne.

Avant de m'en aller, je jetai un coup d'œil dans la chambre de Fleete ; il était étendu sur le côté droit et se labourait le sein gauche avec ses ongles.

Il était sept heures du matin lorsque, transi, déprimé et chagrin, je m'en fus me coucher moi-même.

L'après-midi, vers une heure, je me rendis à cheval jusque chez Strickland afin de lui demander des nouvelles de Fleete qui devait, pensais-je, endurer de terribles maux de tête après son orgie de la veille. Fleete était en train de prendre son petit déjeuner et semblait effectivement très mal en point et en outre de fort maussade humeur, car il invectivait le cuisinier qui lui

avait servi une côtelette beaucoup trop cuite à son gré. Cela me parut assez curieux ; on ne voit pas tous les jours un homme qui a passé sa nuit à boire réclamer de la viande crue. Je lui en fis la remarque, et il se mit à rire.

— Vous avez de drôles de moustiques dans cette région, me dit-il. Je suis littéralement dévoré, mais, chose singulière : à un endroit seulement.

— Montrez-nous un peu cela, lui dit Strickland. L'inflammation a peut-être diminué depuis ce matin.

Pendant que l'on faisait griller les côtelettes, Fleete écarta sa chemise et nous montra, juste au-dessus de son sein gauche une marque qui était la réplique parfaite des rosettes noires, composées de cinq ou six mouchetures irrégulières en éventail que l'on voit sur les peaux de léopard.

Strickland, après l'avoir examinée, déclara :

— Ce matin, c'était à peine rosé. À présent, c'est devenu tout noir.

Fleete courut se regarder dans une glace,

— Bigre ! fit-il. Ça a un vilain aspect. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Nous nous le demandions comme lui.

Au même moment, l'on apporta les côtelettes toutes roses et juteuses, et Fleete se mit à les dévorer avec une gloutonnerie répugnante. Il ne mâchait qu'avec ses molaires droites et rejetait la tête par-dessus l'épaule droite chaque fois qu'il happait un morceau de viande. Lorsqu'il eut fini, s'étant avisé sans doute qu'il venait de se comporter de façon plutôt singulière, il nous dit comme pour s'excuser :

— Ma foi, je ne me rappelle pas avoir jamais eu si faim de ma vie ! J'ai bouffé comme une autruche.

En sortant de table, Strickland me souffla à l'oreille :

— Ne vous en allez pas. Restez ici… Restez jusqu'à demain.

Mon habitation étant située à trois milles à peine de la sienne, cette invitation était positivement absurde. Néanmoins, il mettait beaucoup d'insistance à me décider et s'apprêtait même à ajouter autre chose, lorsqu'il fut interrompu par Fleete qui nous déclara, d'un air un peu gêné, qu'il se sentait encore faim. Strickland envoya un homme chez moi avec ordre de me ramener un cheval et tout ce dont je pourrais avoir besoin pour la nuit, et nous entraîna avec lui vers ses écuries en attendant l'heure où il était convenu que nous irions faire une promenade à cheval. Lorsque l'on a la passion des chevaux, on ne se lasse jamais de les admirer et, lorsque l'on est deux et que l'on cherche à tuer le temps de cette manière, on fait toujours assaut de connaissances utiles et de vantardises.

Il y avait cinq bêtes dans les écuries, et je n'oublierai jamais la scène à laquelle nous assistâmes lorsque nous voulûmes nous en approcher pour les examiner.

Hennissant, se cabrant, frissonnant, tirant sur leurs longes au point d'arracher presque leurs piquets, les pauvres animaux, baignés de sueur et couverts d'écume, semblaient au paroxysme de la terreur et de l'affolement. C'était d'autant plus curieux que, en temps ordinaire, les chevaux de Strickland étaient aussi familiers avec lui que ses chiens. Craignant de les voir s'emporter, nous jugeâmes plus prudent de les laisser en paix et nous ressortîmes, mais, au bout d'un instant, Strickland revint sur ses pas et me rappela. Quoique visiblement effrayés encore, les chevaux s'étaient cependant quelque peu calmés et se laissèrent flatter, cajoler et prendre par la tête.

— Ce n'est pas de nous qu'ils ont peur, me confia Strickland. Voulez-vous que je vous dise? Eh! bien, je donnerais de bon cœur trois mois de mes gages pour pouvoir entendre parler Outrage.

Malheureusement Outrage n'avait pas le don de la parole et il ne put que nicher sa tête contre la poitrine de son maître en soufflant avec ses naseaux comme les chevaux ont coutume de le faire quand ils cherchent faire comprendre quelque chose qu'ils ne peuvent exprimer.
Fleete nous rejoignit un peu après dans l'écurie, et à peine les chevaux l'eurent-ils aperçu qu'ils furent repris de la même frayeur qu'auparavant, de sorte que nous eûmes toutes les peines du monde à nous esquiver sans essuyer aucune ruade.
— Dites donc, Fleete, constata Strickland, ils n'ont pas l'air de vous aimer.
— Quelle blague ! riposta Fleete, ma jument me suit comme un chien.
Et, ce disant, il s'approcha de la bête, qui était libre dans son box, mais, dès qu'il essaya de faire glisser les barres, elle sauta de côté, le culbuta et s'échappa dans le jardin.
Je partis à rire de bon cœur, mais Strickland ne riait pas, lui, et, prenant sa moustache à pleines mains, il tirait dessus comme s'il voulait l'arracher.
Fleete, au lieu de s'élancer à la poursuite de sa jument, s'était mis à bâiller, en déclarant qu'il avait sommeil, et il rentra à la maison pour se coucher, ce qui était une bien stupide façon de passer le jour de l'An.
Strickland, resté seul avec moi dans les écuries, me demanda si j'avais remarqué quelque chose de particulier dans la manière d'être de Fleete. Je lui répondis que j'avais trouvé qu'il mangeait d'une façon bestiale, mais que cela tenait peut-être à l'isolement au milieu duquel il vivait dans les collines, loin des gens raffinés et de bon ton, comme nous, par exemple. Mais Strickland ne riait toujours pas et sans doute n'écoutait-il

même pas ce que je lui disais, car sa prochaine réflexion fut au sujet de la marque que Fleete portait sur la poitrine. Je me déclarai d'avis qu'elle avait pu être produite par des cantharides à moins que ce ne fût un « signe » de naissance jusqu'alors inapparent et devenu visible depuis peu. Nous étions tous deux d'accord pour trouver que cette marque était extrêmement déplaisante à voir, mais Strickland ne me cacha pas qu'il trouvait mes hypothèses absolument stupides.

Je ne vous livre pas mon opinion personnelle en ce moment, ajouta-t-il, parce que vous seriez tenté de croire que je déraisonne, mais, si rien ne vous en empêche, restez ici chez moi pendant quelques jours. Je désire que vous observiez Fleete ; seulement ne me faites pas part de vos impressions tant que je ne vous annoncerai pas que j'ai abouti à une conclusion sûre.

— Mais, objectai-je, ce soir, je dîne en ville.

— Moi aussi, répartit Strickland, et Fleete aussi… à moins qu'il ne change d'avis d'ici là.

Nous nous promenâmes dans le jardin en fumant, sans toutefois échanger un seul mot tant que nos pipes ne furent pas éteintes, car nous étions liés par une amitié de longue date, et l'on ne peut savourer un bon tabac si l'on cause.

Ensuite, nous allâmes réveiller Fleete. Mais Fleete ne dormait pas et paraissait au contraire très agité.

— Ah ! vous savez, s'écria-t-il, je voudrais encore des côtelettes. Est-ce qu'il y a moyen d'en avoir ?

Nous nous mîmes à rire et lui répondîmes :

— Allez-vous changer. On va vous amener les poneys dans une minute.

— Fort bien, dit Fleete. Mais je ne me mettrai en route que quand on m'aura servi d'autres côtelettes… et pas trop cuites, hein.

Il faisait l'effet de parler très sérieusement.
Il était maintenant quatre heures, et c'est à une heure que nous avions pris notre repas ; mais il n'en persista pas moins fort longtemps à réclamer des côtelettes peu cuites. Finalement, il alla endosser son costume de cheval et sortit sur la véranda. Son poney — on n'avait pas encore pu rattraper la jument — ne voulut pas le laisser approcher. Les trois bêtes étaient du reste aussi terrorisées l'une que l'autre et impossibles à maintenir. Aussi Fleete finit-il par décréter qu'il préférait rester à la maison et se remettre à manger.
Strickland et moi nous mîmes donc en route tous les deux, en proie à la plus vive perplexité. Comme nous passions devant le temple d'Hanuman, l'homme d'argent en sortit et se mit à miauler après nous.
— Il ne fait pas régulièrement partie des prêtres du temple, m'expliqua Strickland. J'aurais joliment de plaisir à lui mettre le grappin dessus.
Le temps de galop que nous fîmes ce soir-là sur le champ de courses manqua totalement d'entrain. Les chevaux étaient à plat et avançaient avec autant de difficulté que s'ils venaient de fournir une étape exténuante.
— Leur frayeur de ce matin les a complètement abattus, dit Strickland.
Il ne formula aucune autre réflexion pendant tout le reste de la promenade. À une ou deux reprises, il me sembla qu'il grommelait un juron entre ses dents, mais je n'y attachai pas autrement d'importance.
Nous rentrâmes vers sept heures, à la nuit close, mais il n'y avait encore aucune lumière dans le bungalow.
— Que ces scélérats de serviteurs sont donc négligents ! s'écria Strickland.

Quelque chose fit broncher mon cheval lorsqu'il s'engagea sur la grande allée, et je vis tout à coup Fleete qui se relevait et se dressait devant moi.
— Ah ! ça, que faisiez-vous donc ?... lui demanda Strickland. Vous marchiez à quatre pattes dans le jardin ?
Mais, au même moment, nos deux bêtes effrayées partirent ventre à terre tellement à l'improviste que nous faillîmes vider les étriers. Nous mîmes pied à terre devant les écuries et revînmes à pied jusqu'à Fleete qui s'était de nouveau agenouillé sous les orangers.
— Enfin, nous direz-vous ce que vous avez ? Insista Strickland.
— Mais... rien, absolument rien, répliqua Fleete d'une voix haletante et pâteuse. J'étais en train de jardiner... Je faisais de la botanique, si vous aimez mieux. L'odeur de la terre est délicieuse. Je crois que je vais aller faire une promenade... une longue promenade... Je marcherai toute la nuit.
Alors, me rendant compte qu'il n'était pas du tout dans son état normal, je me retournai vers Strickland :
— Je ne dînerai pas en ville, ce soir, lui dis-je.
— À la bonne heure ! s'exclama Strickland. Allons, Fleete, relevez-vous. Vous attraperez la fièvre si vous continuez. Rentrez plutôt avec nous ; on va faire allumer les lampes, et nous dînerons tous les trois ici.
— Non, non, pas de lampes !... Pas de lampes ! protesta Fleete en se relevant d'assez mauvais cœur. D'abord, on est bien mieux ici. Faites-nous servir là, dans le jardin, et surtout qu'on nous rapporte des côtelettes... beaucoup de côtelettes pas trop cuites... des côtelettes saignantes, avec du gras.
Or, les soirs de décembre, dans l'Inde septentrionale, il gèle à pierre fendre : il fallait donc être fou à lier pour émettre une proposition aussi saugrenue que celle de Fleete.

— Rentrez ! Lui enjoignit Strickland d'un ton sans réplique. Rentrez immédiatement ! Et Fleete céda.
Lorsque l'on apporta les lampes, nous nous aperçûmes qu'il était littéralement couvert de boue de la tête aux pieds, comme s'il s'était roulé sur les plates-bandes du jardin. Pour fuir la lumière, il s'en fut se réfugier dans sa chambre. Ses yeux étaient horribles à voir, éclairés qu'ils étaient par une lueur verdâtre, qui semblait, non pas émaner d'eux, mais les illuminer par derrière, si l'on comprend bien ce que je veux dire. II avait la lèvre inférieure tombante.
— Il va y avoir du charivari cette nuit, me dit Strickland, un charivari infernal. Je vous conseille de ne pas quitter votre tenue de cheval.
Fleete n'en finissait pas de revenir, et nous commandâmes le dîner en l'attendant. Nous l'entendions aller et venir continuellement, mais il était sans lumière.
À un moment donné, un hurlement prolongé, pareil à celui d'un loup, s'échappa de sa chambre. En littérature et dans la conversation courante, on a l'habitude d'employer à tort et à travers des expressions telles que : « c'était à vous glacer le sang dans les veines », « à vous faire dresser les cheveux sur la tête » et autres clichés du même genre. En réalité, ce sont là des impressions si pénibles à ressentir qu'elles ne méritent pas qu'on les traite à la légère. Mon cœur cessa de battre aussi soudainement que si l'on me l'avait transpercé d'un coup de poignard, et Strickland était aussi blanc que la nappe.
Le hurlement se répéta et un autre hurlement venant du fond de la campagne lui répondit.
Cela mit le comble à l'horreur à laquelle nous étions en proie. Strickland se précipita dans la chambre de Fleete. J'y parvins

moi-même sur ses talons, et nous arrivâmes juste à temps pour voir Fleete s'esquiver au-dehors par la fenêtre. Il poussait des cris gutturaux en crachant comme une bête en colère et ne put nous répondre lorsque nous lui criâmes de s'arrêter.

Ce qui se passa ensuite, je ne sais pas au juste, mais il est à croire que Strickland l'étourdit en lui assénant un coup de tire-botte, sans quoi je n'aurais, certes, jamais pu le terrasser comme je le fis. Fleete était dans l'incapacité d'articuler un traître mot ; la seule chose qu'il pouvait faire était grogner, et ses grognements étaient ceux d'un loup et non ceux d'un homme. Les facultés de son entendement humain avaient dû s'affaiblir d'heure en heure pendant la journée, au point de s'être trouvées totalement annihilées à la tombée de la nuit, de sorte que nous étions maintenant en présence d'une bête qui, naguère, était Fleete. C'était un véritable défi aux lois de la raison et de l'humanité. J'essayai de prononcer le mot d'« hydrophobie », mais il se refusa à sortir de ma bouche, car je me rendais trop bien compte que ce serait mentir en pure perte. Nous attachâmes cette bête avec une corde de punkah faite de lanières de cuir, lui liant ensemble les pouces des mains et les gros orteils des pieds, et la bâillonnant à l'aide d'une corne à chaussures, instrument très efficace pour peu que l'on sache l'employer comme il faut.

Cela fait, nous dépêchâmes un homme auprès du docteur Dumoise pour le prier de venir immédiatement.

Le messager partit et tandis que nous nous arrêtions un instant pour souffler, Strickland me dit :

— Cela ne servira à rien. Ce n'est pas du ressort de la médecine.

Et je me rendais également compte qu'il avait raison.

La bête avait la tête libre et, à tout moment, elle la jetait de côté, tantôt à droite, tantôt à gauche. N'importe qui serait entré dans la pièce aurait cru que nous étions occupés à tanner une peau de loup. C'était le plus répugnant accessoire de tous. Strickland s'était assis et, le menton dans la main, observait les contorsions de la bête sur le sol, mais sans formuler aucune réflexion.

Au cours de la lutte, la chemise s'était écartée, mettant à nu la marque en forme de rosette noire qui était sur le sein gauche, et cette marque se détachait en saillie à la façon d'une pustule. Tandis que nous étions ainsi occupés à regarder en silence, on entendit soudain au dehors des miaulements analogues à ceux d'une loutre femelle. Nous nous levâmes d'un bond tous les deux, et — je parle pour moi et non pour Strickland — je me sentis subitement en proie à un malaise, à un véritable malaise physique.

Sur ces entrefaites, Dumoise arriva. Le petit bonhomme, malgré l'endurcissement que l'on acquiert dans sa profession, parut impressionné au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Il déclara que c'était un lamentable cas d'hydrophobie auquel il était totalement impossible de porter remède. Selon lui, les palliatifs pourraient tout au plus prolonger l'agonie.

Et, de fait, la bête avait déjà l'écume à la bouche.

Ainsi que nous l'expliquâmes à Dumoise, Fleete avait été mordu à une ou deux reprises par des chiens. Quand on élève autour de soi une demi-douzaine de terriers, il faut bien s'attendre à recevoir de temps en temps quelques coups de crocs.

Dumoise était impuissant. La seule chose qu'il pouvait affirmer en toute certitude, c'est que Fleete était en train de succomber à un accès d'hydrophobie.

La bête avait réussi à cracher le tire-botte et s'était remise à hurler à pleine gorge.
Dumoise nous répéta que l'accès ne pouvait avoir qu'une issue fatale et se déclara prêt à rédiger un certificat attestant la cause du décès. C'était un brave petit bonhomme et il s'offrit même à rester avec nous jusqu'au bout, mais Strickland déclina son aimable proposition, ne voulant pas, disait-il, empoisonner son jour de l'An, et le pria seulement de ne pas colporter publiquement la fin lamentable de Fleete.
Dumoise prit donc congé de nous, encore en proie à une très vive agitation, et le bruit des roues de sa voiture s'était à peine perdu dans le lointain que Strickland me confia à l'oreille les soupçons qui lui avaient traversé l'esprit. Ils étaient si invraisemblables et si fantastiques qu'il n'osait les énoncer à haute voix, et moi qui, à vrai dire, partageais toutes les convictions de Strickland, j'avais tellement honte d'en convenir que j'affectai plutôt de n'en rien croire.
— En admettant même que l'homme d'argent ait jeté un sort à Fleete parce qu'il avait outragé l'image d'Hanuman, objectai-je, le châtiment n'aurait pas pu se produire aussi promptement.
À peine avais-je prononcé ces mots que les cris se répétèrent au-dehors et que la bête fut reprise de convulsions si violentes que nous finîmes par redouter de voir ses liens céder sous l'effort.
— Regardez ! me souffla Strickland. Si cela se renouvelle seulement six fois, je prends sur moi d'agir et je vous somme de me prêter main-forte.
Il passa dans sa chambre et en ressortit quelques minutes après armé d'un vieux canon de fusil, d'un fragment de gaule à ligne, d'un rouleau de grosse corde et du « cadre » pesant qui lui servait de lit.

Je lui expliquai que, chaque fois que le cri s'était fait entendre dans le jardin, les convulsions avaient repris deux secondes après, et que la bête semblait à présent très nettement affaiblie.
— Mais il ne peut pas lui enlever la vie ! murmura Strickland. Il ne peut pas lui enlever la vie !
— Après tout, c'est peut-être un chat qui miaule ainsi, hasardai-je tout en sachant fort bien que je me mentais à moi-même en disant cela. Si l'homme d'argent est responsable de ce qui arrive, comment peut-il oser venir ici ?
Strickland rapprocha les bûches qui brûlaient dans l'âtre, mit le canon de fusil à chauffer parmi les flammes, déroula la corde sur la table et alla chercher une canne qu'il brisa en deux. Il y avait environ un mètre de ligne à pêche, du boyau de chat renforcé avec du laiton, comme on en emploie pour la pêche au saumon, et il y fit une boucle à chaque bout.
Puis il me demanda :
— Comment allons-nous nous y prendre pour le guetter ? Il faut que nous le capturions vivant et sans le blesser.
Je lui répondis qu'il faudrait nous en remettre à la Providence et que le mieux serait d'explorer, à l'aide de maillets de polo, les taillis qui se trouvaient devant la maison. Homme ou animal, l'être qui miaulait ainsi tournait incontestablement en rond autour du bungalow avec la régularité d'un veilleur de nuit accomplissant sa ronde. Nous n'avions donc qu'à nous embusquer derrière un buisson et à attendre qu'il passât pour lui tomber dessus.
Strickland se rangea aussitôt à cet avis, et, sortant subrepticement par une des fenêtres de la salle de bain, nous traversâmes la partie antérieure de la véranda, puis la grande allée et atteignîmes ainsi les buissons.

La clarté de la lune nous permit de voir le lépreux contourner le coin de la maison. Il était entièrement nu et, de temps en temps, miaulait et s'arrêtait pour danser avec son ombre. C'était un spectacle fort peu agréable à voir, et, en songeant au malheureux Fleete réduit à une aussi profonde dégradation par les maléfices de cet abject individu, je fis bon marché des doutes qui me restaient et pris la résolution de prêter mon assistance à Strickland, tant pour la manipulation du canon de fusil chauffé à blanc que pour celle de la ligne torsionnée, tant pour agir sur la tête que pour agir sur les reins et inversement.

Profitant d'un instant où le lépreux s'était arrêté sous le porche d'entrée, nous nous élançâmes sur lui avec nos maillets. Il était doué d'une force prodigieuse, et nous appréhendions qu'il nous échappât ou ne reçut quelque blessure grave avant qu'il nous fût possible de nous emparer de lui. Jusqu'alors, nous avions toujours tenu les lépreux pour de frêles créatures, mais nous pûmes constater que cette opinion était absolument fausse. Enfin, Strickland réussit à le culbuter en lui faisant un croc-en-jambe et cela me permit de le clouer au sol en lui appuyant sur le cou avec mon pied. Il poussait des miaulements à faire frémir, et, même à travers le cuir de mes bottes, je sentais que sa chair n'était pas celle d'un homme sain.

Il cherchait sans cesse à nous frapper avec les moignons à l'état de quoi étaient réduits ses pieds et ses mains, mais nous lui glissâmes la lanière d'un fouet de chien sous les aisselles et nous le traînâmes à reculons à travers le vestibule, puis dans la salle à manger où la bête était étendue, et là nous le ligotâmes avec les courroies d'une malle. Il ne cherchait d'ailleurs pas à s'enfuir et continuait simplement à miauler.

Lorsque nous le confrontâmes avec la bête, ce fut une scène indescriptible. La bête creusa les reins en arc, comme si on l'avait empoisonnée avec de la strychnine et se mit à pousser des gémissements pitoyables. Il se passa également d'autres choses encore, mais qu'il est impossible de relater ici.

— Je commence à croire que j'avais raison, déclara Strickland. À présent, nous allons le mettre en demeure de travailler à la guérison de ce cas.

Mais le lépreux se contenta de miauler comme auparavant. Alors Strickland s'entortilla la main avec une serviette et retira le canon de fusil du feu. De mon côté, je passai dans les boucles de la ligne à pêche l'un des deux tronçons de la canne rompue et attachai solidement le lépreux sur le « cadre » de Strickland. Je m'expliquais sans peine à présent que tant d'hommes, de femmes et même d'enfants aient pu assister froidement à la mort d'une sorcière sur un bûcher ; car la bête gémissait par terre, sur le plancher, et, bien que l'homme d'argent ne possédât plus de visage, on pouvait voir d'horribles contractions sur la masse de chair informe qui lui en tenait lieu, et cela aussi nettement que l'on peut voir rougeoyer un objet en fer chauffé à blanc, tel qu'un canon de fusil, par exemple. Strickland s'abrita les yeux avec sa main, et nous nous mîmes aussitôt à la besogne.

Pour le reste, je le passerai sous silence : il est des choses que l'on ne peut livrer à l'impression.

L'aube commençait à poindre quand le lépreux parla. Ses miaulements, jusqu'à ce moment, n'avaient provoqué aucun résultat satisfaisant. Parvenue à l'épuisement total, la bête avait fini par tomber en syncope, et le plus grand silence régnait désormais dans la maison. Nous débarrassâmes le lépreux de ses

liens et lui enjoignîmes de chasser l'esprit malfaisant. Alors, il se traîna jusqu'à la bête et lui posa une main sur le sein gauche. Ce fut tout. Après cela, il se laissa tomber, la face contre terre, et se prit à geindre en haletant.

Penchés sur la bête et épiant attentivement sa figure, nous vîmes peu à peu l'âme de Fleete réapparaître dans son regard. Puis son front se couvrit d'un flot de sueur qui lui ruissela jusque dans ses yeux clos, dans ses yeux cette fois redevenus humains.

Nous attendîmes ainsi pendant une heure, mais, voyant que Fleete ne s'éveillait toujours pas, nous le transportâmes dans sa chambre et congédiâmes le lépreux après lui avoir fait don du « cadre », du drap du cadre pour couvrir sa nudité, des gants et des serviettes avec lesquels nous l'avions touché et du fouet que nous lui avions passé autour du corps. Il s'enroula dans le drap et s'éloigna dans le jour naissant sans plus parler ni miauler.

Strickland se laissa tomber sur un siège en s'épongeant.

Au loin, très loin dans la ville, un gong sonnait sept heures.

— Juste vingt-quatre heures ! soupira Strickland. Et j'en ai assez fait pour perdre ma place et même pour être enfermé dans un asile d'aliénés jusqu'à la fin de mes jours. Êtes-vous bien sûr que nous n'avons pas rêvé ?

Le canon de fusil brûlant était tombé sur le plancher et commençait à roussir le tapis. L'odeur qui s'en dégageait n'était que trop réelle.

Dans la matinée, vers onze heures, nous allâmes tous les deux ensemble réveiller Fleete. En nous penchant pour le regarder, nous nous aperçûmes que la rosette noire de léopard avait disparu de sa poitrine. Il était encore très las et semblait avoir

beaucoup de peine à tenir les yeux ouverts, mais, aussitôt qu'il nous vit, il s'écria :
— Le diable vous emporte, vous autres ! Je vous souhaite une bonne année. Ne faites jamais de mélanges de liqueurs, voyez-vous. Moi, je suis au trois quarts mort.
— Merci pour vos souhaits, rétorqua Strickland, mais vous retardez, mon vieux. Nous sommes le deux, aujourd'hui. Vous avez fait deux fois le tour du cadran, vous savez.
La porte s'entr'ouvrit, et le petit Dumoise passa sa tête dans l'entrebâillement. Il était venu à pied et il s'imagina que nous étions en train d'ensevelir Fleete.
— J'ai amené avec moi une infirmière, nous dit-il. Vous permettez que je la fasse entrer pour… pour faire le nécessaire.
— Mais comment donc ! s'exclama Fleete d'un ton enjoué, en s'asseyant dans son lit. Faites-la entrer… Faites-la entrer, votre infirmière.
Dumoise était resté bouche bée. Strickland l'entraîna dehors et lui expliqua qu'il avait certainement dû se tromper dans son diagnostic ; mais le petit docteur, qui n'arrivait pas à se remettre de sa stupéfaction, ne trouva rien à lui répondre et sortit précipitamment. Il était froissé dans son amour-propre de médecin et avait tendance à se croire personnellement lésé par ce rétablissement inattendu.
Strickland sortit peu après à son tour. Quand il revint, il m'expliqua qu'il était allé au temple d'Hanuman pour s'offrir à réparer le sacrilège commis envers le dieu, mais qu'on lui avait solennellement assuré qu'aucun blanc n'avait touché l'idole et qu'il était une incarnation de toutes les vertus et victime d'une erreur.
— Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ? conclut-il.

— Il y a plus de choses…, commençai-je. Mais Strickland a horreur de cette citation. Il prétend que j'en abuse vraiment trop.
Il advint encore une autre chose singulière qui me bouleversa autant que tout ce qui s'était passé au cours de cette nuit inoubliable. Lorsque Fleete fut habillé, il entra dans la salle à manger et tout de suite se mit à renifler. Il avait une façon bizarre de plisser le nez quand il reniflait.
— Ce que ça sent le chien, ici, s'écria-t-il. Véritablement, vous devriez bien surveiller d'un peu plus près l'entretien de vos terriers. Essayez donc du soufre, Strick.
Mais Strickland ne lui répondit pas. Sa main s'était crispée sur le dossier d'une chaise, et, sans que rien l'eût fait prévoir, il fut pris d'une effroyable crise de nerfs. C'est une chose terrible que de voir un homme en pleine force vaincu par les nerfs. Tout à coup, je fus frappé par cette pensée que nous avions lutté avec l'homme d'argent dans cette pièce pour sauver Fleete, que nous avions à jamais perdu notre honneur d'Anglais, et je fus secoué d'un rire frénétique entrecoupé de hoquets et de cris discordants qui me mit dans un état aussi pitoyable que celui où était Strickland.
Fleete se figura que nous étions devenus aussi fous l'un que l'autre, mais nous ne lui fournîmes aucune explication, et jamais il n'a su ce que nous avions fait pour lui.
Quelques années plus tard, alors que Strickland, marié depuis, était devenu religieux et même pratiquant par égard pour sa femme, nous raisonnâmes plus froidement de cette dramatique aventure, et Strickland me suggéra l'idée de la soumettre au public.
Pour ma part, je ne vois pas très bien en quoi cela pourrait aider à éclaircir le mystère, d'abord parce que personne n'accep-

tera de croire une histoire somme toute plutôt déplaisante, et ensuite parce que tous les gens doués d'une juste conception des choses savent pertinemment que les dieux païens sont des dieux de pierre et de bronze et que l'on encourt les plus justes blâmes à vouloir les traiter autrement que comme tels.

NOTES

P 60 : Proverbe indigène

P 117 :

* « Gloire vous soit rendue ce soir, à mon Dieu, pour tous les bienfaits de la lumière ».

** « Si, la nuit, le sommeil me fuit, mettez en mon âme des pensées saintes ; que nul mauvais songe ne trouble mon repos. »

*** « Et que je ne sois point harcelé par les puissances des ténèbres ! »

P 136 : Le paradis existe peut-être… l'enfer sûrement. En attendant, nous avons notre vie à vivre ici-bas. Alors ?

P 140 : Exode, V, 8.

P 145 : Sorte de grand pousse-pousse traîné par des coolies appelés jhampanies

P 148 : Cheval australien des Nouvelles-Galles du Sud.

P 160 : Hamlet, acte 1er, scène V.

P 164 : Serviteurs, amenez les chevaux!

Table

Un Vivant chez les Morts 5
La Rentrée en Scène de Imray 43
Bimi 63
Ce qui Fut un Homme 75
42° à l'Ombre 103
Le Rickshaw Fantôme 137
La Marque de la Bête 175

Editions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France

ISBN 978-2-35583-128-7

4,50€

Illustration : Sophie Desprez